

Ayuntamiento de Madrid

Con los Cleros
1. 7 de agosto

C. M.

R
864

24-8

RECUEIL
HISTORIQUE

CONTENANT
DIVERSES PIECES
CURIEUSES
DE CE TEMPS.



no. 8651

A COLOGNE,
Chez CHRISTOPHRE VAN DYCK,
M D C L X V I.

Ayuntamiento de Madrid

T A B L E

Des Pieces contenues au present

R E C U E I L.

PR O J E T pour l'entreprise d'Al-
ger. pag. 1

R E L A T I O N des voyages faits à Thu-
nis par le Sieur de Bricard. pag. 14

R E L A T I O N contenant diverses par-
ticularitez de l'Expedition de GI-
GERY del'année 1664. pag. 26

R E L A T I O N de la Campagne d'Hon-
grie, & des Combats de Kermain &
S. Godart entre les Troupes Alle-
mandes & Françoises, & l'Armée des
Turcs. pag. 59

D I S C O U R S abrégé des asseurez moyens
d'aneantir la Monarchie des Princes
Ottomans. pag. 101

R E-

T A B L E

RELATION de tout ce qui s'est passé
au voyage de Naples, par Monsieur
le Duc de Guise. pag. 146

DISCOURS Historique & Politique
sur les causes de la Guerre d'Hon-
grie. pag. 193

DISCOURS Politique sur le Traitté de
Paix fait entre LEOPOLD I. Em-
pereur des Romains, & MAHOMET
dernier Empereur des Turcs. pag. 310

F I N.

DIS-



P R O J E T

POUR L'ENTREPRISE

D' A L G E R.

CETTE Ville (que par toute la Chrestienté on tient difficile à subjuguer) est neantmoins aisée à emporter , si l'on y observe ce que l'experience, & le temps nous font voir aujourd'huy.

Sa grandeur ne contient qu'une lieüe de rondeur, & n'y a en tout que sept mille six cens maisons , & dans icelle il y a neuf mil hommes entretenus, qu'on appelle Janissaires ; mais des dittes forces il en faut desfalquer douze cent enfans, qui sont ceux dont les peres ont esté au Colonel d'esquadre , ou de ceux dont les peres se sont signalez en quelque combat contre les Chrestiens. Il y a bien trois cens hommes dans ledit nombre fort vieux & incapables

A

de

de combattre, de sorte qu'il ne faut faire estat que de sept mille cinq cent hommes de guerre.

Duquel nombre il faut necessairement qu'au commencement du mois de May en chacune année, il sorte du dit Alger deux troupes de gens de guerre composées chacune de douze cens hommes de pied, & de quatre cent Chevaux, lesdits gens à cheval n'estans point Janissaires, mais gens du Pays, & la plupart habitans d'Alger : si bien qu'ils sont hors de cette Ville audit mois trois mille deux cent hommes, qui sont les plus aguerris qui soient dans leurs troupes.

Lesdites deux troupes sont envoyées, l'une du costé de Constantine à quatre-vingts lieues dudit Alger, du costé du Levant ; & l'autre vers Tremisen, à mesme distance de chemin du costé du Ponant : & faut qu'ils soient necessairement chacune en son quartier à la Saint Jean, par ce qu'avant que les Arabes, qui sont des peuples qui habitent une grande estendue de Pays, coupent leurs bleds, ils se font payer de leurs droits qu'ils exigent sur eux, car manquant d'y estre avant la recolte, ils ne retirent aucune chose : & la raison est que tous les Villages dudit Pays, à cause de la grande

grande quantité de bestiaux qu'ils ont , les maisons sont de tentes , & se changent d'un lieu à autre quand bon leur semble , pour aller chercher de quoy nourrir leurs dit bestiaux , si bien que s'ils leur donnent loisir de faire leur recolte , ils se retirent avec tous leurs bleds , & maisons ; qui sont porter le tout aisement & commodement sur des Chameaux, Bœufs, & Chevaux , & se retirent en des lieux avantageux pour combattre , ils sont secourus de leurs amis , qui estans en plus grand nombre que ceux d'Alger , ils s'exemptent dudit droit qui revient à trois cent mil escus par an , estans lesdits deniers destinez pour le payement de la susdite Milice d'Alger.

Mais les bleds estans encores à estre cueillis , ils sont contrains de payer , ou de souffrir que leurs bleds soient bruslez.

Or tout ce qui peut demeurer de gens de guerre depuis le mois de May , que lesdites troupes sortent , jusques au quinzième de Septembre , qu'elles se retirent dans la Ville : sont cinq mil hommes de guerre , & de paye au plus.

Il y a encores dans la Ville quatre mille Corsaires, qui sont vaillans hommes , car pour le reste du peuple de la Ville , ce sont ou Mores , ou Morisques , ou Juifs : gens

de peu de courage, & qui ne font point ad-
donnez aux armes.

Voilà en quoy consistent toutes les for-
ces, qui n'arriveront jamais (quoy qu'on
dise) à neuf mil hommes, c'est le plus qu'on
aura en teste sur nostre débarquement; mais
aussi ne pourra pas tout ce corps sortir en
Campagne, car il en faut laisser dans la
Ville.

Ils se trouveront bien empeschez de
garder cinq mille Chrestiens esclaves qu'ils
ont dans leur ditte Ville, qui sont autant
d'ennemis qu'il faut qu'ils tuent à mesme
temps, où qu'ils enferment dans des grot-
tes qu'ils ont dediées pour ce sujet.

Ils ont encore dans leur Ville quantité
de Mores venus d'Espagne, lesquels ils ont
tellement tyrannisez que ce sont autant
d'ennemis qu'ils ont parmy eux.

Or pour prendre bien son temps en la
conqueste d'une si importante Ville, de la
prise de laquelle depend l'entiere perte, non
seulement du Royaume d'Alger, qui a
deux cens lieues d'estendue, mais bien de
toute la Barbarie. Il faut faire le débarque-
ment de l'armée au Cap Matifoux quatre
milles d'Alger, qui est environ une lieue &
demie, & y arriver necessairement au
commencement du mois de Juillet, auquel
temps

HISTORIQUE. 5

temps toutes les troupes susdites sont esloignées d'Alger plus de soixante dix lieües, qui est le seul point de la perte de la Ville.

Ledit mois nous sert encore pour faire passer toute nostre armée heureusement une petite Riviere qui est au milieu du chemin, entre ledit Matifoux & Alger; laquelle on peut passer sans incommodité, par ce qu'au dit temps il n'y a pas deux pans d'eau; car leur principal espoir est de rendre un combat au passage de ladite Riviere, estant tout leur recours fondé sur la fortune de ce combat.

Ledit mois nous sert aussi pour garantir nos Vaisseaux & nostre armée de la tourmente de Mer, par ce qu'au dit temps les vents sont continuellement Levant, avec lequel l'armée demeure en seureté audit Cap Matifoux, qui n'est pas bon port.

Et dira-on en passant, que la seule perte de l'armée de l'Empereur Charles Quint en cette entreprise, fut d'y estre venu à la fin du mois de Septembre, auquel temps lesdites troupes sont retirées dans leurs Villes; & ledit mois mauvais, à cause du vent de Tramontane qui commence audit temps; qui est le vent le plus contraire en ladite coste, qui fit perdre la pluspart des

Vaiffeaux , & Galeres de l'armée dudit Empereur ; d'ailleurs que la Riviere eftant groffie , à caufe des pluyes , les ennemis difputerent ce combat avantageufement.

Mais faifant marcher l'armée en la forme qu'il faut , & de la façon qu'on peut remarquer par le plan , ils font perdus , & ne peuvent avoir aucun avantage au combat de la Riviere fur nous.

Premierement , avant que parler de l'ordre qu'il faudra tenir pour la feureté de l'armée , depuis ledit Cap Matifoux , jufques au retranchement d'icelle au devant de la Ville : il faut parler du nombre de gens de guerre qu'il faut en noftre armée , & de la deifpenfe.

Il faut faire eftat de débarquer trente mil hommes de pied , & huit cens carrabins , trente pieces de canon pour l'affurance de ladite armée , & de ne hazarder aucun combat avec eux que fort avantageufement. Il y faut nombre de chariots pour faire marcher ladite armée , durant lefdites quatre milles retranchée , fur la main gauche , & en teſte : car fur la droite ce n'eſt rien que plages & bord de mer , dont vous ne pouvez eſtre attaqué ; joint que les Galeres qui feront en ladite armée , coſtoyant touſiours le bord de ladite plage ,
avec

avec leurs canons vous garantiront du costé de ladite mer, & de la main droite de ne pouvoir estre attaquez.

Marchant icelle en la forme susdite, elle ne peut courrir aucun hazard, jusques à son retranchement au devant de la Ville; laquelle n'estant nullement forte, ainsi que l'on peut voir & colliger par le plain du matin au soir, on fera autant de breche que l'on voudra.

Il faut outre la Batterie de l'armée de terre, que les susdites Galeres battent en ruine la Ville; car elle est posée en façon que les Canons desdites Galeres luy nuiront grandement.

Il y a encores à adjouster, que dans le Mole qu'ils ont fait pour l'assurance de leur Port, ils ont logé trois cens Coulevrines, mais n'y ayant ny Bastion ny Rempart dans ledit Mole, lesdites Coulevrines seront fort aisées à estre demontées par les Canons & Galeres, par ce moyen tous leurs Vaisseaux en nostre pouvoir.

Pour la despense, nous la ferons à moitié moins de frais que les Espagnols, par ce que sa Majesté n'aura besoin que de douze Galeres de guerre; lesquelles, avec les treize qu'a sa Majesté, les cinq du Pape, cinq de Malte, six du grand Duc, & deux

de Savoye , feront trente une Galeres, lesquelles Galeres pour un dessein si important à toute la Chrestienté, il n'y a point de difficulté que l'on ne les preste pour trois ou quatre mois au Roy, estant ledit Equipage plus que suffisant pour la conservation de ladite armée. Pour tout le reste des navires, il y en a dans la coste de Provence, & Ville de Marseille à suffisance pour porter toute l'Infanterie, munitions & attirail à tres-bon marché : car au pis aller, on ne peut que payer la voiture du voyage, qui ne peut estre que de trois mois audit Proprietaire des Vaisseaux : si bien que douze Gallions de guerre ne coustent pastous equippez, plus de quatorze ou quinze mil escus chacun, la voiture de cent Vaisseaux pour lesdites munitions & attirail, ne scauroient couster pour trois mois, plus de cent, ou cent dix mil escus de voiture.

Pour la despense qui regarde l'Infanterie & Carrabins, nourriture de bouche, & paye, on sçait ce que l'on a de coustume de donner en France, & partant, on peut aisement calculer la despense pour trois mois qu'il y faut de temps à l'executer. Il n'y a point de difficulté que l'entreprise ne succede plus heureusement à nous qu'aux

qu'aux Espagnols, pour trois raisons fort puissantes.

La premiere est, que nous n'avons pas tant d'ennemis en teste qu'eux, par ce que le Peuple & Arabes, qui payent les droitz à cette Milice, comme encore quantité de Morisques qui ont esté chasséz d'Espagne, & qui habitent maintenant en ladite Coste, seront plus aises d'estre sous l'autorité de France, que sous celle d'Espagne.

La seconde est, la croyance que tout ce peuple a en leurs Marabous, qui sont ceux qui gouvernent leurs Mosquées, qui leur président : que ly Frangui, qu'ils appellent François, les traitteront plus doucement que les autres Nations : nous estimans plus gens de foy, ayans pratiqué par si longues années le commerce avec nous, & nous avec eux.

La troisieme est, la crainte qu'il ont de l'Inquisition d'Espagne, qu'ils apprehendent extrêmement, estimans que nous les laisserons vivre avec plus de liberté & securité que les Espagnols.

Et quand sa Majesté auroit pour agreable de communiquer son dessein au Roy d'Espagne, afin de vouloir entrer en partage esgal de tout ce que le Grand Seigneur

A 5

posse-

possède en Barbarie, qui sont quatre cent lieues d'estendue de Pays au Royaume : il n'y a nulle difficulté qu'attaquant à mesme temps Thunis & Alger, le reste du Pays ne demeurast assujetty par lescdites deux prises : attendu qu'il n'y a Forteresse, ny place qui soit forte pour attendre une armée.

Les Espagnols disent que cette conquête leur appartient, & les feux Roys leur en ont quitté le droit. On leur respondra veritablement qu'ils n'en peuvent esperer aucun bon-heur sans nous : & le mal qui leur en arrivera, s'ils n'en demeurent d'accord avec le Roy, j'offre d'en dire des raisons veritables.

C'est que quand bien ils emporteroient à force d'armes Alger, il est tout certain, & je l'ose assureur pour la connoissance que j'en ay, qu'en mesme temps Bugie, Bone, Constantine, & quelques autres places, qui se pourroient fortifier, se remettroient sous la subjection du Roy : tant ils haïssent les Espagnols ; & ne faut nullement doubter que sans aucun combat, ny grande despenſe, nous n'y fissions un meilleur establissement qu'eux : & faudroit qu'ils les disputassent en après avec nous, qui fortifierions les places d'autre façon qu'el-

qu'elles ne font ; & par ce moyen ils auroient ceux du Pays & nous en teste.

Le Pays, & toute cette Coste de Barbarie, est en nostre bien-séance ; par ce que dans trois jours de Provence avec un bon temps vous y estes, n'y ayant que deux cens lieües de traite de Mer. Les Provinces sont beaucoup plus aisées au Roy à les conserver qu'au Grand Seigneur, par ce qu'elle est la plus esloignée de Constantinople : & faut qu'une armée pour y venir, fasse trois mille milles de chemin, qui sont environ mille lieües : & qui plus est, il faut qu'ils traversent le Golfe de Venise, qui est tres-dangereux & tempesteux pour les Galeres, & le Grand Seigneur, estant foible comme il est à present par mer, les douze Gallions seuls de sa Majesté sont assez suffisans pour combattre toute ladite armée.

Par terre cette Coste ne peut estre secourüe par le Grand Seigneur, parce qu'ils ne peuvent venir que du costé d'Alexandrie, dont il y a entre deux des grands Deserts à passer pour venir en ladite Barbarie.

De cette conquête, il arrivera deux grands & importans biens, non seulement à la France, mais à toute la Chrestienté.

Premierement, par ce que le Pays est tres-bon, tres-riche, & fort peuplé : le

revenu duquel en vaudroit le triple entre nos mains qu'en la main des Turcs ; attendu que la pluspart des terres qui sont grandement fertiles , demeurent infructueuses par la malice des Corsaires & Tures.

Secondement j'oseray dire & asseurer avec verité , que le Roy pourra entretenir dans ladite Coste vingt-cinq Galeres , & douze Gallions , sur le seul droit qu'il peut imposer sur la sortie des bleds desdits Pays, par ce que ledit bled en toute saison ne vaut jamais qu'un escu la charge du droit de sortie ; il se trouvera que ceux qui le voudront acheter , y gagneront encore plus de cinquante pour cent.

Les Arabes tiennent pour certain , qu'il y a grande quantité de mines d'or & d'argent dans leurs montagnes, qui joignent les Costes des deserts de Libie.

Vous rendez par cette conquête toute la Chrestienté exempte des courses & pillages de ces Barbares , qui par les prises qu'ils font sur nous , ont rendu les Villes d'Alger, & Thunis les plus riches du monde.

Et en un mot le profit que sa Majesté a de cette alliance , c'est de leur laisser passer six millions d'or qui sortent de son Royaume toutes les années , dont l'on n'en rapporte en échange que des soyes & des espiceries,

ries, lesquelles à leur retour estans les Vaisseaux des sujets du Roy attendus par les Corsaires de Barbarie, sont prises, & la plupart portées par lesdits Corsaires à Alger & Thunis: si bien que l'argent demeure dans les Estats du Grand Seigneur, & la marchandise que l'on en retire la plupart entre les mains des Corsaires d'Alger & Thunis. Et voilà l'utilité que nous recevons de cette alliance.

C'est pourquoy Dieu benira cette bonne œuvre, si sa Majesté se veut resoudre à une entreprise si juste; ceux qui ne demandent que troubles dans cet Estat, & les faineants trouveront dequoy s'occuper. Sa Majesté pourra recompenser ceux qui le serviront par une infinité de terres, dont il pourra disposer en ladite conquête, en faveur de ceux qui le meriteront; tout bien nous succedera: nous augmenterons les bornes de cet Estat par l'acquisition d'un grand Royaume; les estrangers perdront l'opinion qu'ils ont, que nous ne sommes propres qu'à nous defendre, & en dernier lieu, on vangerà l'injure & le peu de respect que tous ces Corsaires ont porté, & portent à la grandeur de cette Couronne.

R E-



RELATION

DES VOYAGES

FAITS A THUNIS,

Par le Sieur de BRICARD, par les Ordres de sa Majesté.

LE faut sçavoir que sa Majesté Tres - Chrestienne ayant resolu de retirer ses sujets Esclaves en Barbarie , Dieu voulant favoriser un si pieux & glorieux dessein , inspira à ceux du Royaume de Thunis de luy envoyer un Ambassadeur pour les luy offrir : chargé des ordres exprés suivant l'intention de sa Majesté, qui accepta agreablement les presens qui luy furent presentez de la part du Day & Bacha dudit Thunis; & les tesmoignages qui luy furent donnez
par

par cet Ambassadeur à S. Jean de Luz, de vouloir entretenir le Traitté de Paix, & Confederation faite entre sa Majesté Tres-Chrestienne, & le Grand Seigneur, estant ledit Ambassadeur sur son retour, sa ditte Majesté donna ordre à Monsieur le Duc de Mercœur, Gouverneur & son Lieutenant en Provence; de le faire accompagner d'une personne intelligente, pour aller sur le lieu presser la liberté desdits Esclaves, & rendre libre le commerce de ses sujets.

Le Sieur de Bricard Gentil-homme de Marseille fut choisi pour cette negotiation, qui s'embarqua avec cet Ambassadeur, & estant arrivé audit Thunis, après diverses conferences, leur fit entendre ce qui estoit des intentions de sa Majesté; & sur quelques evenemens arrivez à la porte du Grand Seigneur au sujet de l'Ambassadeur de France, & de l'invasion faite en Alexandrie d'Egypte de quelques Turcs du Pays; qui s'estans embarquez sur deux Vaisseaux de Provence, commandez par les nommez d'Albecquy & Creuvilier, pour passer en Constantinople; lesquels contre la foy publique allerent vendre lesdits Turcs avec leurs facultez & marchandises à leurs Ennemis à Livourne, ceux dudit Thunis s'excuserent, sur ce qu'ils ne
pou-

pouvoient pas pour lors satisfaire à leurs propositions, sans au préalable avoir des nouvelles de Constantinople; outre qu'ils venoient d'apprendre, que l'armée de France, avoit passé avec plusieurs Navires chargez d'Infanterie, pour le secours des Vénitiens, Ennemis de leur Empereur: & que n'estans eux que ses Sujets & Vassaux, ils ne pouvoient pas sçavoir si ces actes d'hostilitez, & ce secours n'alteroient point ce qui est porté par lesdites Confédérations, si bien qu'il fut arresté, qu'il seroit mandé de part & d'autre; pour sçavoir ce qu'ils auroient à faire, & que cependant le tout demeureroit en surseance pour quatre mois.

Ensuite de quoy ils firent faire deffences audit Thunis à tous Capitaines de Vaisseaux, Fregates & Galeres, de ne courrir plus sur les François; & ne prendre aucuns de leurs Vaisseaux, & que si dans le temps porté du retour dudit Sieur de Briard, il en estoit pris, que les gens seroient mis en liberté dans la maison du Sieur Consul, & les marchandises en depost dans leurs magazins; & ne seroit desormais fait aucuns Esclaves François, qui se trouveroient estre pris sous la Banniere de France, à l'exception de tous ceux qui le seroient sous toutes autres Bannieres estrangeres.

Ayant.

Ayant fait entendre audit Sieur de Bricard , qu'ils vouloient bien rendre à sa Majesté Tres-Chrestienne , tous & un chacun ses sujets qui avoient esté pris sous banniere blanche : mais non point ceux qui par eux , ou par ceux du Pays , avoient esté acheptez aux Eschelles d'Alger , Tripoli , Bisferti , Salé , & Tetuan , sans payer rançon : comme encor tous ceux qui avoient esté pris sous Bannieres estrangeres.

Tout dans cette esperance, que sa Majesté leur renvoyeroit tous les Mores de la Ville, & Royaume de Thunis, qui sont dans ses Galeres, & mesme ceux qui furent prins aux environs dudit Thunis, par le Vaisseaux du nommé Pierre Marin de la Ciutat, sous banniere blanche, & qui furent aussi par luy menez & vendus à Livourne, que le Grand Duc de Toscane a maintenant sur ses Galeres. Sur toutes lesquelles propositions fut deliberé, que ledit Sieur de Bricard en donneroit advis au Roy, pour en ordonner ce qui seroit de son bon plaisir.

Il arriva que pendant que Romadan leur Ambassadeur estoit en France, les Vaisseaux Corsaires dudit Thunis prennent la Barque nommée Nostre Dame de Montcarmel,

carmel, commandée par Jean Pierre Ollier ; qu'ils amenerent audit Thunis, avec tout son chargement , laquelle ledit Bricard , à l'arrivée qu'il fit avec ledit Romadan , reclama qu'elle luy fust incontinent renduë, & les gens mis en liberté.

Le meſme fut fait d'une Polacre de la Ciutat, commandée par le nommé Carbonnel , qui avoit fait naufrage ſur la Coſte dudit Thunis ; dont les gens furent pareillement delivrez.

Mais parce que ledit Sieur de Bricard eſtoit adverty , comme l'armée Navale des Vaiſſeaux du Roy, commandée par le Sieur Commandeur Paul devoit bien-toſt paroître devant Thunis , & qu'il pouvoit faire obſtacle à ſon retour, il ſ'aviſa de partir & ſ'en revenir en diligence avec vint-huit Eſclaves François, qu'on luy donna pour marque de leur bonne volonté , avec la Barque d'un nommé Bazen marchand de Marſeille : Il fit encore embarquer avec luy le Sieur d'Alainville, que ſa Majeſté avoit fait paſſer audit Thunis , pour achepter quelques Chevaux & Beſtes feroces, qui eſtoit detenu depuis ſix mois avec un Vaiſſeau du Roy , ſans qu'on luy voulut permettre d'enlever & achepter quoy que ce ſoit, au prejudice de la Lettre que le Ba-
cha

cha avoit escritte à sa Majesté le 24. Mars, qui luy fut renduë par leur Ambassadeur Romadan.

Après quoy ledit commandeur Paul, ayant paru avec lesdits Vaisseaux devant Thunis, ils luy firent entendre les propositions & accord que le Day & Bacha avoient fait avec ledit Sieur de Bricard, & de la resolution qui avoit esté prise de ne rien innover jusques à son retour, pendant lesdits quatre mois entr'eux convenus, pour avoir response de Paris & de Constantinople.

Au prejudice de quoy & dans le temps desdits quatre mois, les Vaisseaux Corsaires qui estoient en Mer, & qui ignoroient lesdites propositions eurent en rencontre deux Barques qui venoient de Constantinople & de Smirne, dont l'une appartenoit aux Sieurs Giraudon & Rimbaud, & l'autre au Sieur Mouton marchand de Marseille, les prindrent & menerent audit Thunis. Ayant ledit Day & Bacha, promis de mettre les gens à la maison du Consul de la Nation Françoisse, & les marchandises dans des Magazins, attendant le retour dudit Sieur de Bricard, & ce qui auroit esté resolu sur le fait desdites propositions.

Si bien qu'estant ledit de Bricard venu
en

en Cour pour donner raison de son voyage, & faire sçavoir à sa Majesté les particularitez de sa negociation, il luy auroit plu de le commettre à faire encore ledit voyage dudit Thunis; puis qu'il avoit toute l'intelligence desdites propositions, & receu les ordres de sa Majesté; il luy auroit ordonné de s'y vouloir incessamment acheminer, & à ces fins auroit fait son embarquement à Marseille. A quoy ledit de Bricard auroit satisfait & mené avec luy un Truchement, ses valets & Domestiques, & fretté à cet effet à ses despens une Barque qui l'auroit mené audit Thunis, luy ayant à ce sujet sa Majesté fait compter lors de son depart de Paris la somme de quinze cent escus, & donné les ordres & expéditions necessaires au sujet de sa commission; & estant ledit Sieur de Bricard arrivé audit Thunis, il auroit fait entendre au Day & Bacha, qu'il estoit venu de la part du Roy son Maistre pour executer de bonne foy ce qui avoit esté proposé par leur dit Ambassadeur à S. Jean de Luz; & ce qu'ils y auroient escrit & arresté avec luy, rendant les lettres & dépesches de sa Majesté, dont le Day & Bacha tesmoignerent d'abord audit Sieur de Bricard, qu'ils vouloient bien donner toute la satisfaction à sa Majesté, qu'elle

qu'elle desiroit, & luy tenir parole; mais que quatre de leurs Galeres estans à Portefarine à la vëille de leur départ pour le Levant, & sur icelle la plus grande partie des Esclaves François, il falloit au prealable & de toute necessité faire les rooles de tous les Baignes, & convenir des noms de tous ceux qui avoient esté pris sous Banniere blanche, d'avec ceux qui ne l'avoient pas esté, ce qui fut peu de jours après fait, & iceux remis és mains dudit Sieur de Bricard, qui tousiours assisté dudit Sieur Consul, après diverses contestations & conferences entre luy, le Seigneur Day & Bacha. Pressant enfin l'execution de toutes les offres & propositions faites, & mesme la restitution de quarante trois personnes & deux Barques qui furent prises avec toutes leurs facultez & marchandises, dans le temps desdits quatre mois, & au prejudice de ce qui avoit esté expressement convenu, & que rien n'avoit pû estre innové. Ils luy tesmoignerent que n'estans pas venus dans ledit temps, toutes lesdites facultez & marchandises avoient esté dispersées en faveur des Armateurs, & que pourtant les quarante trois personnes entreroient dans la generalité du Traitté, par lequel ils declarerent avoir tousiours bien entendu

du de distinguer ceux qui n'avoient point combattu sous banniere de France d'avec ceux qui n'avoient point combattu, qu'ils ne vouloient pas rendre qu'avec rançon. Ce qui estoit entierement opposé, & destruisoit toutes les propositions qu'ils avoient par cy-devant faites, toutes contraires aux lettres, que pour raison de ce ils avoient escrites à sa Majesté, y adjoustant de plus que ladite restitution ne se feroit que teste par teste, d'autant de Turcs, & Mores que sa Majesté pouvoit avoir dans ses Galeres, de la Ville & Royaume de Thunis.

Adjoustant encore que s'agissant de leur interest general ils vouloient aussi que l'affaire fust mise en deliberation dans leur Divan, qui est leur Conseil general, & qu'ils desiroient que ledit Sieur de Bricard y fust present; ce qui luy donna occasion de le refuser, & tesmoigner qu'il n'avoit rien à faire audit Divan; qu'il leur avoit donné les depesches de sa Majesté, & fait sçavoir ses intentions: qu'ils prissent bien garde de n'aigrir pas le plus grand & le plus puissant de tous les Monarques, après les avances qu'ils luy avoient fait faire par leur dit Ambassadeur.

Ils ne laisserent pourtant pas d'assembler
le

le lendemain leur Divan, présent le Truchement dudit Sieur de Bricard, où le Seigneur Day representa ce qui estoit des intentions de sa Majesté, & du sujet du voyage dudit Sieur de Bricard, où il fut deliberé qu'ils ne rendroient à sa Majesté, que ses sujets prins sous banniere blanche sans combattre, teste pour teste de tous les Turcs & Moresque nous avions à eux, le nombre desquels par le compte qu'ils en faisoient approchoit bien de ceux qu'ils desiroient de nous rendre, quoy que le nostre fut incomparablement plus grand.

Et de plus il fut deliberé que ledit Sieur de Bricard seroit arresté & detenu avec tous ses Domestiques & Truchement, jusqu'à ce qu'ils eussent eu responce de sa Majesté. Ayant resolu de luy en escrire, ce qu'ils n'ont pourtant pas fait, feignant comme de croire que les ordres & dépesches que ledit Sieur de Bricard, y avoit rendues fussent veritablement de la part de sa Majesté, tant ils recherchoient des pretextes pour se defendre de ce à quoy ils estoient obligé de faire.

Pourtant sa Majesté sera asseurée qu'ils estoient tousiours dans une crainte & apprehension extraordinaire, & que toute leur visée n'alloit qu'à gagner temps pour descou-

descouvrir si sa Majesté, tesmoigneroit estre dans quelque indignation de leur procedé, & de fait lors qu'ils eurent eu advis des deffenses que sa Majesté fit faire à tous ses sujets sur peine de la vie de n'avoir à l'avenir aucun commerce ny trafic avec eux: Ils creurent que c'estoit à raison de leur mauvaise foy, & d'abord firent toute leur diligence possible pour faire partir sept de leurs Navires de guerre de Portefarine, craignant sur le bruit de quelque armement qui se faisoit en France, qu'on ne les allast brusler dans ledit Port, ce qui ne seroit pas fort difficile à faire. Et donnerent aussi ordre à leur General de courir sur tous les François. Et de fait le troisiéme jour de leur départ ils eurent en rencontre un Vaisseau de Marseille venant de Smirne, riche à plus de cent mille escus, qu'ils prirent.

Ensuite de ce, ils firent dire audit Sieur de Bricard qu'ils desiroient qu'il repassà en Chrestienté, & qu'il s'embarqua sur une Barque qui estoit de passage pour Livourne, où une quinzaine d'Esclaves estrangers, qui s'estoient rachetez, s'y estoient jettez dessus, ce que ledit Sieur de Bricard fut obligé de faire pour n'engager parmy ces Brutes davantage l'autorité de sa Majesté,

HISTORIQUE. 25

sté, voyant bien qu'il n'y avoit rien à esperer d'eux que par la vive force.

Ayant avant son embarquement esté voir le Day & Bacha, lesquels ne voulurent jamais s'expliquer sur le fait de sa detention, non plus que de faire aucune responce à sa Majesté, pour le relachement de ses sujets detenus Esclaves. N'ayant pas manqué ledit Sieur de Bricard de reparties, & observé tout ce qu'il falloit en une rencontre de cette nature, qui regarde le service de Vostre Majesté, & le bien de ses peuples, qui se trouvent journellement ruinez & oppressez par ces Barbares.



B

RELA-



RELATION

CONTENANT

Diverses particularitez de l'expédition de GIGERY,

*Et entre autres la retraite des troupes
Françoises, par Monsieur de
CASTELLAN.*

LE m'embarquay à la Seine à la rade de Tholon le dix-huit de ce mois, dans le Dauphin que monte Monsieur Marbel, & arrivay icy avec les deux Compagnies de Cavalerie le vingt deux. J'aurois peine à expliquer à vostre Majesté, la joye de toute l'armée pour le secours, & la surprise de me voir avec Monsieur de Marfan, & les autres volontaires :
Mon-

Monfieur de Beaufort, que je croyois party eftoit au lit d'une contufion qu'il avoit receüe à la dernière attaque de la Tour, où Cadillan fut tué : Je creus luy devoir prefenter la Lettre de créance que vofre Majefté m'a fait l'honneur de me confier, mais après m'avoir fait milles amitiés, il voulut que je la rendiffe à Monfieur de Gadaigne, à qui elle s'adreffoit, & leur expliquay enfuite à tous deux fes intentions félon fes ordres, tant fur la fortification du pofté, que fur le travail des lignes, qui eft affeurement le plus preffé dans la conjonction où nous fommes.

Comme Vofre Majefté a efté informée par Monfieur de la Roche, du détail de l'attaque de la redoute, qui fut affez opiniâtrée, le nombre des ennemis eftant de dix à douze mil hommes, & de la maniere dont ils furent repouffez : Je penfe qu'il eft plus à propos que je luy rende compte de l'eftat prefent des chofes. Les Maures fe font retirez chez eux, mais les Turcs, qui eftoient venus d'Alger, & de Conftantine à leur fecours, font campez à la portée du Canon de nos lignes, à couvert d'une hauteur oppofée à la redoute la plus avancée. Quatre Maures qui vindrent hier vendre des Chevaux, avec lesquelz on a

B 2

dé-jà

déjà eu quelque commerce, asséurerent Monsieur de Beaufort, qu'ils estoient prés de trois mille hommes de pied, & cinq cent Chevaux, qu'ils attendoient des ordres d'Alger, & qu'ils croyoient qu'ils receveroient d'autres troupes, & du Canon pour faire un dernier effort sur nos lignes, quand le mauvais temps obligeroit nos Vaisseaux à se retirer; qu'ils sçavoient bien par trois soldats qui se sont allez rendre depuis huit jours, que nous n'estions plus que deux mille cinq cens hommes mal pourvus de vivres, avec force malades, & qu'au pis aller ils nous feroient perir de faim dans nos lignes: que pour rompre nostre commerce avec les Maures, ils avoient leurs Marabous en ostage, & qu'ils achetoient toutes leurs danrées pour les empescher de nous en porter. Cependant ils ont une garde avancée à la pointe de leur Montagne qui escarmouche continuellement avec la garde de la Redoute, & depuis deux jours nous les voyons en grand nombre remuer la terre, & porter des Arbres; ce qui nous fait croire, ou qu'ils craignent depuis nostre secours arrivé, ou qu'ils travaillent à une batterie par avance pour ruiner nostre redoute, ou qu'ils asssemblent toutes choses pour nous attaquer.

Nous

Nous travaillons cependant à nos lignes avec beaucoup de soin, & je croy devoir informer vostre Majesté de l'estat où elles sont, qui n'est pas tout à fait si bon que je me l'estois imaginé, ce que j'ay tesmoigné particulièrement à tous les Colonels, & maîtres des Regimens. Mais Sire, je ne puis dissimuler à vostre Majesté, que j'ay conneu par leur responce qu'ils sont pleins de zele pour son service, & que si l'on n'a pas travaillé avec assez de diligence, ce n'est pas leur faute, puisque quand ils ont demandé les moyens de les perfectionner, on leur à reproché sans raison leur chagrin, & leur inquietude: & je suis obligé de dire à vostre Majesté, que l'on est demeuré deux mois & demy dans cette irresolution tout à fait exposez à l'evenement d'un combat, & l'on a peine à concevoir qu'un si petit corps de troupes exposez sans aucune ressource à toute l'Afrique, ait osé séjourner trois mois sans oser se fortifier contre l'effort des ennemis. J'en ay fait quelques reproches aux troupes de la part de vostre Majesté, mais j'advouë qu'elles m'ont donné des raisons si plausibles, que je n'ay pû m'empescher de les justifier auprès d'elle, plusieurs en ont voulu jeter la cause sur Monsieur le Chevalier de Cler-

B 3

ville,

ville , mais comme vostre Majesté m'a commandé de l'informer particulièrement des choses, elle me permettra de luy dire, qu'ils l'accusent de n'avoir pas tracé les lignes, de les avoir abandonnez à la discretion des troupes , lesquelles dans l'empressement qu'elles avoient de se retrancher les ont fait tres-irregulieres , de n'avoir pas sollicité le travail, d'en avoir empêché la perfection, de n'avoir donné aucune application aux choses de son ministère, d'avoir semé la division, & mesme d'en avoir fait les reproches à des vieux Officiers, qu'ils avoient peur, quand ils ont proposé quelques expédiens pour leur sûreté. Ils adjoustent à cela qu'il a pris à tâche de persuader à Monsieur de Beaufort, que les lignes estoient trop bonnes, que les Turcs ne pouvoient les attaquer, & qu'ils n'estoient pas en estat de mener du Canon. Cependant, Sire, nous connoissons par l'estat des choses, que l'on agissoit sur de mauvais principes, puis que nous avons un Camp de troupes réglées à la veüe de nos lignes, que les ennemis attendent du Canon, & que ceux mesmes qui ont témoigné tant de mespris pour eux, & tant de confiance en leurs forces, commencent à penser aux evenemens. Mais, Sire, je
croy

croÿ devoir pour sa justification, asseurer vostre Majesté, que je ne suis pas tout à fait convaincu de la chose, puis qu'il m'a tesmoigné beaucoup de zele pour son service, je luy ay fait connoistre que comme l'intention de vostre Majesté estoit que Monsieur de Gadaigne vécût bien avec luy, qu'il devoit y contribuer par sa conduite, par sa vigilance, & par son application au service : il m'en a asseuré en termes si positifs, que je puis estre caution auprès d'elle, que toutes choses iront mieux que par le passé. Pour ce qui regarde la conduite de Monsieur de Beaufort, on ne peut rien adjouster à sa bonne volonté, & tout blessé qu'il est, il agit avec des peines incroyables.

Il est inutile de parler à vostre Majesté, de celle de Monsieur de Vivonne, elle connoist son zele, & il a servy avec tant de bonne volonté & de valeur, qu'il a l'approbation generale. A l'égard de Messieurs de Gadaigne, & de la Guillotiere, vostre Majesté en fera satis-faite, puis que le premier m'a tesmoigné qu'il ne cherchoit que l'union, & qu'il iroit trouver Monsieur de la Guillotiere pour luy demander son amitié, & je ne doute pas, que comme c'est un fort honneste homme, & bien intentionné, qu'il responde de sa part. Mais,

Sire , après avoir informé Vostre Majesté, de la conduite de ces Messieurs, elle agréera, s'il luy plaist, que je luy fasse connoître les necessitez du Camp. Les troupes sont extrêmement diminuées, tant par les maladies, que les bleffeurs, & comme il y a douze cens malades, nous n'avons à present que deux mille cinq cens quatre vingts hommes de combat, comme Vostre Majesté pourra voir par le memoire que je luy envoie, sur lesquels il en faut oster deux cens pour la garde du Marabout : si bien, Sire, que je croy tout à fait necessaire, que les ordres que Vostre Majesté a donnez pour faire venir les troupes, soient promptement executez. Il est aussi d'une grande consequence, comme les soldats sont à descouvert, sans paille, & sans huttes, que de feüillages, exposez au serain, & à la pluye, que les planches arrivent bientôt. La necessité du bois commençant à devenir bien grande, & elle est à tel point, que Monsieur de Beaufort envoie Monsieur Martel avec deux Vaisseaux en chercher en Sardaigne, & pour nous apporter des vivres, mais nous sommes dans l'inquietude qu'il ne nous rapporte rien, par ce que la peste qui est en Provence a ruiné toute sorte de commerce, toute l'armée est

est à present reduite aux lard, dont nous ne serions gueres en peine si nous avions de quoy secourir l'hospital. Monsieur l'Intendant qui est homme d'une grande application, & de beaucoup de bonne volonté, a dit qu'il n'y avoit plus de vivres que pour trois mois, & est aussi fort en peine des bas, des fouliers, & des chemises qu'on a envoyées, lesquelles outre le petit nombre, sont presque inutiles aux soldats, le tout estant tres-mal fait & de mauvaise qualité. Nous sommes presentement hors d'inquietude de manquer d'eau, ayants deux fontaines, & nos puits s'estans rendus bons heureusement pour nostre Cavalerie, qui seroit arrivée en tres-bon estat, sans un accident fascheux de quatorze Chevaux qui sont morts dans une barque, pour avoir esté trop pressez : La perte que l'on a faite sur le Vaisseau du Tigre est considerable, pour celle des ouvriers dont nous manquons tout à fait aussi bien que des outils, dont la pluspart sont rompus : mais, Sire, nous supplerons à ces deffauts par nostre bonne volonté, & allons travailler presentement avec la derniere application à la perfection de nos lignes. Celles du Regiment de Picardie sont en bon estat, le fossé large & profond, & l'on revestit le Parapet de maçonnerie

B 5

avec

avec de la terre grasse, qui sert de mortier. Celles des Gardes sont fort bonnes, le Parapet en est de terre seulement, mais fort large, fort eslevé & palissadé. Celles des Royaumes ne sont pas si larges, ny si bonnes, & particulièrement du costé de la hauteur de Normandie, s'estant trouvé du Roc dans les fossés. Celles de Normandie ne peuvent se soustenir que par la vigueur des troupes, n'y ayant qu'un méchant fossé à cause du Roc, où l'on monte aisement par tout, le Parapet n'est qu'une simple muraille, espaisse de deux pieds & demy, faite de pierre seiche, soustenuë seulement par derriere d'une pallissade. Mais, Sire, nous allons reparer tous ces defauts en faisant une muraille de quatre ou cinq pieds d'espaisseur, & huit de hauteur, avec de la terre grasse, après quoy elle sera en seureté. Pour celles de Navarre, Vostre Majesté aura pû voir par le plan que luy porte des Oeillers, le retranchement nouveau que l'on veut faire : mais comme le travail ne peut estre fait que dans huit jours, nous sommes encore reduits à desfendre la premiere, qui est la plus mauvaise & la plus foible du Camp. Je ne dis rien que je n'aye examiné avec soin, & je dois cette Justice aux Majors des Regimens, qu'ils ne quittent pas

pas la ligne de tout le jour pour avancer le travail, je leur ay promis d'en rendre compte à Vostre Majesté, & je la supplie très-humblement d'agréer que je luy dise, qu'ils meritent qu'elle leur tefmoigne sa satisfaction : nous songeons presentement aux expediens d'asseurer nos Redoutes, celle qui est la plus proche de nostre Camp, ne nous donne pas beaucoup d'inquietude, mais les moyens de garder la plus esloignée sont plus difficiles. Si les ennemis ont seulement des pieces de douze, car elle ne seroit pas à l'espreuve, neantmoins nous chercherons toutes sortes d'expediens dont on se pourra servir sous le feu de leur poste avancée, dont les coups de Mousquets portent jusques dans la ligne de Normandie, & assurerons une communication de l'une à l'autre, qui ne nous sera pas mal-aisée. Le Marabout est en fort bon estat, estant revestu d'une muraille fort eslevée, nous n'avons aucunes nouvelles des matériaux pour la construction du Fort, & dans le zele où je vois les troupes, nos lignes estant achevées, elles y travailleront avec beaucoup de diligence, & de bonne volonté, & Monsieur de Clerville est d'avis de suivre les sentimens de Vostre Majesté, pour la fortification.

Monfieur de Beaufort part demain, & nous laiffe deux cent huit hommes des Navires pour la garde du Marabout, & trente Canonniers dont nous avons befoin pour fervir noſtre Canon.

Je crois que voſtre Majeſté ne trouvera pas mauvais que je luy rende compte de la bravoure de Monſieur le Comte de Marſan. Je le vis hier à la Redoute avancée, où il eſſuya à Cheval quelques coups de Mouſquets de la meilleure grace du monde, & fus contraint de me ſervir de toute l'autorité que voſtre Majeſté m'a donnée pour le faire retirer. Je prends auffi la liberté de luy envoyer le memoire des Volontaires que j'ay trouvez icy, & de ceux qui ſont arrivez avec moy.

Un Officier qui commande à la Redoute avancée vient de donner advis, qu'il a veu paſſer derriere la Montagne où ſont les ennemis, force troupes, & qu'il a compté neuf Drappeaux venans du coſté de Bougie, & dans le moment ils viennent de faire trois deſcharges de Mouſqueterie de ſuite, qui marque un feu de plus de mil hommes, qu'on ne ſçauroit mieux comparer qu'à celles des Mouſquetaires de voſtre Majeſté, car je n'en ay jamais oüy de plus belles.

Il se tint hier un Conseil chez Monsieur de Beaufort, dont je croy aussi devoir rendre compte à vostre Majesté. Il estoit composé des Officiers Generaux, des Colonels, des Capitaines de la Marine, de Monsieur l'Intendant, de Monsieur de Lessin, de Monsieur le Chevalier de Clerville, & de moy. Monsieur de Beaufort après un assez long discours, plein de zele pour vostre Majesté, dans lequel il representoit les necessitez du Camp, fit connoistre qu'il jugeoit à propos, d'aller chercher les ennemis dans le leur, & de donner un combat general, bien des gens furent surpris, qui ne s'attendoient pas à une pareille proposition, & comme il fallut opiner, je remarquay quelques esprits assez esbranlez. Je crû, Sire, qu'il estoit de mon devoir, & du service de vostre Majesté de prendre la parole, & après avoir tesmoigné succintement à Monsieur de Beaufort, que l'honneur qu'elle m'avoit fait de me confier ses volonte, m'obligeoit avant de resoudre une chose de si grande consequence, de les expliquer, afin que chacun se reglast dessus & suivit ses intentions, je luy dis que vostre Majesté m'avoit ordonné de tesmoigner que son dessein estoit de bastir une Citadelle, & de faire un port à Gigery, & d'asseurer en at-

ten-

tendant nos lignes, de maniere que nous y fussions tout à fait en seureté, & le priay de travailler ensuite sur ces principes : & comme il me pressa de dire mon advis, je luy representay que les choses estoient dans un estat à ne pas hazarder un coup de cette importance : qu'il n'y avoit que deux raisons qui pussent nous porter à cette extremité, ou la peur des ennemis, ou celle d'estre abandonnez de vostre Majesté. Que pour la premiere, nos lignes estoient en assez bon estat pour ne les pas craindre, estant bien meilleures que quand on les avoit battus, & qu'il ne tenoit qu'à nous de les mettre en peu de jours par nos soins en la derniere seureté, que pour l'autre, à moins de nous deffier de la bonté, & de la parole de vostre Majesté, nous ne pouvons douter de ses assistances, qu'outre que nous avions des vivres pour deux mois, il nous en viendrait bien-tost. Qu'elle avoit donné ses ordres pour ne nous laisser manquer de rien, qu'il nous venoit un corps considerable de troupes, & qu'enfin mon sentiment n'estoit pas de hazarder le combat, mais de bien fortifier nos lignes en attendant le secours de vostre Majesté: j'adjoustay à cela, que quoy que je fusse persuadé que nous batterions les ennemis, le succès n'estoit pas infail-

infaillible ; que nous n'estions advertis de leur nombre que par quatre Maures qui nous sont suspects, & qu'ils ne pouvoient pas estre surpris contre nos Redoutes ; qu'ils n'avoient que deux partis à prendre, ou de combattre, ou de se retirer ; que s'ils estoient assez hardis pour prendre le premier, nous courions risque d'estre battus, ne pouvans aller à eux que par un Rocher difficile, au haut duquel il falloit défilér, & qu'il leur estoit aisé étant en bataille au delà, de nous charger avec un grand avantage : Que s'ils ne le vouloient pas avant que nous eussions passé la Montagne, & mis nos troupes en Bataille sur la hauteur pour les attaquer, ils se retireroient aisément dans leurs Montagnes, & qu'ainsi nous serions obligez de revenir dans nos lignes peut-estre assez embarrasséz de rede-filer devant eux, ausquels en peu de temps les Maures les pourroient joindre. De sorte que nous perdrons des gens bien inutilement, & qu'aussi-tost ils reprendroient leur poste, de maniere que nous hazardions toute l'armée, & la gloire des armes de vostre Majesté, pour n'en tirer aucun profit, & comme je vis que l'on ne se rendoit pas tout à fait, je priay Monsieur de Beaufort de trouver bon que je misse les
inten-

intentions de vostre Majesté par escrit & de les signer, afin que je puisse me justifier auprès d'elle, qu'après cela s'il le vouloit absolument, je ferois assurement mon devoir. L'affaire finit par la resolution de ne point combattre. Le soir il me renvoya querir, & comme il me tesmoigna d'abord d'estre dans la mesme pensée; je le priay d'agréer, que Monsieur de Lessin fut témoin de nostre conversation, Monsieur de Clerville s'y trouva aussi; & en leur presence je persistay dans mon premier avis, que Monsieur de Lessin approuva, & mesme ce matin Monsieur le Chevalier de Clerville luy a dit, & à moy ensuite, que la chose estoit presque impossible, & sans necessité: Messieurs de Gadaigne, de Vivonne, & Monsieur l'Intendant ont esté dans le mesme sentiment. De Lessin qui part avec Monsieur de Beaufort pourra en rendre bien-tost conte à Vostre Majesté. Je m'estimerois bien-heureux, si elle a la bonté d'approuver ma conduite, n'ayant d'autre but que de luy tesmoigner par mes services, que je suis avec tout le respect & toute la submission que je dois.

Après le depart de Monsieur le Duc de Beaufort, qui fut le vingt sept Octobre, je priay Monsieur le Chevalier de Clerville
de

de vouloir travailler tout de bon aux lignes, qui me sembloient fort meschantes, tant le long du rivage de Picardie, où il n'y avoit qu'une traverse seiche, que du costé du Regiment Royal, Normandie & Navarre: comme j'avois pris la liberté d'en informer vostre Majesté, je luy dis que c'estoit son intention, & qu'il n'estoit pas temps de mesnager sa bourse, quand il s'agissoit du salut de l'armée, & de l'honneur de ses armes, & que je luy declarois franchement que j'avois pris la liberté de l'en instruire. Mais par ce que j'estois persuadé qu'il n'en avoit pas esté le maistre jusques à present, je ne l'en accusois pas, que Monsieur de Gadaigne trouveroit bon tout ce qu'il feroit, & m'avoit chargé de luy dire de sa part. Il me respondit que les lignes estoient en bon estat, que la peur des principaux Officiers gastoit tout, qu'il s'estonnoit que je me laissasse aller à la voix publique: & qu'il estoit caution auprès de vostre Majesté de toutes choses. Je leur repliquay à cela que je ne voyois pas qu'il fust possible de maintenir nostre premiere Redoute, si les ennemis avoient du Canon, ainsi que je n'en doutois plus: Et que comme elle couvroit la partie la plus foible de nos lignes (estant à la teste de

Nor-

Normandie) & qu'elle nous conservoit la hauteur, il estoit d'une necessité absoluë de trouver un expedient pour l'asseurer, ou en la comblant de terre jusques au Cordon, ou en faisant une chemise de pierre au dedans du costé des ennemis. Il me respondit que quant au Canon, ils n'en avoient que meschantes pieces, lesquelles ne faisoient que blanchir, & que les expediens de la fortifier estoient trop long & trop difficiles. Mes raisons estant inutiles auprès dudit Chevalier de Clerville, je priay Monsieur Gadaigne d'assembler un Conseil de guerre particulier pour faire refondre la chose, ce qu'il fit, & après l'avoir déclaré en la présence de Monsieur l'Intendant, de Messieurs de la Guillotiere & de Meilly, qui s'y rencontrèrent, & de moy. Monsieur de Clerville les paya des mesmes raisons, attribua à foiblesse l'empressement qu'on avoit de travailler, & dit qu'il falloit mesnager la bourse de vostre Majesté, l'employer à des choses plus utiles, & que c'estoit son affaire, par la confiance qu'elle avoit en luy, mais que son sentiment estoit de faire une nouvelle Redoute entre le Marabout & Picardie, & un petit travail pour favoriser la retraite de la Cavalerie. Cependant plusieurs Officiers de l'armée
qui

qui se plaignoient hautement de ses discours & de sa negligence, ayant sçeu le resultat du Conseil, & les raisons de Monsieur de Clerville, s'offrirent de faire travailler les soldats pour rien, & Monsieur de Pierre fit entr'autres fortifier sa ligne, & moy je voulus avec les volontaires & quelques soldats entreprendre la traverse à mes despens : mais Monsieur de Clerville dit, que c'estoit inspirer la peur aux soldats, qui croyroient estre trop exposez dans leurs retranchemens si on les faisoit travailler de nouveau, outre qu'ils estoient trop fatiguez, que pour la traverse il en auroit soin. Enfin son opiniaftreté fut si grande, quoy que je le pressasse au dernier point, qu'il ne fut pas possible de faire travailler ny à la redoute, ny à la ligne, & il dit tousiours qu'il n'y avoit rien à faire. Cependant les ennemis travailloient sur leur eminence, & comme il fut aisé de le juger par l'épaisseur du Parapet, ils se promenoient deux ou trois de frond, que c'estoit là une Batterie. Monsieur de Gadaigne voulut absolument qu'on leur en opposast une de quatre pieces entre les deux Redoutes, à quoy Monsieur de la Guillotiere s'employa la nuit du vingt-huit, ou vingt-neufviesme, mais le travail cessa à deux heures

heures après minuit, faute d'hommes pour les traifner, & à la pointe du jour les ennemis debuterent par trois coups de Canon, dont le fecond tua trois foldats de la Redoute avancée, & abbatit la moitié du Parapet, & ils continuerent fi chaudement, qu'elle fut hors de deffence en trois heures avec perte de huit à dix foldats. A la verité nous vifmes par les boulets, qu'il y avoit deux Courfiers de quarante-huit, & une piece de trente-fix, ce fut alors que Monsieur de Clerville qui ne s'y attendoit pas, manqua d'expédiens, & que Monsieur de Gadaigne refolut, quoy qu'il en peuft arriver, de garder la hauteur de la Redoute ruinée, de laquelle dependoit absolument la confervation de l'armée. Il y fit marcher trois Bataillons, qui y pafferent la nuit du vingt-neufviefme au trente, ne doutant pas que nous ne fuflions attaquez à la pointe du jour, & cependant il fit achever noltre Batterie de quatre pieces, mais elles n'eurent pas tiré fix coups le matin que celle des ennemis qu'ils avoient augmentée de deux pieces cette nuit, & qui eftoit fuperieure à la noltre en demonta d'abord deux, tua les Canonniers, & rendit les deux prefque inutiles. Ils s'attacherent enfuite à ruyner noltre feconde Redoute qui eftoit contre la
ligne

ligne de Normandie, & abbattirent en deux heures, après avoir tué ou estropié dix-huit ou vingt soldats, & un Sergeant; de sorte que n'ayant rien qui les occupast au dehors, ils tournerent leurs pieces sur le Camp, & sur la muraille seiche de Normandie. Ce fut alors que la consternation de l'armée fut extrême, se voyans sans Redoutes, sans lignes, accablés du Canon dans le Camp, quatre mille Turcs sur la hauteur qui s'estendoient par de petits logemens dans le bas & à costé de la Montagne pour nous approcher, & nous voir à revers, & tous les Maures s'assemblant par les feux qui se faisoient sur les Montagnes. Il y eut mesme environ une centaine de Turcs qui vindrent se poster la nuit dans les Rochers près d'une fontaine, laquelle estoit devant le Camp de Navarre, & à la portée du pistolet de la Redoute avancée. Monsieur de Gadaigne creut qu'il falloit se servir de cette occasion pour rassurer un peu les troupes, & pour cet effet il destacha Monsieur de Bruzac avec cinquante maistres pour les charger en queue & les couper, pendant que cent cinquante Fantassins se mesleroient avec eux les prenants par la teste. Ledit Sieur de Bruzac executa ses ordres avec vigueur, car ayant trouvé

vé les ennemis qui quittoient leur poste, il en tua vingt-cinq ou trente sur la place, mais l'infanterie ne s'estant point meslée, les Turcs se jetterent dedans les Rochers, firent feu sur la Cavalerie, qui fut obligée de se retirer avec perte d'un Cornette, d'un Marechal des logis, de trois Cavaliers & quelques autres blesséz, entr'autres Monsieur de Lionne qui y receut deux coups de Mousquet l'un dans le bras, & l'autre dans le corps, & eut son Cheval tué sous luy. Monsieur de Gadaigne prit dans cette extremité le party qu'il avoit tousiours pris de se tenir à la teste du poste avancé au pied de la Redoute ruynée, resolu de perir & de faire connoistre qu'il n'estoit pas indigne de l'honneur que Vostre Majesté luy avoit fait: Mais Monsieur de la Guillotiere qui jugeoit qu'il rendroit un plus grand service en conservant les troupes dont il creut la perte infaillible, vint chés moy où j'estois allé pour escrire à Vostre Majesté, & luy rendre compte de l'estat des choses par un Vaisseau qui passoit; & comme je luy eut fait lire ma Lettre, il me dit qu'elle estoit inutile dans l'extremité où nous estions, & qu'il estoit temps de prendre le party de la retraitte, estans sans deffences & sans aucune ressource, & qu'il venoit me le declarer,

clarer, comme à un homme que Vostre Majesté, avoit envoyé pour prendre connoissance de toutes choses. J'advouë que je ne pûs luy dissimuler ma douleur dans ce moment, & ma repugnance sur cette proposition, mais il adjousta qu'il falloit absolument un Conseil de guerre, & promptement; qu'il me prioit de l'aller demander de sa part & de tout l'armée à Monsieur de Gadaigne. Et comme il s'apperçeut que j'avois de la peine à me charger de cette commission, il me dit, qu'en qualité d'homme du Roy je ne pouvois la refuser, & qu'il me rendoit caution de la perte de toutes les troupes. Je creus qu'il estoit après cela de mon devoir d'aller avertir Monsieur de Gadaigne, je le trouvay dans les mesmes sentimens où je l'avois laissé, qui estoient de perir & de suivre plustost le party du desespoir que de la retraite, ne voulant point tenir le Conseil sur ce sujet, mais comme plusieurs Officiers vindrent luy donner advis, qu'il se faisoit des assemblées dans le Camp, & que mesme les soldats parloient haut sur l'extremité où ils estoient, il creut qu'il estoit à propos de restablir les choses par sa presence : Et par cette consideration il descendit dans le Camp, Monsieur de la Guillotiere m'ayant fait appeller
pour

pour ſçavoir la reſponſe de Monſieur de Gadaigne, je luy diſ qu'il ne vouloit point tenir de Conſeil, & qu'il eſtoit pluſtoſt reſolu de mourir que de ſe retirer, & qu'il avoit eſté d'autant plus eſtonné de ſa propoſition, que Monſieur de Clerville ne luy avoit pas parlé le matin dans ces termes: Monſieur de la Guillotiere m'aſſeura que c'eſtoient les ſentimens de Monſieur de Clerville, qu'il le meneroit à Monſieur de Gadaigne pour luy declarer luy-meſme; que du reſte il falloit abſolument un Conſeil, que Monſieur de Gadaigne n'eſtoit pas en droit de le reſuſer dans l'eſtat des choſes, & que la retraitte eſtant reſoluë par tous les Officiers de l'armée, & jugée neceſſaire pour le ſalut des troupes, il ne pouvoit pas l'empêcher; qu'il ſeroit bien faſché qu'elle fut propoſée par un autre que par luy, ne croyant jamais rendre à Voſtre Majeſté, un plus conſiderable ny agreable ſervice, & qu'il me prioit d'aller dire toutes ces choſes à Monſieur de Gadaigne; ce que je ne voulus pas faire, ne me ſentant l'eſprit porté à le perſuader, ny d'humeur à faire que ce qu'il feroit. Il alla donc le chercher à la teſte du Camp de Picardie, où il ſe promenoit ſeul, le mena chez luy, & luy dit toutes les raiſons qui de-

devoient l'obliger à la retraite, ainsi que fit Monsieur de Clerville ensuite : & comme il s'opiniastra tousiours extrêmement, ils luy demanderent du moins un Conseil, à quoy enfin il consentit. Tous les Colonels, les Capitaines aux Gardes, les Lieutenans-Colonels, & Monsieur l'Intendant s'y rendirent, (comme j'avois l'honneur d'estre envoyé de Vostre Majesté, & chargé de ses dernières intentions) ils me prièrent de leur declarer mes sentimens sur la conjoncture presente. Je leur dis qu'outre plusieurs ordres que Vostre Majesté avoit eu la bonté de me donner, dont j'avois rendu compte à Monsieur de Gadaigne, elle m'avoit particulièrement commandé de luy dire que sa volonté estoit qu'on travaillast incessamment aux Lignes, qu'on les rendist si bonnes, qu'on peût bastir une Citadelle, & que j'estois persuadé que nous nous emploirions tous avec chaleur pour suivre ses ordres. Que quant à la conjoncture presente, je n'y avois fait aucune reflexion, que dans le temps que Monsieur de la Guillotiere m'en avoit parlé, qu'il estoit venu me trouver chez moy pour cela, que j'avois oublié ce qu'il m'avoit dit, & que je le priois de vouloir s'expliquer devant tout le monde. Monsieur de la Guillotiere demeura

ra d'accord de tout , & après avoir fait un assez long discours sur les raisons presentes qui nous obligoient à la retraite , il demanda les advis ; mais comme personne ne commençoit à les donner , on se leva brusquement sans rien conclure. Cependant tous les Officiers de l'armée , & quantité de soldats attendoient le resultat du Conseil , & lors qu'ils sceurent qu'il n'aboutissoit à rien , ils tesmoignerent beaucoup de chagrin sur le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on peust soustenir une attaque , & on trouva fort mauvais que je n'eusse voulu ny rien proposer , ny dire mon sentiment. Enfin on parla avec plus de chaleur d'un Conseil qu'auparavant , & l'on retourna chez Monsieur de Gadaigne , qu'on pria d'y vouloir assister , & moy aussi : ce que nous fîmes , mais comme l'on m'eut pressé encore de parler , je dis que j'avois assez expliqué les intentions de vostre Majesté , & que pour l'affaire je parlerois à mon tour , ce que chacun fit , & tout d'une voix on conclut que la retraite estoit absolument necessaire , que nous estions sans deffenses , & sans ressource , avec des puissans ennemis sur les bras ; que si l'on s'estoit flatté de l'esperance de conserver ce Poste , la faute en estoit à ceux qui en
avoient

HISTORIQUE. 51

avoient asseuré vostre Majesté ; & que c'estoit à eux à respondre de ce qu'ils avoient avancé. Je dis à mon tour que je ne pouvois pas resister au sentiment general de tant de braves gens, que je souhaitterois bien qu'on peust faire quelque action de vigueur avant la retraite , & que je ferois pourtant tout ce que feroit Monsieur de Gadaigne, lequel dit qu'il estoit au desespoir de quitter le Poste, mais qu'il resteroit le dernier dans les lignes, puis qu'on ne vouloit pas y demeurer. Sur celà tout le monde se leva, & songea à la retraite; laquelle fut resoluë pour le lendemain matin trente-un, & la nuit Monsieur l'Intendant fit embarquer des vivres & des provisions dans les Vaisseaux ; mais comme il y en avoit dé-jà une partie, Monsieur Martel envoya Monsieur de la Pierre volontaire dans son bord à Monsieur de Gadaigne, pour luy dire qu'il avoit fait reflexion qu'il ne pouvoit embarquer les troupes sans en avoir une descharge de luy. Monsieur de Gadaigne, que ledit Sieur de la Pierre trouva au Poste avancé, respondit qu'il n'avoit garde de luy en donner, puis qu'il estoit forcé par l'armée à se retirer, & qu'il n'y consentoit pas, surquoy l'embarquement des vivres cessa, & Monsieur de la Guillo-

tiere vint trouver Monsieur de Gadaigne, pour luy representer que l'armée estoit au desespoir, que l'on ne pouvoit plus respondre des soldats, lesquels disoient tout haut qu'ils alloient se faire Tures, qu'il prenoit sur luy toutes choses, & qu'il fit reflexion qu'il estoit cause de la perte infailible des meilleures troupes du Royaume, sans que vostre Majesté en tirast aucun avantage. Enfin Monsieur de Gadaigne voyant l'impossibilité de soustenir une attaque dans une consternation si grande, luy dit qu'il ne s'opposeroit pas davantage à la retraite, pourveu que tous les Officiers principaux declarassent qu'ils l'avoient jugée absolument necessaire, & qu'il vouloit que Monsieur le Chevalier de Clerville en dressast le projet, & le signast le premier, ce qui fut executé par les soins de Monsieur de la Guillotiere. Pour moy voyant que Monsieur de Gadaigne consentoit à signer pour l'embarquement, de maniere pourtant qu'il parut assez que c'estoit avec repugnance, que toute l'armée le vouloit, que les principaux Officiers en estoient les solicateurs, & que d'ailleurs le Poste n'estoit pas soutenable, je crûs le pouvoir faire. Monsieur de Gadaigne escrivit à mesme temps un Billet à Monsieur Martel,

Martel, par lequel il luy tesmoigna qu'il consentoit à l'embarquement, & que puis que c'estoit une necessité, il le prioit d'y employer ses soins. Voilà donc la retraite résoluë entierement pour le trente & un Octobre, à l'entrée de la nuit, & cependant durant le jour on embarquoit les vallets, & les malades qui estoient bien au moins neuf cens; mais il arriva une difficulté, laquelle causa quelque chagrin dans le Camp, qui fut que les Capitaines des Navires qui s'estoient assemblez pour partager les troupes, trouvoient qu'ils manquoient d'eau la plupart, & quelques uns de biscuit: surquoy ils manderent à Monsieur de Gadaigne de différer jusques au lendemain, les soldats qui estoient advertis pour s'embarquer dès le soir, disoient hautement qu'on vouloit les reduire au desespoir, & dans ce moment deux du Regiment des Vaisseaux, lesquels estoient détachez à un Poste près de Picardie, s'allèrent rendre, mais il y en eut un de repris: la consternation du Camp fut alors grande, & la joye des ennemis aussi, qui vindrent le recevoir en grand nombre, & avec de grand cris. Ce qui fut cause que Monsieur de Gadaigne, qui vit bien qu'ils estoient advertis de l'embaras où nous estions, & de

nostre retraite pour le lendemain , crût qu'il estoit à propos de la faire dès le soir , & voulut que j'allasse parler à Monsieur Martel , auquel ayant fait connoistre l'estat des choses, il consentit que ce fut pour le soir , & me promit de faire approcher les Barques & les Chaloupes , la diligence estant de la derniere consequence dans cette occasion : mais ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la retraite , fut la necessité indispensable d'abandonner le Canon , Monsieur de Lestancourt n'ayant point de palans pour l'enlever , & Monsieur Martel non plus à ce qu'il me dit. Je vins rendre réponse à Monsieur de Gadaigne , on tint un petit Conseil sur la maniere dont on disposeroit la retraite : Il fut resolu que l'on partageroit les troupes en deux corps , dont l'un s'embarqueroit par le Marabout , l'autre par la Ville : Monsieur de Gadaigne donna le choix à Monsieur de la Guillotiere , qui prit la Ville avec les Regimens de Navarre , de Normandie , & du Roy ; & Monsieur de Gadaigne eut le Marabout avec les Gardes, Picardie , les huit Compagnies des Vaisseaux , & la Cavalerie. On prit les armes à l'entrée de la nuit , & les troupes du Marabout défilèrent du costé du Port le long de l'estran , & marcherent en Bataille
audit

audit Marabout sans allarme, quoy qu'on eust crû entendre les Timbales des Turcs s'approchans de nos lignes. Monsieur de la Guillotiere de son costé fit entrer ses trois Regimens dans la Ville, après avoir laissé des petits corps de Garde le long des lignes pour cacher la retraite; cependant j'allay, par l'ordre de Monsieur de Gadaigne, voir si Monsieur Martel avoit disposé toutes les Chaloupes & les Barques, mais je fus assez surpris de les trouver toutes attachées à leurs Navires, je luy en tesmoignay mon ressentiment, & la conclusion fut, qu'il me donna sa Chaloupe, & trois volontaires de son bord; J'allay en amasser ce que je pûs, & mis des gens dedans pour les commander. Les Matelots qui n'osoient approcher, particulièrement du Marabout, par ce que les ennemis tiroient à droit & à gauche à l'endroit de l'embarquement; Ils s'approcherent des lignes sur les dix heures au soir, & nos petits corps de Gardes se retirèrent dans la Ville après une legere escarmouche. Comme l'embarquement qui se faisoit par la Ville estoit plus difficile que l'autre, le lieu estant plus grand & plus ouvert, Monsieur de Gadaigne y envoya la meilleure partie des Chaloupes; mais tout le soin qu'on en peut prendre, n'em-

pescha pas que les deux cent hommes commandez pour garder les breches & les rempars de la Ville, ayant peu d'Officiers avec eux, ne les abandonnassent un peu trop viste, & avec trop de precipitation pour s'embarquer. Les Turcs y entrerent dans le mesme temps, en tuerent quelques uns, mais la plus grande partie fut sauvée dans les Barques par Monsieur de Gadaigne, qui alloit dans ce temps se jeter dans la Ville, & qui s'exposa avec beaucoup de peril au feu des ennemis : après quoy il alla dans le Marabout, lequel n'estoit pas sans quelque desordre, pour le peu de Barques qui alloient chercher les soldats à cause du danger qu'il y avoit à l'embarquement, & qu'il estoit dé-jà grand jour. Mr. le Chevalier de Haute-feuille estoit commandé avec cent hommes des Gardes pour la retraite, Monsieur de Gadaigne ayant fait mettre une meche dans le Magasin pour le faire sauter un quart d'heure après que tout le monde seroit dehors, & fait charger à crever un Canon qui restoit, laissa vingt hommes avec un Sergeant pour tenir bon jusques à ce que les Barques fussent un peu au large, & s'embarqua avec des soldats qui restoit, & plusieurs Officiers qui y estoient volontaires, dans les Chaloupes qui
s'y

s'y trouverent, lesquelles estoient en assez petit nombre. Il entra dans une avec Messieurs de Grignando, de Raousslet Lieutenant de Navarre, & moy. Dans une autre se mirent Messieurs de Montgimont, de Calvillon qui estoit commandé, de la Lane, de Gassion, & un nommé du Clos. Dans une autre Messieurs de Marigny & d'Haute-feuille, & dans une autre Messieurs de Codony & le Chevalier de Saint Germain. Les Turcs qui jugerent par nostre mouvement de la chose, débuserent de tous les costez, & monterent sans resistance dans le Marabout, le Sergeant dans ce temps se retirant à cause du Magazin qui alloit sauter, courut à la Barque qui restoit pour luy, & pour ses soldats: mais les Turcs entrerent si brusquement, que la pluspart des soldats se jetterent à nage, & surprirent la Barque du Chevalier de Saint Germain & de Codony, laquelle ne peut demarer, par ce qu'elle estoit trop chargée du costé de terre, & comme les Turcs voulurent entrer dedans, & les charger, le Chevalier de Saint Germain se jetta à terre l'espée à la main avec trois soldats, en tua deux, & les arresta. Cadony ne le pût suivre, par ce qu'il fut blessé d'abord d'un coup de Mousquet dans la cuisse, mais les Ennemis venans à la foule sur

eux, ils se jetterent à nage pour rattrapper le Batteau. Le Chevalier de Saint Germain receut deux coups de Mousquet dans l'eau, & comme il entroit dans la Barque un à la teste qui le tua tout roide. Monsieur de Gadaigne voyant une vingtaine de soldats à nage, revint avec sa chaloupe droit au Marabout sous le feu des Ennemis. Celle de Montgimont à son exemple ayant fait de mesme, & avec beaucoup de risque il en sauva quatorze. Du Clos y fut blessé au travers de jouës, un Matelot tué, & deux blesez. On peut dire que ce fut la seule chaude occasion que l'on vit dans la retraite, car elle dura un gros quart-d'heure, après quoy il alla joindre les Vaisseaux, & l'armée fit voyle. Je peu asscuer toutes ces choses à Vostre Majesté, comme en ayant esté tefmoin, & n'ayant pas quitté Monsieur de Gadaigne d'un pas.

C A S T E L A N.

R E.



RELATION

DE LA

CAMPAGNE DE HONGRIE,

EN M. DC. LXIV.

Et des combats de Kermain & de S. Gottard, entre les troupes Allemandes & Françoises, & l'armée des Turcs.

Avec les Articles du Traitté de Paix, fait entre l'Empereur, & le Grand Seigneur.



PRES une Negotiation reprise à plusieurs fois, les affaires de Rome s'estant à la fin terminées par la Paix de Pise, la conclusion du traité fit naistre de nouveaux desseins. Les courses cont inuelles des Barbares sur nos

C 6

Mers

Mers, incommodoient de telle sorte la Navigation & le Commerce , que le Roy ayant entrepris de le rétablir; avoit pensé d'occuper quelque poste sur les costes d'Affrique , par lequel on peust tenir les Corsaires en bride, & asseurer les Vaisseaux François. C'est pourquoy l'Infanterie commandée pour passer les Monts, qui avoit marché en Provence, fut destinée à cette expedition; & la Cavalerie qui s'estoit avancée en Italie dès le commencement de l'hiver, sous la conduite de Monsieur de la Feüillade, & qui se trouvoit alors dans les Estats de Parme & de Modene, eut ordre de marcher en Allemagne, aussi-tost après que le Roy eust accordé au Comte de Strozzi, le secours d'hommes qu'il estoit venu luy demander de la part de l'Empereur. Il avoit perdu l'année precedente la Ville de Neuheuzel dans la haute Hongrie, & veu piller & brusler cette Province par les Turcs sans pouvoir la defendre; & comme il ne se voyoit pas en estat de tenir la Campagne contre de si grandes armées, ny d'éviter les suites funestes de cette guerre, il fut à la Diette de Ratisbonne, pour resoudre avec les Electeurs, les moyens que l'on pourroit prendre pour garantir l'Empire des maux dont il estoit mena-

menacé : peu de temps après cette Diette, il se fit des levées par toute l'Allemagne, & le Roy comme Comte d'Alsace s'obligea de fournir huit Compagnies, & quarante Cornettes de Cavalerie, qui devoient faire un corps de six mille hommes, défraiés pendant toute la Campagne aux despens de sa Majesté. Monsieur le Comte de Coligny en eut le commandement, & sous luy Messieurs de la Feuillade, & de Bodvvis Marechaux de Camp.

Toute la jeunesse de la Cour s'offrit à l'envy de faire le voyage, les uns pour plaire au Roy, les autres par inclination, & quelques-uns par l'exemple, qui estoit passé en une espece de necessité, dont il estoit difficile aux jeunes gens de s'exempter.

Monsieur de Coligny arriva à Metz le vingt-quatriesme Avril, où la Cavalerie & les Volontaires qui devoient servir avec luy s'estoient rendus.

Toutes ces troupes estoient partagées en dix Escadrons, & les Escadrons en quatre Brigades, sous Messieurs de Gassion, Desfourneaux, & de Beauvezé.

L'on reçut ordre de marcher vers Colmar, Ville d'Alsace, qui refusoit de se soumettre aux conditions que luy avoit proposées Monsieur le Duc Mazarin, Gouverneur de la Province.

L'In-

L'Intendant faisoit dé-jà porter sur cette route les vivres pour la subsistance des troupes, lors qu'il arriva des ordres contraires, qui firent prendre le chemin de Philipsbourg, comme le plus court pour aller en Hongrie.

Les choses ayant esté réglées avec les Princes d'Allemagne pour la commune deffense de l'Empire, lesquels devoient fournir les estappes dans leur Pays aux troupes Françoises dans leur passage.

Monsieur de Coligny partit de Metz le dix-huictiesme May, la reveüe de l'Infanterie se fit à Sarburg, petite Ville sur le Saar appartenant aux Comtes de Nassau. Les Regiments de Turenne, & de la Ferté passerent plus de mille hommes, & tout le reste estoit en bon estat, le lendemain on marcha proche de Deux-Ponts, petite Ville qui a son Prince qui en porte le nom: de là on continua la marche dans de grands Bois, qui se joignent aux Ardennes, & qui finissent à Honnevilliers, petite Ville située au pied des Montagnes qui separent la Lorraine d'avec l'Alsace.

Hombourg est au milieu de ces Bois, c'est une place bastie dans le Roc, & sur une eminence presque inaccessible, elle est fortifiée de cinq Bastions, le Duc de Lorraine

ne la tient par engagement de l'Empereur Frederic II. qui l'osta au Comte de Nassau pendant les dernieres guerres d'Allemagne.

L'on entra en fuite dans la plaine de Landau, qui est belle & fertile, la Ville n'est point fortifiée.

Après trois jours de marche, l'on arriva le trentiesme de May sur les bords du Rhin, que l'on passa sur des grands Batteaux aux portes de Spire.

C'est une grande Ville sans aucune fortification, dont l'Evesque est Seigneur, elle est le Siege de la Chambre Imperiale, de là on marcha deux ou trois jours sur les terres du Comte Palatin.

Le quatriesme Juin on passa le Necker proche de Hailbron sur un Pont de batteaux, cette Ville est au Duc de Wirtemberg, renommée pour les bons vins qui croissent aux environs.

Après que ce Prince eust veu une partie des troupes en Bataille, il regala les Generaux, & les principaux Officiers.

Les jours suivans une partie des troupes, avec Monsieur de Coligny, print la plaine vers Halle, sur les terres de Wirtemberg, & le reste avec Monsieur de Bodvvis entra dans la Suaube, Province appartenante à l'Em-

à l'Empereur, elle est d'assez grande estendue, & fort couppee de Montagnes, couverte de bois de Pins & de Sapins, qui en occupent la meilleure partie: les Villages sont dans les Vallons, la pluspart assez serrés, ce qui rend les chemins difficiles. Ulme en est la Capitale, nous passames en continuant cette route par d'autres petites Villes, comme Suachemin, Halen, Pouffinghen, marchant à petites journées, pour donner le temps de terminer la difficulté qui s'estoit rencontrée pour convenir du prix des Batteaux, où l'on devoit s'embarquer sur le Danube à Donavvert.

Le quatorziesme on passa aux portes de Nordlinghen, fameuse par la Bataille qu'y gaigna Monsieur le Prince de Condé, la Ville est petite, fortifiée de quelques dehors, située dans une belle plaine, & bien cultivée. Le seiziesme & le dix-septiesme les troupes arriverent auprès de Donavvert, où la Cavalerie passa le Danube la premiere pour prendre sa route avec les Volontaires & leur Equipage par terre vers l'Archevesché de Saltzbourg.

Une partie de l'Infanterie s'embarqua le dix-septiesme avec Monsieur de Coligny, l'autre partie fit la mesme chose le lendemain sur les dix heures sous la conduite

duite de Monsieur de Bodvvis.

A quelques heures de Donavert, l'on decouvrit sur la droite la Ville de Neubourg, appartenante au Duc qui en porte le nom, elle est petite, mais belle, & bien bastie, située sur une hauteur, sans aucune fortification au bord du Danube. Il y a un Pont de bois de Sapin, comme le sont tous les autres sur la mesme Riviere, jusques à Vienne.

Ce jour l'on fit huit heures, ou environ, & les Regiments logerent dans deux Villages assez proches de la Riviere.

Le huitiesme l'on partit du matin, & la premiere Ville que nous rencontraimes fut Ingolstat: elle est grande: bien fortifiée d'ouvrages de terre bien entretenus, mais bas: la teste du Pont est couverte d'un grand ouvrage à Corne, qui est en assez bon estat, elle fut assiegée par Gustave Roy de Suede dans les dernieres Guerres, & il fut contraint d'en lever le Siege.

A quelques heures de là est Fausbourg petite Ville, où il y a un Pont: l'on trouve ensuite Neustat à quelque distance de la Riviere, où il y a un Pont.

Un peu au dessous on entre dans un Pays couvert, & le Danube commence à s'y resserrer entre de grands Rochers, que
l'on

l'on rencontre près de Chelchem petite Ville bastie sur le Roc.

Depuis cette Ville les deux Rivages sont bordés de Montagnes couvertes de Bois & de Rochers, jusques à une lieüe de Ratisbonne, où le Pays est plus ouvert : Les troupes y camperent dans le Fauxbourg au dessous de la Ville.

Ce jour-là l'on fit vingt-deux heures, Ratisbonne, est une grande Ville, belle & située dans une plaine ; le Danube la separe, & il y a un Pont de pierre, que l'on tient pour un ouvrage fort hardy, à cause de la profondeur & de la rapidité de l'eau : les arches en sont estroites, ce qui en rend le passage difficile aux Batteaux.

Les troupes y entrèrent le soir en bon ordre, la Bourgeoisie avoit pris les Armes, & s'estoit mis en haye dans les rues depuis la premiere porte, jusqu'à celle par où l'on sortit, au bout de laquelle il y a un autre Pont sur un bras de la Riviere qui forme une Isle au dessous de la Ville : On y voit de remarquable un Dome qui n'est pas achevé, & elle est celebre à cause des Diettes qui s'y tiennent.

Le vingtiesme l'on partit de Ratisbonne, & cette journée, qui fut aussi grande que la precedente, nous ne trouvâmes que deux
peti-

petites Villes où il y a des Ponts, la premiere se nomme Tuanestoc & l'autre Stroben: l'on campa dans une Isle au dessous de la derniere, & l'on fit vingt heures.

Le vingt-uniesme du mois, la premiere Ville que nous rencontraâmes fut Stenxendorf, où il y a un Pont, plus bas Wintzen, après Wilshoffen, où il y a aussi un Pont, & en cet endroit de la Riviere il y a des Rochers cachés sous l'eau, qui en rendent la Navigation dangereuse.

A trois lieües au dessous on rencontre Passau, c'est une assez belle Ville, sur le bord du Danube, qui a esté rebastie à neuf depuis quatre ans que le tonnerre y mit le feu, qui en consumma la meilleure partie, elle n'est point fortifiée, il y a un Pont au dessus, duquel on voit un Chasteau basti sur le Roc, dont un costé s'avance sur la Riviere, & le reste occupe tout l'espace du Rocher. Les fortifications sont à l'antique, avec des Tours, Carneaux, & Marchecoulis, avec quelques pieces couppees dans le Roc pour joindre les deux Chasteaux.

En cet endroit la Riviere d'Yn se jette dans le Danube, qui augmente sa rapidité, & au dessous de cette Ville, qui est située sur le confluent, on campa dans une Isle, la journée fut de vingt-quatre heures.

Le

Le vingt-deuxiesme le Pais qui nous parut trois lieües durant, estoit borné de hautes Montagnes , couvertes de grands Bois, & de quelques rochers: le Danube y est plus ferré.

Un peu plus bas on trouve un Pais assez beau , où le Danube s'estend dans sa largeur ordinaire, & cela dure quelques lieües, après quoy il se resserre entre des costaux qui regnent jusques à Lintz, où il y a un Pont, & une assez belle Maison de l'Empereur, bastie à la mode du Pais: la Ville est petite, & s'estend le long du Rivage, sans aucune fortification.

L'Empereur s'y trouva quand les troupes passerent, les soldats prindrent les armes dans les Batteaux pour luy faire honneur, mais sans mettre pied à terre, pour ne pas rompre leur journée.

A deux lieües de là on trouve Ems, petite Ville où l'on a commencé un Fort de terre, avec un retranchement qui s'estend jusques au marais, qui nous parut avoir esté fait pour la fureté du Pais.

Plus bas est un Bourg nommé Matanzen, où il y a un Pont : de là on descouvre de grandes Montagnes voisines de la Comté de Tirol : on campa un peu plus bas dans une Isle ; la journée fut un peu plus grande,

de que la precedente. Le vingt-troisième le Pais & la Riviere estoient bordés de Montagnes couvertes de bois, & nous vîmes peu de Villages, à la Reserve de Strein, gros Bourg; où le Danube commence à se resserrer entre de grands rochers fort eslevés, dont il y en a une partie cachée sous l'eau, cela dure une heure entiere de chemin, après quoy l'on trouve le destroit, que les gens du Pais appellent le pas de la mort, il est formé par un grand rocher, dont une partie s'esleve hors de l'eau dans le milieu de la Riviere, & le reste qui est caché, occupe en différentes profondeurs toute l'estendue du Canal, à la reserve d'un Passage fort estroit, que les batteaux ne prennent qu'avec peine, parce que la rapidité du Courant venant à frapper le rocher avec impetuosité, fait un renvoy de l'eau qui forme un tournoyement qui empesche de conduire le Batteau: ce Passage est à la branche gauche de la Riviere en descendant, & il faut s'en servir de necessité quand l'eau est basse: mais à la droite, le Canal y est plus large, & l'eau y est moins profonde; parce qu'il est plein de rochers, & que le fil du courant se porte dans l'autre costé: neanmoins il a ses dangers, & n'est pas moins difficile, si ce n'est que la Riviere soit enflée, comme elle estoit

estoit le jour que nous y passâmes. Plus bas le Danube reprend sa largeur vers le Bourg d'Hipse, l'on campa dans une Isle à demie lieüe au dessous ; la journée fut de vingt-deux heures.

Le vingt-quatriesme nous vîmes un Pais couvert, & des Costeaux pleins de bois des deux costés du Rivage. On trouve néanmoins de temps en temps des Villages, & des Chasteaux bastis sur les sommets des montagnes, entre autres Schlauffen.

Plus bas l'on descouvre deux petites Villes, jointes l'une à l'autre par un Pont, l'une s'appelle Stahem, & l'autre Machem.

A un quart de lieüe plus bas on en rencontre encore une nommée Creutz : de là jusques à Thulp on ne trouve que des Rivaiges couverts des Bois, après lesquels on decouvre des grands Costeaux pleins de vignes, & deux petites Villes qui se nomment Cornebeut & Clofenburg, dans la dernière il y a une fort belle Abbaye.

On vint camper ce jour là à une petite lieüe de Vienne, le vingt-cinquiesme, & le vingt-sixiesme se passerent dans le Camp, où les six Regiments, sçavoir Piedmont, Espernon, Grancé, & les autres s'estoient joints. Le vingt-septiesme on en partit.

Le

HISTORIQUE. 71

Le Danube en cet endroit forme plusieurs Isles , & n'envoye qu'une partie de ses eaux laver les Bastions de Vienne. Les troupes après avoir passé tout ces differents Canaux sur quatre Ponts , marcherent en bon ordre le long des Contrescarpes de la Ville , les fortifications en sont belles, elle est fermée de douze à treize Bastions revestus de briques , assez bien terrassés , les fosses en sont grands & profonds, les demy-Lunes sont revestües seulement de gazon , & quelques unes mesmes sont assez mal en ordre: le chemin couvert est large & beau , fermé par une forte pallissade de gros Sap-pins, qui n'excedent pas la hauteur du Parapet de deux pieds ou environ , & qui sont à un pied de distance du Parapet , cette maniere de Pallissade à mon advis est la meilleure qui se puisse inventer pour la deffense d'un chemin couvert ; il y a quelques traverses , particulièrement aux gorges des demy-Lunes , & le Glacis est generalement par tout dans sa perfection. J'ay remarqué des deffauts dans le corps de la place, qui sont mal-aisez à reparer , entre autres l'excessive longueur de la ligne de deffense, & de la disproportion des Bastions : l'Empereur en fait construire deux, pour la deffense de la Riviere que l'on achevoit dans
le

le temps de nostre passage.

La Ville de Vienne est grande & bien située, l'on y voit plusieurs Maisons bien basties, de grandes places, de belles Eglises, dans la principale est le Mausolée des Empereurs, il y a trois Autels de marbre, soutenus de grandes colonnes de même matiere, avec des ornemens d'Architecture, enrichis de quelques dorures.

Le Palais de l'Empereur est basti fort simplement, & sans aucun ornement, ny dedans ny dehors : il y a de grands Fauxbourgs, dans l'un desquels, qui est sur le bord de la Riviere, les Juifs exercent toutes sortes de marchandises, dans l'autre est le jardin de l'Imperatrice. Ce même jour l'Infanterie logea dans quatre Villages differents sur les Frontieres de Hongrie, à trois petites lieues de Neustadt : on donna le vingt-huictiesme aux soldats, pour se remettre de la journée precedente, qui avoit esté grande, & faite par un chaleur fort incommode. L'Empereur estant venu chasser & coucher auprès de nos Quartiers, vit le six Regiments en Bataille, & le lendemain il vint accompagné de quelques Seigneurs, & de sa Garde ordinaire, qui est de trois Compagnies. La premiere est de Cuirassiers avec des Hoquetons de
de

de drap fort brun avec des galons jaunes par tout, & sur les manches pendantes à l'Espagnolle. Les deux autres Compagnies suivoient celle-là Cuirassée en Buffles, & toutes armées de Pistolets, & de Carabines. Nos Volontaires estoient bien vestus & montés avantageusement.

Le soir l'Empereur donna l'estape entiere à nos Troupes, l'on fit ensuite un sejour considerable dans les Villages aux environs de Bade, qui est une petite Ville, où il y a des Bains d'eau chaude. Elle est bien située au pieds des grandes Montagnes, qui sont couvertes de neige une partie de l'année.

L'Empereur fit alors presser Monsieur de Coligny, d'aller joindre l'Armée qui estoit campée derriere le Fort de Serin. Les Turcs l'avoient attaqué après, & fait lever le Siege de Canise, & l'on sçeut au commencement de Juillet, qu'il avoit esté pris d'assault, bien qu'il fût soustenu de l'Armée Imperiale. Sept ou huit cents hommes des troupes qui le gardoient y perirent, & la plus grande partie fut tuée en se retirant en desordre vers le Pont, qui faisoit la communication du Fort avec l'Armée. Cette facheuse nouvelle fut cause du retardement de nostre marche, il y avoit asseurement

D du

du peril d'aller à Markbourg , comme il estoit proposé, pour y attendre la Cavalerie qui venoit d'Italie, & celle qui s'estoit separée à Donavvert, quand l'Infanterie s'embarqua.

Après avoir deliberé là dessus, on changea la route pour prendre celle des Montagnes de Stirie vers Rakelsbourg. L'on commença de marcher le septiesme de Juillet par la plaine proche de Neuftad, & ce mesme jour nous passasmes la Riviere de Leytha, qui separe l'Austriche d'avec la Hongrie. De là nous continuasmes de marcher par Oedembourg, qui est une assez grosse Ville, & de là vers Furstenfelt: celle-cy est fortifiée de six Bastions revestus de briques, sur la Riviere de Lauftnits, sa situation a de grands deffauts, outre qu'elle est mal remparée, ses Bastions sont petits, & les fossés peu profonds & estroits, sans aucuns dehors.

De là nostre route fut fort fascheuse par les Montagnes jusques à Rakelsbourg, où nous arrivasmes le vingt-neufiesme. Elle est située dans une Isle que la Riviere de Muer forme alentour, elle est fortifiée du costé de la plaine de quelques Bastions & demy-Lunes, revestus jusques au cordon avec le Parapet de gazon, les fossiez en sont
larges,

larges, grands, & pleins d'eau. La branche gauche de la Riviere passe à une petite distance des dehors, la droite s'approche davantage : mais les fortifications de ce côté-là, ne sont pas en si bon estat que les autres, & l'on y travailloit alors avec assez d'empressement : & outre que dans cet endroit elle est commandée par une grande hauteur, à la portée du Mousquet, sur laquelle il y a quelques travaux qui enferment un Chasteau, basti sur la pointe de la Montagne qui regarde la Ville.

Depuis que les Turcs eurent pris & rasé le grand fort de Serin, l'Armée Imperiale repassa le Muer, pour se rapprocher de Rakelsbourg, & couvrir le Pays le plus exposé aux courses des ennemis.

Ce mouvement donna plus de facilité à Monsieur de Coligny de la joindre, ce qu'il fit le vingt-deuxiesme jour de Juillet, dès qu'il en eust appris les nouvelles par Monsieur de Bodvvis, qu'il avoit envoyé exprés pour en apprendre.

Quand nous joignismes l'Armée, elle estoit campée sur une mesme ligne; les Troupes de l'Empereur avoient la droite, celles de l'Empire estoient dans le milieu, commandées par le Prince de Bade, & celles des Alliez avoient la gauche,

commandées par le Comte d'Holac; les nôtres se posterent à la gauche des dernières.

Le vingt-troisième la nouvelle arriva au General Montecuculi, que les Turcs marchaient le long de la Rivière de Raab, pour chercher un passage aisé, à dessein d'entrer dans le Pays. Il prit la résolution de marcher avec toute la Cavalerie vers Kermain, petite Ville située sur la Rivière, & laisser l'Infanterie & le Bagage, avec ordre de suivre en diligence.

Le vingt-septième Monsieur de Sporck, General de l'Infanterie Allemande, & qui la conduisoit, envoya advertir Monsieur de la Feuillade de marcher promptement, parce qu'il avoit nouvelle que les ennemis s'approchoient: & pour nous la confirmer, il fit tirer quelques volées de Canon de leur Camp de Saint Godthard, où ils estoient arrivés du matin. Cet avis obligea de laisser les Bagages avec une légère garde, & de hâter la marche, pour joindre le reste des Troupes à Saint Godthard.

L'on y Campa fort serré pour se reculer des hauteurs qui regnoient le long de la face du Camp, & qui estoient de trop grande estendue, pour les pouvoir occuper avec les Corps de l'Infanterie des trois Armées.

Nos

Nos troupes eurent la gauche du campement, qui estoit le costé des ennemis. La nuit se passa à se retrancher, & le travail fut achevé le lendemain au matin d'assez bonne heure.

Cependant on faisoit travailler aux Ponts de la Ville, qui est petite, & toute ruinée. Sa situation est sur le confluent du Raab, & de Laufsnitz: mais quelque diligence qu'on peust apporter au reestablissement des Ponts, ils ne peurent estre en estat que vers le matin du vingt-huictiesme.

Alors les Bagages de l'Armée commencerent à defiler & occuper le passage tout le jour. La nuit suivante il y eut deux mille hommes d'Infanterie commandés pour aller joindre la Cavalerie à Kermain. Mais à peine avoient ils commencé de marcher, que la nouvelle vint que les ennemis après avoir esté repoussés à Kermain, marchoient droit le long de la Riviere à Saint Godthard.

Cette action fut glorieuse à la Cavalerie Françoisse, devant laquelle les Turcs tenterent le passage en deux endroits: l'un vers le Pont qu'ils vouloient refaire, & qui estoit gardé par quelques Hongrois, l'autre à un gué au dessous; & pour favoriser ce passage aux Tartares qui l'a-

voient entrepris , ils avoient fait avancer un corps considerable de Janissaires , sur le bord de la Riviere, qui par leur feu vouloient s'en rendre maistres. Ils furent par tout repoussés avec vigueur , & faute d'Infanterie pour leur opposer , on commanda des Cavaliers à pied avec des Mousquetons , afin de mieux soutenir cette attaque , dans laquelle le Sieur de la Chau , Capitaine qui avoit la garde vers le gué , repoussa vigoureusement avec quatre-vingts Maistres tout ce qui se presenta pour passer.

Les ennemis perdirent à ce combat un Bacha, nommé Ismaël, nous eufmes des gens de consideration tués : Monsieur le Chevalier de Saint Aignan , & Monsieur de Chateau-neuf Ayde de Camp , Messieurs de Sault & de Treville y furent blessés.

Les Turcs après avoir tenté inutilement les passages , continuerent leur marche le long de la Riviere, pour en chercher un plus commode, en remontant vers sa source ; le temps estoit fort contraire à leur dessein , parce que cette Riviere coule au pied des Montagnes de Styrie, & s'enfle d'abord aux moindres pluyes: elle s'estoit tellement grossie par celles qu'il avoit fait les jours precedents, qu'il y avoit peu d'endroits où elle fut guéable. Monsieur de Mon-

Montecuculi nous envoya les nouvelles de leur marche, qui nous fut confirmée par l'embrasement des Villages qui se rencontroient sur leur chemin, ce qui donna l'alarme, & obligea tous les quartiers de l'Armée de se preparer à la deffense du Camp, qui se trouvoit dans une situation tres-desavantageuse, à cause des hauteurs qui commandoient. Tout le reste du jour & de la nuit se passa sous les Armes, sans qu'il parust aucune entreprise de la part des ennemis.

La Cavalerie qui avoit pris sa route par terre, & qui s'estoit separée de l'Infanterie à Donavert, joignit ce jour l'Armée, ayant laissé derriere une partie de son Bagage, pour marcher avec plus de diligence. Cependant le Bagage de l'Armée avoit achevé de defiler sur les Ponts, & le vingt-neufiesme les troupes commencerent à marcher dès le matin vers le Camp, qui avoit esté marqué de l'autre costé de la Riviere, & à peine les premieres avoient elles passé, que l'Advantgarde des ennemis commença de paroistre sur ces hauteurs, dont je viens de parler.

Monsieur Spork, qui estoit resté dans le Camp avec l'Infanterie Allemande, fit tirer quelques volées de Canon sur les plus

avancés, & ensuite il se retira pour suivre le reste de l'Armée, sans que les Turcs fissent mine de rien entreprendre.

Sur les dix heures nostre Cavalerie qui observoit leur marche, se campa de maniere, qu'elle occupa le terrain opposé au Camp des ennemis.

En mesme temps on se rendit maistre de la Riviere par de fortes gardes que l'on y posa de distance en distance, qui tenoient toute l'estendue du front, & nous passâmes le reste de la journée à les canonner sans grand effet.

Le Camp des Turcs paroissoit estre disposé sur deux lignes : mais les distances n'en estoient pas regulieres comme les nôtres, il y avoit des places plus garnies les unes que les autres en gros & sans ordre, presque tous les soldats ont des Tentes, dont la plupart n'ont qu'un pavillon sans muraille, & sont assez plates, peintes de verd ou d'autres couleurs.

Le grand Visir estoit campé au milieu, & les Janissaires près de luy. Sa Tente principale qui esclattoit au Soleil, paroissoit de soye cramoisie, elle estoit accompagnée de quantité d'autres, d'estoffes & de couleurs differentes, jointes par des Galleries enfermées d'une closture d'étoffe verte,

verte, comme d'une muraille de sept ou huit pieds de hauteur, & à l'entour de ce parc on voyoit un nombre infiny de Tentés sans ordre, qui formoit une grosse Ville au milieu de cette nombreuse Armée, composée de près de cent mille hommes.

Tout cela se remarquoit avec facilité, par ce que les Camps, quoy que séparés de la Riviere, estoient assez proches, & que celui des Turcs s'eslevoit en forme d'Amphytheatre sur les Costeaux qu'ils avoient occupés. Mais ce qu'il y a d'estonnant, c'est que tous ces grands bastiments sont descendus & arborés en peu de temps.

Leur marche se fait d'ordinaire par de grands corps, sans observer de distance reguliere: chaque Corps a son tambour fort gros, & comme ils ne touchent que deux coups de loing à loing, ce bruit est accompagné de quelques Clairons.

Ils portent à la teste de leurs grosses troupes force Drappeaux rouges & blancs, où la pluspart il y a tousiours dans leurs Armées un Corps de Tartares, dont ils se servent pour faire de courtes & le degast dans le Pays ennemy, & pour marcher sur les aisles de l'Armée.

C'est une Nation propre à ces expéditions, par ce qu'outre que ce sont gens de

fatigues, ils sont montés sur des chevaux fort vistes, & de beaucoup d'haleine, sur lesquels ils passent & repassent à nage des grandes Rivières. Peu d'entr'eux ont des armes à feu, & la pluspart ne se servent pour armes offensives que de fleches, outre lesquelles ils portent un sabre à leur costé, & un autre engagé sous la sangle de la selle, pour s'en servir au besoin : quelques uns portent aussi des Javelines, ou demy piques qu'ils dardent avec beaucoup de force & d'adresse. Leur maniere de combattre n'est pas d'attendre de pied ferme, dès qu'ils sont chargés, ils s'ecartent en un instant, & se rallient avec la mesme facilité pour prendre leur avantage, & combattre dans l'occasion.

Les Janissaires sont asseurement les meilleures troupes, ils combattent à pied, & marchent en gros Bataillons quarrés, mais sans observer comme j'ay dit de regularité.

Ils sont hardis soldats, & se servent adroitement de leurs sabres, & de leurs Mousquets, qui sont courts, le canon rayé, le Serpentin devers la culasse, & fort petit, la mèche de cotton nattée : ils portent plusieurs Cartouches, pour charger avec plus de diligence, neantmoins le feu n'approche pas

pas de celuy de nostre Infanterie, mais ils sont à craindre pour le coup de main, & rien ne paroist à l'espreuve du choc de leurs gros Bataillons, quand ils sont en Bataille rangée, & qu'ils peuvent se servir de toutes leurs forces: car ils marchent ferrés, & tousiours en avant, quelque resistance qu'ils trouvent.

Pour leur Cavalerie, elle est sans doute moins à craindre à qui garde ses rangs, & se tient ferme & ferré, ils ne peuvent rompre nos troupes que par le grand nombre, leurs habillements en Guerre sont des Vestes qui passent un peu le genotil, elles sont de plusieurs couleurs, & cette diversité forme de soy un objet tres-agreable, ils ont des bottines & des bonnets d'estoffe, le dessous de cotton piqué de l'espaisseur d'un doigt, comme la forme de nos chapeaux sans bord.

Ils s'en servent de la sorte en Campagne & dans le repos, & les jours de ceremonie ils l'enveloppent d'une escharpe de soye, rouge ou blanche, avec laquelle ils forment leur Tulban.

Leur Artillerie est aussi bien, & aussi promptement servie que la nostre, les petites pieces sont portées sur des chariots à quatre roües, & soustenues par le milieu d'une

fourche de fer qui tourne sur un pivot; de sorte que sans tourner le chariot, ils peuvent la tirer de tous les costés.

Leur bagage est porté la plupart sur des Chameaux, & leur grosse Artillerie sur des affusts à peu près comme les nôtres, & traînée par des Bufflez. Voilà tout ce qu'il y a de plus remarquable & considerable, & pour revenir à ce qui se passoit entre les deux Armées, celle des Turcs trouvant de trop grandes difficultés à passer la Riviere en presence de la nostre, par ce que en cet endroit le Raab & le Lauffnitz se joignent, & s'estoient enflés par les pluyes, ou bien par ce qu'ils avoient recogneu à une demie lieüe au dessous de Saint Godthard, un passage plus aisé sur le Raab, ils decamperent dès le matin du trente-uniesme, pour s'aller poster devant un petit Village, où estoit le gué: nostre Armée les suivit, occupant tousiours un mesme front que la leur.

Ils mirent ce mesme jour onze pieces de Canon en batterie proche du bord du Gué, où ils vouloient passer, & de ce lieu là en descendant vers la Riviere, ils tirerent un long retranchement pour loger des Mousquetaires qui estoit soustenu de quatre autres pieces.

La

HISTORIQUE. 85

La Riviere de Raab est large vis à vis d'environ d'un ject de pierre, & coule dans un Valon assez inegal & ferré de part & d'autre par des Montagnes esloignées d'une portée de Canon, & couvertes la pluspart de bois assez forts.

L'Armée Ottomanne n'ayant peu camper toute dans le bas, avoit occupée une partie des Costeaux, où il n'y avoit point de bois: la nostre estoit au pied de la Montagne, en cet endroit le Raab s'avance dans le Valon du costé que les ennemis estoient campés, & formant un grand coude, laissoit devers nous une plaine capable de contenir sept à huit mille hommes, les arbres & les maisons du Village nous la couvroient, quoy qu'elle s'estende un peu loing au de là sur la droite, où elle est fermée par un bois qui joint les jardins, & le cours de la Riviere, laquelle après avoir fait ce grand cercle, vient passer auprès du Village le long d'une prairie basse & marescaugeuse, & qui estoit alors en partie inondée.

Le premier d'Aoust, qui estoit un Vendredy, jour d'entreprise pour les Turcs, par ce qu'ils le croient heureux, ils commencerent dès le matin à faire defiler des troupes dans un fond, qui menoit vers
l'endroit

L'endroit de la Riviere où ils vouloient passer, & comme on descouvroit aisément de nostre Camp dans le leur, on s'apperçeut bien-tost de leur dessein; mais il est vray que l'on ne vit point que cela fit prendre dans nostre Armée aucune precaution pour la deffense du passage, de sorte que les troupes nouvelles de l'Empire que commandoit le Comte d'Holac, qui estoient derriere le Village, se presenterent les premieres pour s'opposer aux ennemis.

L'attaque commença sur les neuf heures du matin, & au bruit du Canon & de la Mousqueterie, le reste de nos troupes prit les Armes.

Ces nouvelles Compagnies d'Allemands ne peurent pas resister long-temps aux grands efforts que firent les Turcs pour se rendre maistres du passage, deux Regiments de cette Infanterie furent taillés en pieces, & le Comte de Nassau, qui en commandoit un demeura sur la place: la Cavallerie se retira en desordre, & les ennemis s'estans asseurés du Gué passerent dans la plaine, où la meilleure partie se mettoit en Bataille, pendant que les autres pouffoient jusques dans les premieres maisons du Village.

Le Prince de Bade les voyant passer, envoya

voya aussi-tost advertir Monsieur de Coligny du mauvais estat des affaires, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre : Celuy-cy fut obligé dans une nécessité si pressante, d'envoyer les Regiments les plus proches à son secours. Espagny, Grancé & Thurenne y marcherent en diligence, & retablirent d'abord la face du Combat, ils poussèrent mesmes les ennemis hors de l'enclos du Village, mais après y avoir soutenu leurs efforts quelque temps, ils furent contraints de l'abandonner, & de se rapprocher des maisons; en sorte que dans la dernière charge, les Regiments d'Espagny & Grancé, furent si mal-traités, que n'estans pas en estat de garder leur poste, Monsieur de Guित्रy eut ordre de faire avancer le Regiment de la Ferté, qu'on avoit mis plus bas sur le bord de la Riviere. A son arrivée il s'empara des jardins qui avoient esté disputés, & commença de faire grand feu sur les ennemis, qui pendant ces différentes attaques avoient remply la plaine de leurs meilleures troupes qui estoient passées, & ils avoient fait travailler en plusieurs endroits à des retranchements assez proches les uns des autres, & à un Pont un peu au dessous du Gué: L'avis en ayant esté donné aux Generaux par le Mar-

Marquis de la Frette, il fut resolu qu'on iroit charger les ennemis dans la plaine, puis qu'il estoit impossible de les chasser autrement de ce poste où ils estoient si bien establis. Monsieur de la Feiillade qui estoit de jour en apporta l'ordre, qui fut executé avec si peu de reflection, & d'une maniere si precipitée que l'on exposoit en proye ces Compagnies d'Infanterie à la Cavalerie des ennemis, si les Escadrons François, commandés de Monsieur de Beauvezé, suivis de deux autres Allemans, ne se fussent avancés promptement au devant de l'Infanterie, dès qu'ils apperçurent quelle avoit passé les hayes & les defilez, quoy qu'il eussent ordre seulement de la soutenir. Le Regiment de Thurenne avoit la droite de l'attaque vers le bois, & estoit soutenu d'un autre Allemand. Le passage y estoit peu ouvert, Espagny, & Grancé avoient le milieu, & la Ferté avoit la gauche vers la Riviere, où il fallut passer par une Barque qui ne contenoit que cinq ou six hommes de front. Une partie de ce dernier Regiment marcha droit à un retranchement des ennemis, dont ils faisoient grand feu, pendant que le reste de leurs troupes defiloit, & se mettoit en Bataille derriere:
mais

mais par ce qu'il ne pouvoit aller à eux sans se desunir , à cause de l'incommodité du lieu , ce desavantage joint à la nouveauté d'un ennemy redoutable , fit que les Officiers eurent de la peine à rassurer le soldat , qui voyoit à ses pieds ces deux Regiments Allemands deffaits à la premiere attaque : dont les morts qui avoient les testes couppees , estoient couchés en ordre de Bataille sur le terrain qu'il falloit passer pour aller aux ennemis.

Nostre Cavalerie cependant qui s'estoit avancée comme j'ay dit au devant des gens de pied , chargea les Turcs avec tant de vigueur , que nonobstant le grand nombre , ils en furent ébranlés. Le mouvement qu'ils firent en relachant un peu du terrain qu'ils occupoient donna cœur au soldat , & alors nostre Infanterie fit de continuelles descharges qui acheverent de les mettre en desordre : Par ce qu'estans accoustumés de combattre à coups de main , ils ne purent supporter un si grand feu de Mousqueterie ; & à la seconde charge de nostre Cavalerie leur grès commença de ployer , & de tourner teste vers la Riviere , & leurs retranchements qui estoient sur la gauche à quarante pas les uns des autres.

Quand

Quand ils furent acculez à cet endroit, ils n'eurent plus d'autre party à prendre que celui de deffendre ces retranchements, ou de se jetter dans l'eau. C'est ce qui fut cause de cette resistance opiniastre qu'ils y firent, outre qu'ils estoient soustenus par le feu du grand retranchement qui régnoit le long du bord de l'autre costé de la Riviere, duquel le Regiment de la Ferté fut grandement incommodé, il emporta néanmoins les retranchements qui estoient en deça, dont les derniers furent long-temps defendus par les ennemis, & ce fut aussi le dernier effort qu'ils firent dans ce Combat. Car après cela le desordre se mit entiere-ment parmy eux, & ils se jetterent en foule dans l'eau, dont le cours est assez rapide, elle en fut toute convertie pendant une heure, la meilleure partie fut estouffée, le reste perit par le feu de nos soldats, qui faisoient incessamment des descharges à plaisir sur ceux qui vouloient gagner les bords, qui estoient assez escarpés d'une part & d'autre.

La consternation & l'espouvente se mit enfin si grande dans le reste de leur Armée, que sans considerer s'il estoit facile à nos troupes de passer la Riviere pour les suivre, ils abandonnerent leur grand retranchement,

chement qui estoit au delà , & les deux Batteries , qu'ils y avoient placées, sans oser mesmes y revenir la nuit suivante , pendant laquelle à cause de l'obscurité & des pluies continuelles, ils auroient peu retirer leur Canon , sans qu'on en eust eu de connoissance.

Le Combat dura près de quatre heures, & finit avec perte considerable de part & d'autre , plus de six mille hommes des meilleurs des Turcs , & la pluspart de la jeunesse qui estoit auprès du grand Visir , qui avoient passé la Riviere , perirent en cette occasion : & nous y eusmes douze ou quinze cents blessés, ou tuez ; entr'autres le Comte de Mouchy Colonel d'Auvergne, & le Comte de Nassau , le Marquis Villeroi y fut blessé d'un coup de fleche : les Comtes de Sery & Beauvezé y furent blessés, Messieurs de Boüillon s'y firent remarquer par des actions de valeur.

L'on doit assëurement l'heureux succez d'une action si esclatante à celle de la Nation Françoisë, dont un si petit nombre, sans recevoir que de foibles secours des Imperiaux , a esté capable de surmonter des ennemis retranchées , & qui avoient l'avantage du lieu. Qui par la prise du fort de Serin , avoient jetté la terreur dans les
Pro.

Provinces de l'Empire, & dans l'Armée de l'Empereur. Les Regiments Allemans nouvellement levés s'enfuirent à plus de deux lieues du Camp, pendant le Combat, sans qu'ils fussent attaqués. Les Generaux avec le reste des troupes en attendoient l'évenement. Les bagages estoient chargés, & chacun songeoit plustost à se retirer, qu'à soustenir ceux qui combattoient, & bien que cette retraite fust difficile à exécuter devant les ennemis enflés du bon succez, & qui combattent d'ordinaire avec impetuosité, neantmoins les Imperiaux avoient dessein de faire à la haste un travail devant eux, depuis les Bois qui estoient sur la coste, jusques au cours de la Riviere, & les nostres pour s'asseurer d'un passage sur la Riviere de Laufsnitz avoient laissé le Regiment de Piedmont pour garder la teste du Pont proche de Saint Godthard, sur lequel les bagages, & le reste des troupes devoient defiler pour gagner le chemin de Furstentfelt.

La deroute des ennemis, qu'ils eurent peine à croire au commencement, delivra les uns & les autres de cette inquietude, & chacun fut si content de ce bonheur, que l'on ne delibera pas seulement s'il estoit

estoit à propos de se servir de cette occasion, & faire passer d'autres troupes au Gué que les ennemis avoient abandonné, & à Saint Godthard pour aller attaquer le Camp des ennemis, où la terreur fut si grande, que le Visir fit mourir en sa présence des Officiers principaux, qui malgré toutes ses deffenses se preparoient à la fuite. Il est certain que si l'on eust profité de cette consternation, comme il estoit facile de faire, nous eussions ce jour-là gagné la plus grande Victoire qu'aucune Armée Chrestienne ait remportée depuis long-temps sur les Infidèles : mais on se contenta de faire garder avec l'Infanterie les passages qu'elle avoit occupé, ce qu'elle fit toute la nuit, qu'elle passa tranquillement, sans que les Turcs fissent aucune tentative pour retirer le Canon qu'ils avoient abandonné derriere leur grand retranchement. Durant le Combat dont je viens de parler, les ennemis avoient fait couler des troupes vis à vis le Camp des Imperiaux, qui furent chargées & defaites par Monsieur Spork, General de la Cavalerie, qui les contraignit de repasser la Riviere.

Le lendemain 2. d'Aoust les ennemis retirerent

rerent leur Camp du Valon , & se posterent sur la hauteur , où ils mirent du Canon en Batterie , qu'ils tirerent tout le long du jour sur le travail qu'on avoit fait pour logger seurement les troupes qui gardoient le passage.

Le jour suivant ils continuerent la mesme chose , sans que le Canon fit autre effet , & à mi-nuit ils commencerent à decamper , & marcherent sur la mesme route qu'ils estoient venus.

Nostre Armée faisoit au deçà de la Riviere les mesmes mouvements que la leur , & l'une & l'autre furent en presence de cette sorte jusques au septiesme , que les ennemis se retirerent vers Canise : & comme la disette estoit grande parmy nos Troupes , on les fit marcher le long du Raab , pour aller chercher des vivres & des fourages , elles demurerent jusques au vingtiesme dans les Villages aux environs d'Oedembourg.

Sur la fin du mois , on marcha vers Presburg , le long du Rivage du Lac Neusidlerssee , qui a sept lieües de tour , & tire son nom de l'abondance du poisson qui s'y prend. Et au commencement de Septembre les Armées estans campées proche Virtemberg , l'on eut nouvelles que les ennemis

mis devoient passer le Danube à Gran, pour entrer dans la Hongrie, cela fit changer le dessein qu'on avoit pris de marcher le long de cette Riviere vers les Villes de Raab, & de Comorre, pour la passer ensuite sur un Pont de Batteaux à Presburg, & s'opposer à leurs desseins.

L'on marcha donc proche de Huesen, & Tirnavv, vers la Riviere de Vagh, qui passe près de Neuheufel, & va tomber dans le Danube au dessus de Comorre. Alors on eut advis que les Turcs avoient passés, sans que l'on peust apprendre precisement quelle estoit leur resolution, on creut d'abord qu'ils vouloient assieger Levens, situé entre Neuheufel & Gran, qui avoit esté prise à l'entrée de la Campagne par le Comte de Souches, mais à la fin nous apprismes que ce n'estoit qu'un Party qui s'estoit destaché pour rafraischir Neuheufel, & se poster derriere pour en empescher le Siege.

Le grand attirail d'Artillerie que l'Empereur avoit fait conduire à l'Armée, leur ayant donné cette défiance : Elle estoit alors postée à l'emboucheure de la Vagh, il y avoit derriere un Pont sur le Danube pour passer en l'Isle de Schut, où les troupes du Comte de Souches estoient campées;

pées ; ce renfort fit que l'on delibera d'aller attaquer les Turcs dans leur poste, & plusieurs journées se passerent inutilement en ces deliberations, ausquelles il se rencontroit tousiours des obstacles qui en empeschoient l'exécution, & comme s'il y avoit eu quelques contestations entre le Comte de Montecuculi & les Commandans des troupes Françoises, qui souffroient beaucoup depuis le Combat, & demandoient des vivres avec empressement : on cogneut que ce General Italien, habile sans doute, mais de cette habileté ordinaire à ceux de sa Nation, & plus propre aux affaires du Cabinet qu'au commandement des Armées, ne pensoit à rien moins qu'à marcher aux ennemis, & qu'il n'affectoit si fort de le demander, qu'à cause qu'il voyoit nos troupes abbatuës de fatigue, & de nécessité, pour diminuer en quelque sorte la gloire qu'elles avoient acquises au Combat de Saint Godthard, par le reproche qu'il faisoit que nous estions cause du retardement de ce dessein : il se faisoit un honneur de le proposer le premier, quoy qu'il fust bien esloigné de le vouloir exécuter, par ce qu'il estoit assuré que la Paix se traittoit fort secretement depuis quelques temps pour son maistre : mais pour
mieux

mieux cacher ses intentions il avoit marché vers la source du Vagh, faisant mine de s'approcher à ce sujet des ennemis. Les troupes Françoises estant mal guidées dans cette marche, se trouverent le vingt-deuxiesme à cinq petites lieües de Neuheuzel, & loin du reste de l'Armée de plus de deux, en hazard d'estre enlevées, par ce que la Riviere qu'elles avoient au devant, estoit guéable en plusieurs endroits, & la mesprise ne fut reconnüe que vers le midy. Monsieur de Coligny estoit tombé malade, & s'estoit fait porter à Tirna : Monsieur de la Feuillade en son absence fit marcher aussitost, & rejoignit le gros de l'Armée, sans que les Turcs eussent rien entrepris sur nous : ils avoient deffait quelques jours auparavant un party de Cavalerie Allemand, ce fut par le retour des prisonniers que l'on apprit dans le Camp les premiers nouvelles de la Paix, & la cessation d'Armes y fut publiée le trentiesme Septembre, dont les Conditions furent.

A R T I C L E S

*Du Traitté de Paix entre LEOPOLD I.
Empereur des Romains , & MA-
HOMET V. Empereur des Turcs,
fait & conclu le 17. Septembre,
1664.*

I.

Que la presente Paix durera vingt
ans.

I I.

Tous les prisonniers seront eschangés &
rendus de part & d'autre, comme à present
il y en a cinq cents d'eschangés.

I I I.

La Ville & Forteresse de Varadin demeu-
rera au Grand Seigneur , lequel fera vuidér
toutes les places de la Transylvaine, en reti-
rant ses garnisons , sans qu'il y en demeure
à l'advenir en aucune maniere que ce puisse
se

HISTORIQUE. 99

se estre, & l'Empereur Romain de son costé vuidera & fera sortir ses garnisons des forteresses de Samovifvo, Keyovart, Retelut & Huft pour les remettre entre les mains de Michel Abaffy.

I V.

Ledit Abaffy sera continué des deux Empereurs, & agiront avec luy, ainsi qu'il a esté fait avec ses Anteceffeurs.

V.

Les deux juridictions & Seigneuries de Zatmar & Sabotz dans lesquelles se trouvent les forteresses de Zatmar, Magisbania, & Etrecht, Kalo & Tochay, demeureront à l'Empereur Romain en plein droit.

V I.

La place de Neuheuzel demeurera à l'Empereur des Turcs, qui en eschange remettra à celuy des Romains la forteresse de Sekelheist, & en cas qu'il veuille desmolir ladite place, la premiere sera aussi razée; sinon l'Empereur des Romains en pourra faire fortifier une autre, telle qu'il juge-

ra à propos pour opposer audit Neuheusel.

V I L

L'Empereur Romain enverra une Ambassade autant considerable qu'il s'en soit jamais fait à Constantinople, & le semblable se fera par l'Empereur des Turcs à Vienne, & se rencontreront lesdits Ambassadeurs proche de Komore. Au surplus tous les points accordés en la Paix precedente seront observés.



D I S-



DISCOURS

ABBREGÉ

Des asseurez moyens d'aneantir &
ruiner la Monarchie des
Princes OTTOMANS,

Fait par le Sieur de BREVES.



L'EMPIRE du Turc est vulgairement appelé, l'Empire des Ottomans, à cause d'Ottoman premier Prince de cette famille qui regne à present. Ils ont esté jusques à maintenant en nombre de quinze, & l'ont presque tous aggrandy, y joignant par leurs conquestes les uns des Royaumes, & les autres de grandes & riches Provinces. Ils se sont rendus Seigneurs souverains d'une partie de l'Euro-

E 3

pe,

pe, de l'Asie, & de tout plein de Pays de l'Afrique.

Ils confinent avec la Republique de Venize du costé d'Esclavonie, & avec celle de Raguze, située sur le Rivage de la mer Adriatique. Cette Republique est leur Tributaire, & ne se peut conserver que tant & si longuement qu'il plaira au grand Seigneur; car outre que cette Ville n'est pas forte de soy, son assiete la desadvantage beaucoup, bastie comme elle est, au pied d'une grande Montagne, du haut de laquelle il peut en faisant rouller des pierres l'en remplir, & s'en rendre tout à fait souverain maistre. Proche d'un quart de lieuë de Raguze, il y a un port nommé Sainte Croix, de merveilleuse grandeur, dans lequel avec seureté, une puissante armée peut hiverner.

Si la prudence de ce Prince estoit aussi grande que sa force, il y a long-temps qu'il auroit bouleversé cette Republique pour s'en servir & y tenir d'ordinaire quarante ou cinquante Galeres, moyennant lesquelles, un seul Vaisseau ne pourroit entrer dans la mer Adriatique, ny en sortir sans estre pris. Toute la Coste de la Poüille seroit ruinée par la descente qu'elles pourroient y faire, le trajet & distance de Raguse à la dite Poüille,

le estant si estroit, que le terrain se voit d'un rivage à l'autre.

Ainsi la Republique de Venise, qui est grande par mer, & qui tire ses richesses par le moyen de la navigation & trafic, auroit bien-tost succombé, & ne pourroit qu'à la faveur d'une puissante armée envoyer des gens de guerre à la garde de leur Royaume de Candie, & autres importantes places, comme Corfou, Zante, le Tives, & la Chefalonie. Ils sont voisins de Zara, Ville située dans la Dalmatie : Zara est sur le rivage de la mer Adriatique, & fort avant dans le golfe d'icelle du costé d'Esclavonie, & proche du Frioul, & d'une forteresse nommée Palme, que ceux de Venise ont fait construire, & fortifier depuis vingt ou vingt cinq ans en ça, pour arrester la frequence de leurs courses.

Ils sont aussi voisins de l'Archiduc de Grets, Prince de la maison d'Austriche, & du Royaume de Boheme, il sont souverains de la plus grande partie de la haute & basse Hongrie, & de forces Villes voisines de Vienne, acquises par la force de leurs armes.

Les Princes de Valaquie, Bogdanie, & Transilvanie sont leurs Tributaires, qu'ils changent quand il leur plaist; la Bogdanie

d'une part joint à la Pologne.

Suivant le rivage de la Mer Noire du costé d'Europe proche de Caffa, ils ont pour confinant le Prince des Tartares, ils se servent de cette Nation, comme nous faisons en France de celle des Suisses.

De l'autre rivage de la Mer Noire de la part de l'Asie, ils touchent les pais du Prince de Maingrelié, & sont aussi voisins de celuy de Georgie, l'un & l'autre leurs tributaires; Celuy de Georgie est proche du Royaume de Perse, avec lequel il confine; comme fait ledit Seigneur Turc de tout plein d'endroits: Ils sont ordinairement en debat & en guerre, tant pour l'inimitié que leur voisinage cause entre eux, que pour l'émulation ordinaire que les Princes ont de la grandeur les uns des autres, qu'aussi pour la contrariété de Religion, les Turcs appellans les Persans heretiques, & les Persans les ayans en mesme estime. Cependant les uns & les autres tiennent Mehemet pour Prophete & messager de Dieu, n'estans esloignés de creance, mais bien de ceremonie & lavemens qu'ils doivent faire pour se preparer à l'oraison.

Du costé d'Ægyppte suivant le Nil, le Turc confine avec le Prestre-Jean, il est Seigneur de l'Arabie heureuse, de la Meque
&

& Medine : lieux de leurs devotions, Mehemet estant nay à la Meque, & enterré à Medine, ces Villes sont proches de la mer Rouge ; il possède aussi une infinité de pais sur la mer Mediterranée.

Et suivant le rivage de l'Afrique, il a les Royaumes de Tripoly, de Barbarie, de Thunis & Alger, & va joindre les pais des Rois de Fez & de Maroc, qui luy rendent hommage, & qui ne subsistent en leur domination que pour estre de sa mesme creance : je ne parleray point icy du grand nombre de Vice-Rois qui sont sous son obeissance, ny de celuy des Provinces qui en dependent, mon dessein estant seulement de représenter en peu de termes la grandeur de cet Empire, & les moyens de le bouleverser.

Depuis le commencement de pais qu'il a en Europe, à prendre de Raguze ou de Belgrade, Ville sur le Danube, jusques dans l'Arabie heureuse, difficilement un homme de Cheval faisant dix ou douze lieues par jour, pourra-il dans trois mois se rendre d'un bout à l'autre, & dans cette estendue de pais il n'y a point de Prince qui le borne, car il en est absolu Seigneur.

Les Princes Ottomans ont accoustumé à mesure qu'ils se rendent maîtres de quelque Royaume ou Province, d'y observer un

E s

ordre

ordre admirable, à sçavoir de se saisir du Domaine du Prince vaincu, du bien de l'Eglise, & de celuy de ceux qui sont morts au combat, ou qui se sont retirez & eschappez du naufrage.

Quant au peuple qui se contente de vivre sous leurs loix & coustumes, on leur laisse la possession de leurs biens, & l'exercice de leur Religion, établissant selon la grandeur des pais conquis des Vice-Rois ou des Gouverneurs de Provinces, avec des Juges pour leur administrer la justice. Ces biens ainsi amassez sont donnez & separez à un nombre de gens de guerre necessaires pour la garde de leurs conquestes; ils en donnent aussi à leurs Ecclesiastiques, autant qu'il leur en faut pour leur vie & vestement.

Il faut noter que le grand Seigneur a trois sortes de tresors, l'un est manié par les Tresoriers de sa Porte, qui sont trois, à qui tous ceux des Provinces de son Empire doivent donner compte de leur administration, les charges des Provinces où ils sont employez estans acquittées, ils envoient, comme j'ay dé-jà dit, le surplus du revenu ausdits Tresoriers de la Porte, qui en paient tous les trois mois les gens de guerre, comme aussi tout ce qui est des charges & despenfes qui se font tant pour la maison du grand Seigneur,

gneur, que généralement pour toutes les dépenses à quoy l'Estat est obligé ; le surplus est mis sous la garde d'un Eunuque qu'ils nomment Asenadar Baschy , qui est un des trois principaux Eunuques qui approchent la personne du grand Seigneur, & qui ne sortent jamais hors de son Serrail, ou Palais, si ce n'est pour accompagner & suivre leur Maistre. Les sommes de deniers qui sont mises au pouvoir de cet Eunuque , n'en sortent plus, si l'urgent besoin des affaires publiques ne le veut , & si encor bien souvent faut-il que les Tresoriers de la Porte, s'obligent de le remplacer des deniers du dehors.

Le troisieme tresor , se nomme celuy de L'Eglise , qui est tres-grand & tres-opulent pour les raisons qui suivent : L'Empire du Turc, comme j'ay dé-jà dit cy-devant, est d'une merveilleuse grandeur ; la devotion & la pieté de ce peuple est grande ; il est vray qu'ils n'ont parmy eux ny Evêchez, ny Abbaies , ils n'ont que des Temples fort somptueux qui leurs servent de Paroisses. Les Empereurs Ottomans, leurs Baschas, leurs principaux Officiers , & une infinité d'autres personnes devotes & pieuses, ont fondé & donné de leurs biens à ces Temples, que nous appellerons d'icy en avant

paroisses, elles sont riches de cent & six vingts mil escus de rente; ceux qui les servent sont en petit nombre, & leur paie est si modérée, qu'à peine en peuvent-ils vivre; paie, il reste de grandes sommes de deniers qui sont mises dans le tresor de l'Eglise, & dont le grand Seigneur est le principal gardien; il ne s'en peut toutes-fois servir que pour l'urgent besoin de l'Estat, & maintien de la Foy, s'il ne veut offenser sa conscience, & violer les loix de l'Estat.

Le revenu du grand Seigneur est tres-grand, tant des charges ordinaires qu'il tire de son peuple, que du casuel qui vient dans ses coffres; il herite de ses gens de guerre & de ceux qui ont sa paye, s'ils meurent sans enfans; mais s'ils laissent des filles il ne prend que deux tiers de l'heritage & succession du mort, tenant lieu de fils.

Comme il arrive des plaintes de ceux qui sont establis dans les eminentes & grandes charges de l'Estat, pour avoir leur despoüille, l'on presuppose qu'ils ont failly, & prend on ce qu'ils ont pour l'appliquer au profit du grand Seigneur: Cette injustice & cruauté est de dangereuse consequence, comme est celle de s'approprier le bien de leurs Temples.

Pour reprendre ce que j'ay dit de l'ordre
qu'ils

qu'ils tiennent, quand ils ont conquis quelque Royaume ou Province ; après avoir donné à leurs Temples & à ceux qui les servent ce qu'il voyent leur estre neceffaire , & au nombre de foldats destinez pour la garde des pais de leurs conquestes , ils en appliquent une partie pour l'entretienement du Vice-Roy ou Gouverneur : ils font de mesme pour le loyer des Juges & des autres Officiers , le tout est distribué par le soin du Tresorier de la Province qui en est comptable , & qui doit tous les trois mois faire apporter dans les coffres du grand Seigneur ce qui reste de sa recepte , & ce à peine de chastiment , & confiscation de ses biens.

En parlant du Royaume de Thunis , j'ay oublié de representer la facilité avec laquelle le grand Seigneur peut travailler , incommoder , voire ruiner le Royaume de Sicile , & d'infester par le frequent cours de ses Galeres le rivage des Costes de Calabre ; attendu que proche de Thunis il y a un golfe qui bat au pied des ruines de la Goulette , & du Cap de Carthage , où il peut facilement demeurer en tout temps une armée navale : Proche dudit golfe il y a un port tres-bon & tres-grand , nommé le Port Farine , qui n'est pas aussi esloigné dudit Royaume de Sicile que de quatre vingt milles, & peut

peut-on en une nuit se rendre d'un rivage à l'autre. Si le Turc puissant comme il est, tenoit d'ordinaire quelque bon nombre de Galeres audit golfe de Thunis, où au susnommé Port Farine, il se rendroit en peu d'heures au rivage de la Sicile, & tiendrait tout ce peuple en alarme, & ruinerait les trafiquans qui vont par ces costes & ces mers : il incommoderait la Sardaigne & son trafic, l'Isle de Malte, & celles de Corse, Majorque, & Minorque, auroient le mesme desavantage.

Mais comme l'ambition des Princes Ottomans, & l'inimitié inveterée qu'ils ont avec les Perses, leur a donné de l'occupation de ce costé-là, ils ont negligé les moyens de mal-faire aux Princes de l'Europe, joint que leur Religion les oblige de croire qu'il y a beaucoup plus de merité à tuer en guerre un Persan heretique, que soixante & dix Chrestiens ; ainsi leur rage les porte-là. C'est aussi ce qui a aucunement asseuré le repos de l'Europe, qui ne laisse neantmoins par fois de sentir le poids des armes de cette trop puissante Monarchie.

En l'année 1593. les traittez de Paix faits entre l'Empereur Rodolfe & le grand Seigneur Amurat, à cause de l'interest du Royaume de Hongrie, duquel ils estoient con-

HISTORIQUE. III

conseigneurs, s'altererent, & leur concorde changea en une dangereuse & sanglante guerre; la suite en fut dommageable au Christianisme, & honteuse audit Seigneur Empereur, pour la signalée perte qu'il fist d'une bataille, & de sa Ville, Chasteau & Province d'Agria, elle fut suivie de sang & de mal-heur pour la grande & espouvantable quantité de Chrestiens qui demeurèrent les uns morts sur la place, les autres pris prisonniers & faits esclaves par l'ennemy commun de la Foy : ce fut l'année 1596. que ce desordre arriva.

Il faut remarquer que cette guerre commença pendant le regne de Sultan Amurat, & finit durant celuy de Mehemet son fils, qui eut l'honneur & la gloire de se trouver dans son armée en cette avantageuse occasion; mais il ne sceut pas se servir du bon-heur que le hazard luy offroit; car au lieu d'hiverner & mettre partie de son armée dans les Villes de son obeissance, qui sont en nombre sur cette frontiere, il retourna en Constantinople, & perdit le temps de se rendre asseurement Seigneur de Vienne & de toute la Hongrie; C'est ce qui donna moyen à l'Empereur de remedier à sa cheute.

En ce temps l'interest des Polonois les faisoit

faisoit branler au manche, & furent sur les termes d'unir leurs forces avec celles de l'Empereur, prevoyant & craignant qu'après la ruine de toute la Hongrie, ils estoient pour succomber; ce neantmoins la crainte de la puissance du Prince des Tartares qui est leur voisin, & celui duquel j'ay parlé cy-dessus, arresta leur dessein.

Avant que de proposer les moyens certains que les Princes Chrestiens ont de ruiner cette grande Monarchie, je parleray de son espouvantable puissance, afin que ceux qui prendront la peine de lire ce mien escrit, cognoissent le pouvoir qu'elle a de mal-faire à l'Europe, & par consequent le soin que l'on doit prendre d'en empêcher l'effet. Or est-il qu'il ne leur faut pas laisser connoistre leur avantage, il les faut prévenir & attaquer de bonne heure. Ce qui ne se peut sans une union generale des forces Chrestiennes: mais avant que de faire ouverture des moyens que l'on y doit tenir, il est necessaire (comme j'ay dit cy-dessus) que je represente quelle est la puissance du Turc, tant par mer que par terre, & fasse connoistre qu'elle n'est pas aisée à battre, ny à vaincre.

Cette puissance a sous son obeïssance quarante-cinq Vice-Rois, tant en Europe, Asie,

Asie, qu'Afrique, les noms d'iceux son en langue Turquesque, qui n'est pas connue des Chrestiens de l'Europe, si ce n'est de ceux qui vivent sous leur subjection, c'est ce qui m'empeschera d'en faire icy particuliere mention, je m'en rapporteray à la capitulation qu'a nostre Roy, avec le grand Seigneur, que j'ay traduitte & fait renouveler & amplifier sous les regnes d'Amurat, Mehemet, & Amat, lesquels ont eu cette vanité pour faire paroistre leur puissance de les y faire inserer & nommer.

Il y a en ce nombre de quarante-cinq Vice-Rois tel d'eux qui a vingt-cinq Provinces sous son obeissance, en chacune desquelles il y a un Gouverneur qu'ils nomment Sanjacobey, qui veut dire Seigneur d'Estandart, ou Banniere; j'en nommeray icy aucuns: celui de Grece a vingt-sept Provinces; celui de Buda dix-huit; celui de la Natolie dix-sept, celui d'Arzeron dix-sept, celui de Babilone vingt-quatre, celui de Baseras vingt-un, celui de Diarbekir dix-neuf, celui du grand Caire d'Egypte plus que ces autres cy-nommez; si bien que pour n'estre pas prolix je ne feray mention du reste.

De toutes ces Provinces les forces tant
de

de pied que de Cheval, sans y comprendre celles qui doivent servir à la Marine, sont espouvantables : le nombre passe huit-cent mil hommes, il est vray qu'ils ne sont plus genereux comme ils ont esté par le passé, à cause de la venalité qui s'est glissée parmy eux.

Durant le regne de Sultan Amurat, Prince fort avare, il commença à recevoir des presens tres-grands de ceux à qui il donnoit des Charges, cela a autorisé les Bassas à prendre de leur part ce qu'ils ont peu avoir : ce desordre s'estant glissé jusques à ce terme, que tout y est vendu & donné au plus offrant, voire mesmes jusques aux offices les plus vils & petits. Il faut considerer que ceux qui en sont pourvus ne les possèdent qu'un ou deux ans, & les ayant cherement acheptés, ils font des concussions insupportables sur le peuple.

Le commencement de ce desordre est attribué à Sultan Soliman, lequel ayant tendrement ses sœurs & ses filles, au lieu de les marier, selon l'usage des autres Empe-reurs ses predecesseurs, à des Gouverneurs de Provinces esloignées de sa Porte, les voulut donner aux Bassas qui y font leur demeure, pour les voir commodement & souvent. La despense de ces Princesses estant

stant grande, nourries dans la Cour de l'Empereur leur pere ou frere, & les maris n'ayant pas moyen d'y satisfaire, commencerent sourdement à recevoir de bonnes sommes d'argent, ou des pierreries, de ceux auxquels ils faisoient conferer & donner des charges, assurez que la faveur de leurs femmes sauroit tousiours leur vie s'ils estoient accusez : ce manquement a esté suivy d'autres non moins importants. -

J'ay dit au commencement de ce discours, qu'à mesure que les Empereurs Ottomans ont fait quelque conquête, ils établissoient en chaque Province un nombre de gens de guerre, tant de pied que de Cheval, pour la garde d'icelle ; comme aussi pour s'en servir selon l'urgent besoin des affaires de leur Estat. Quant aux gens de Cheval, qu'ils nomment Timars Espahi, à la reserve de vingt-cinq ou trente mille qui demeurent d'ordinaire à la Porte du grand Seigneur, & quelque autre nombre qui est aussi au grand Caire d'Egypte, & en Damas, qui sont payez tous les trois mois en argent comptant à tant par jour, les uns plus que les autres, leur paye estant accrüe à mesure qu'ils servent bien ; tout le reste sont Timariots, que nous appellerons d'o-
resna-

resnavant Commandeurs , & à mesure que les Commanderies sont bonnes, ceux qui les possèdent sont obligez de paroistre à la guerre avec un certain nombre d'hommes armez & bien montez , ou à demeurer à la garde du Pays, selon qu'il leur est ordonné. Quand ces Commanderies ont été establies, le revenu n'en estoit pas si grand qu'il est maintenant, car comme toutes choses croissent , aussi ont elles tellement augmenté, qu'il y en a qui valent huit ou dix mil escus par an: les Bassas, les Eunuques, les Muets, les Naïns, & mesme les femmes desquelles le grand Seigneur se sert, ont des memoires des noms de toutes les bonnes qui sont en chaque Province ; comme nous avons des Abbaies qui sont en ce Royaume , & à mesure qu'elles vacquent, ils les demandent, & les font mettre au nom de quelques-uns de leurs domestiques ou esclaves pour se servir du revenu. Il arrive de cela deux maux tres-grands & tres-dommageables à la grandeur de leur Estat ; le premier est qu'anciennement ceux qui estoient pourvus desdites Commanderies, residoient dans les Provinces où elles sont situées, & demeuroient ordinairement à la suitté du Gouverneur de la Province ; cette residence les obligeoit à prendre soin du peuple, & empescher que
les

les passans ne les mal-traittassent ; ainsi ils estoient tousiours prests avec leurs armes & chevaux à marcher où il leur estoit commandé : maintenant qu'elles sont données aux domestiques & esclaves des Grands de sa Porte , non seulement ils ne residént pas sur les lieux où elles sont situées , mais quand les Gouverneurs des Provinces reçoivent commandement de paroistre où l'on leur ordonné , ils ne peuvent mener la quantité d'hommes qu'ils faisoient avant ce desordre , par ce que ceux qui en font pourvoir leurs domestiques en veulent prendre le revenu sans estre obligez à faire rendre le service par les pourveus. Cela est cause que tel Gouverneur de Province qui souloit mener cinq ou six mil hommes où il luy estoit ordonné , maintenant à peine en aura-il la moitié , & encorés ceux qu'il conduira ne seront que les pauvres & incommodez. Ce desordre n'est pas seulement aux Commanderies , mais parmy les soldats qui sont payez par mois , car les Grands de cet Empire-là , pour s'exempter de donner des gages à leurs domestiques , les font glisser parmy les troupes ; le pis est qu'ils ne paroissent point au service , quand il est temps de le rendre.

La vente des Charges & Gouvernemens
dans

dans l'Estat de l'Empire du Turc a diminué l'affection de ceux qui les possèdent, n'en sçachant gré qu'à leur bourse, & ne pensent, y estant establis, qu'à se rembourser des deniers qu'ils ont donnez, & que bien souvent ils empruntent à grands interets, & ne se contentent pas seulement de retirer ce qu'ils ont deboursé, ils en veulent avoir pour en acheter une autre quand ils sont privez de celle qu'ils possedoient : partant s'il y a quelque riche marchand dans les lieux de l'obeïssance de leurs Gouvernemens, ils le font accuser de trahison contre la personne du Prince, ou de son Estat, le font sous ce pretexte mourir, & se saisissent de tous ses biens. Aussi bien souvent Dieu permet qu'ils soient chastiez de leur impieté, sur les plaintes que le peuple fait de leur administration, ou pour mieux dire, sur celles que ceux qui envient & desirent leurs Charges font faire par des gens apostez pour de l'argent : ainsi ils en sont privez, & leurs biens confisquez au benefice du grand Seigneur. On en fait mourir quelques-uns, les autres qui sont aydez en eschappent en perdant leurs biens, quelques temps après ils sont remis en dignité, où ils se remplument. Voilà comment le peuple

peuple de cette Monarchie est travaillé outre mesure.

Les Bassas n'ont pas meilleure fortune que les Vice-Roys & Gouverneurs des Provinces, plus ils sont eslevez & en credit, plus ils sont proches de leur ruine. Durant que j'ay servy le Roy d'Ambassadeur à la Porte du grand Seigneur, j'ay veu de si grands changements, & si frequents, que je ne sçay comme sa Hauteſſe pouvoit trouver aucun de ses esclaves qui voulut estre eslevé aux supremes dignitez de son Estat; ce Prince n'observant autre justice pour faire mourir un de ses Bassas, ou autre de ses Officiers, que l'opinion qu'il prend de leur infidelité, & du desordre qu'ils apportent à ses affaires; laquelle opinion est bien souvent mise dans son esprit par les ennemis de l'accusé.

Toute la forme de justice qui s'observe à faire mourir semblables personnes eslevées aux grandes & supremes dignitez de l'Empire, est que le grand Seigneur fait une demande par escrit au grand Prestre de leur Loy, qu'ils nomment Mouſty, ſçavoir quel chastiment merite un esclave ou ſubjet qui commet felonie contre le service de son Prince & de son Estat, racontant toutes les causes de son meſcontentement & ſoubçon qu'il

qu'il figure veritable. Or comme la demande presuppofe la verité de la faute, le Mouffy conclud toufiours à la mort, ainfi fans autre forme de procès le grand Seigneur les envoie eſtrangler, & ne leur eſt donné autre loifir qu'un peu de temps pour prier Dieu. Incontinent après la juſtice paroift, qui fait inventaire des biens du mort, comme criminel de leze Majeſté, & tout ce qui ſe trouve d'argent, de meubles, de chevaux & de pierreries, eſt appliqué au benefice du treſor de leur Empire; comme eſt auſſi le reſte de ſes biens, à la reſerve de ce que le mort auroit durant ſon vivant, par le congé de ſon Prince, ſubſtitué à ſes enfans, & en ſuitte aux enfans de ſes enfans, & au défaut de ce à l'Egliſe: c'eſt tout le remede qu'ils peuvent trouver pour aſſeurer leur bien à leur poſterité. De mon temps le feu Sultan Amurat ſe contentoit de leurs deſpoüilles, & ne les faiſoit pas mourir: ſon fils Sultan Mehemet eſtoit plus cruel; car il ne privoit aucun de ſa charge & dignité fans le priver de la vie. Cette couſtume tyrannique plaiſt au peuple qui ayme le ſang, & louë le Prince d'en uſer ainſi; toutes-fois la conſequence en eſt dangereuſe; car ceux qui ont les grandes & éminentes charges, & qui ſe voyent tou-

toujours en danger de leur vie, prendroient aisément party, si l'occasion s'en offroit, joint que la plus part de ceux qui sont eslevez aux suprémes dignitez, sont enfans du tribut.

Puis que j'ay commencé à parler du desordre qui est en leur Estat, j'en remarqueray icy un qui n'est moins grand que les autres, dont j'ay dé-jà fait mention. La plus part des gens de guerre, & principalement le corps des Janissaires, qui sont en nombre de quarante mil hommes, sa Cavalerie legere nommée Spais-oglan-ler est aussi composée de vingt-cinq mil, commandée par six Chefs, qu'ils nomment Legionnaires; ils doivent estre selon l'usage ancien enfans du tribut, & son destinez pour la garde de leur Prince. Les Gentils-hommes de sa Chambre, qu'ils nomment Montaferragas, les servans qu'ils appellent Chechenigirler, ceux qui ont le soin & la garde des armes, qu'ils nomment Gebegiler, les Canoniers appelez Toupchiler; & tout plein d'autres Officiers de sa maison, qui sont en nombre de plus de quarante mil hommes, doivent aussi estre de cette espece. Mais depuis que la venalité s'est glissée dans cet Empire, & que les particuliers ont pensé plus à leur interest qu'au service de

F

leur

leur Souverain , leur Estat est malade & en danger de cheute : ces levées se font de cinq ans en cinq ans , comme tribut du peuple , & ce par toutes les Provinces de Grece , & generalement par tous les lieux de l'obeissance dudit Empire , par des Commissaires deputez à cet effet , qui sont du corps desdits Janissaires. Or est-il que dans un Village où il y aura cent ou six-vingt feux ou plus ou moins de Chrestiens , il s'en trouvera huit ou dix de Turcs habitez parmi ce nombre , les enfans desquels nourris comme ils sont avec d'autres de leur âge apprennent leur langue & coustumes , leurs peres bien-aises que leurs enfans soient receus des Commissaires , au lieu de ceux des Chrestiens qui se doivent lever pour le tribut , les donnent de bon cœur , pour l'esperance qu'ils ont que ces enfans peuvent , selon le hazard , devenir grands : car c'est par cette voye-là qu'ils deviennent Bassas , qu'ils commandent aux armées de leur Prince , qu'ils en espousent les sœurs ou les filles , joint que l'on leur donne de l'argent pour les y obliger , donnant à ces petits Turcs un nom de Chrestien ; ils sont ainsi receus au deceu du grand Seigneur , & conduits à sa Porte comme enfans du tribut , & eslevez soigneusement dans des lieux

lieux à ce destinez , dont ils ne peuvent sortir, estant gardez par des Eunuques, comme le sont leurs femmes, ils ont des precepteurs qui leur apprennent leur creance, leurs loix, leurs coustumes, & particulièrement l'obeissance qu'ils doivent à leur superieur, & autres exercices chacun selon leur inclination. Ils demeurent sept ans ainsi renfermez pour estre bien instruits ; ceux qui sont reconnus judicieux, & qui ont l'esprit porté au bien ; le chef de leur conduite, qui est toujours un Eunuque, en donne compte au Capitaine du Palais du grand Seigneur, qui se nomme Capi Aga, pour en faire son rapport ; ainsi ils sont approchez de sa personne , & nourris avec soin. Les enfans des Turcs qui sont admis, & qui passent pour fils de Chrestiens, bien que jeunes quand ils sortent des mains de leurs proches, comme ils deviennent hommes, & receus au nombre de la milice du grand Seigneur, ou en quelque autre condition, se resouvenant de leurs peres & meres, le sang & le lieu de leur naissance les convie d'y retourner pour les voir. Ils apprennent par leurs plaintes le desordre qui s'est glissé dans l'Estat, & l'oppression tyrannique qu'ils recoivent, ils font dessein de les vanger, & comme ils sont en corps à

la premiere occasion qui s'offre, ils murmurent, ils se plaignent, & demandent que l'Estat soit reformé.

Je puis dire avec verité, que de mon temps durant le cours de la guerre de Hongrie, j'ay veu les Janissaires & les Spays en corps aller dans le Palais du grand Seigneur, le forcer à leur donner audience en public, & après luy avoir fait leur plaintes sur le deffaut du Gouvernement, l'obliger en leur presence de faire trancher la teste à ses plus Favoris, comme auteurs du mal.

Si les enfans des Turcs naturels n'eussent point esté receus parmy les levées qui se font de ceux du tribut, tels manquemens ne seroient jamais arrivez; car ceux des Chrestiens qui sont nourris à la loy & creance Mahometane, abhorrent leur proches, n'en font point de cas, & ne reconnoissent pour Protecteur & Pere que le grand Seigneur, & n'ont passion que la sienne, & se font appeller esclaves de Dieu, & se montrent d'ordinaire grands observateurs de la creance Mahometane, & ennemis de la Chrestienne. Cette conduite est une marque assurée de la decadance de cette Monarchie, il est vray qu'il en faut ayder la cheute pour
en

en avoir l'avantage & la gloire.

Cet Empire peut resister par mer & par terre aux forces qui conspireront sa ruine, si elles ne sont telles que je les ay figurées devoir estre par ce mien discours.

Car outre le grand nombre de milice qui vit sous son obeissance, & qui est payée pour le servir tant en paix qu'en guerre, où il s'agist de la conservation de l'Estat & de la Religion, tous ceux qui peuvent & sont capables à porter les armes, sont obligez de soutenir l'effort des ennemis de leur creance & de leur repos; mais quand il ne s'agist que d'une conqueste, il n'y a que ceux qui sont payez qui soient obligez d'y paroistre & servir, ils nomment cette obligation generale, Nefirhan, il n'y a point de Prince en Europe, ny ailleurs du monde qui nous soit connu, qui ait plus de moyen de faire un grand armement de mer qu'a celui-cy: il est Seigneur de la Mer Noire par de là Trebisonde, cette contrée-là est merveilleusement peuplée, & riche; il y a une infinité de Forets, les Villages & Paroisses de ces contrées sont obligez les uns à couper les bois pour faire les Galeres, autres à le fier, d'autres font les clous, les uns la cotonine pour faire les voiles, & les cordages, & enfin ils ont les

Charpentiers qui ſçavent faire les Galeres; & autres artifans à ce propres en nombre competent, & ſans mettre la main à la bourse. Ce peuple eſt obligé à rendre ces devoirs toutes les fois qu'il en eſt requis, & en cette conſideration il eſt exempt de payer tailles ny aucuns impoſts, & leurs enfans d'eſtre pris par les Commiſſaires à ce deleguez; ainſi une Galere qui couſtera à conſtruire parmy nous huit ou dix mil eſcus, ne revient au grand Seigneur qu'à mil ou deux mil; pour ce qui eſt du Canon qu'il faut pour l'armement de chaque Galere, il s'en fait à Conſtantinople un nombre infiny, & y en a de grandes places pleines de toutes façons, ayant dans leur pays tous les materiaux neceſſaires pour les conſtruire. Quant à la chourme ou Galiots dont on ſe fert pour voguer aux Galeres, les Turcs naturels ne payent point de tailles, mais pour les armemens de Mer ils y doivent contribuer comme les Chreſtiens, ce droit là ſe nomme Avaris, & ſe prend, comme j'ay dit, indifferemment ſur tous ceux qui dependent de l'obeiſſance du grand Seigneur, & ſe levent comme on fait en France les pionniers, c'eſt à ſçavoir, que les paroiſſes ſelon la quantité de feux qu'il y a en chacune d'icelles, doivent fournir un, deux,

deux, ou trois vogueurs, & les Juges font obliger à la discretion du grand Seigneur de luy amener la quantité d'hommes à quoy l'estenduë de leur judicature est tenuë, ou bien trente-cinq escus au lieu d'un homme à son choix & option, lequel selon le besoin qu'il a envie d'armer, fait venir des hommes, ou prend de l'argent : il se sert pour cet effet de Turcs, & non de Chrestiens, pour plus de seureté, cet ordre fait qu'en moins de deux mois il aura toujours de vogueurs pour armer trois ou quatre cent Galeres, leurs mariniers ne sont pas trop bons, bien qu'il y en ait un grand nombre payez pour servir à cet usage, mais en cas de besoin ils prennent ceux des Vaisseaux ronds, bien qu'il ne soient guerres propres à conduire Galeres, la navigation estant assez differente. Ce qui les soulage le plus, est qu'ordinairement les armées Navales ne servent que l'Esté, durant que le temps est calme, & peu sujet aux bourasques & fortunes de mer, autrement elles coureroient souvent peril de se perdre.

Quant aux gens de guerre, desquels ils se servent sur leurs Galeres, il y en a qui ont des Commanderies sur les rivages de la Mer Mediterranée, & principalement du co-

été de la Morée ; l'on met aussi un Capitaine des Janissaires, un Lieutenant & autres Officiers avec cinquante, soixante, ou cent Janissaires pour chaque Galere, selon le besoin ou dessein projeté : les mariniers se nomment Azabistan ; ils sont bien munis d'Artillerie, & ne manquent de munition de guerre, mais d'ordinaire leurs canonniers ne sont pas trop bons ; aussi cet usage est fort difficile, s'ils n'ont accoustumé la navigation, y ayant beaucoup d'art à pointer un Canon sur la mer, à cause du mouvement des Vaisseaux & Galeres, qu'elle agite toujours ou peu ou prou. Pour ce qui est des vivres, ils en ont en quantité, leur Pays étant fort abondant en bleds, ris, chairs, beurre, huile d'olive, fromages, & autres provisions nécessaires pour la navigation : ils patissent grandement & sans peine, car ils sont accoustumés dès leur jeunesse à vivre sobrement. Leurs Galeres ne sont point chargées ny embarrassées comme sont les nostres : premièrement, ils n'ont point l'usage du vin, ils ne portent point grande quantité de chair salée, comme nous faisons, ny de cuirasse, ny matelas, par ainsi leurs Galeres sont beaucoup plus légères que les nostres, & plus nettes, & les vogueurs plus soulagez en leur

leur peine ; d'autant que les soldats ordinairement se delectent à les ayder : ainsi elles sont propres à suivre l'ennemy , & à se sauver, si elles sont plus foibles.

On void ordinairement dans le port de Constantinople grand nombre de Galeres attachées dans leur Arsenal, ainsi que l'on void parmy nous les Chevaux dans nos escuries. Toutes les fois que le grand Seigneur voudra se refoudre à un armement de mer, il peut en moins de deux ans armer trois cens Galeres.

Pour ce qui est des Vaisseaux ronds, ils en ont peu de propres pour la guerre, ils ont seulement cinq ou six grands Galions qui servent à porter du bois en Egypte propre à bastir, qu'ils prennent sur la Mer Noire, & d'Egypte ils rapportent en Constantinople des provisions, tant pour l'usage de la cuisine du grand Seigneur, que pour celuy des habitans : à sçavoir quantité de ris, de sucre, d'espiceries, & autres victuailles & marchandises : de ces Galions en cas de besoin, ils se pourroient servir. Il se trouvera aussi quarante ou cinquante gros Vaisseaux de marchands, estant bien armez, ils pourroient servir d'escorte à leur armée. Ils pourroient aussi armer cinq ou six Mahonnes qui sont comme Galeas-

ses, mais ils ont peu d'hommes propres à les bien conduire; ils ont des sujets Chrestiens qui se tiennent dans l'Isle de Rhodes en un grand Bourg nommé Lindo, qui ont de beaux & grands Vaisseaux, ils s'en pourroient aussi servir jusques au nombre d'une vingtaine: voilà l'effort qu'ils peuvent faire par mer, qui n'est pas grand, si la puissance Chrestienne se vouloit unir pour les attaquer: c'est aussi par mer que l'on peut aisément ruiner cette puissance-là, & non par terre, où ils font cheminer des milliacs d'hommes; estant tres-certain que le grand Seigneur fera tousiours deux ou trois armées, où il y aura deux cent cinquante mil hommes en chacune, tant de pied que de Cheval, mais elles seront plus fortes de Cavalerie que d'Infanterie. S'ils sçavoient aussi bien l'usage de la guerre que nous, ils seroient invincibles, puissants & courageux comme ils sont. Ils conduisent en leurs armées grand nombre de petites pieces de fonte, qui sont un peu plus grandes que ce que nous appellons Fauconeaux, & ne faut pour les trainer que deux Chevaux; ils en menent d'ordinaire grand nombre, & soudain qu'il campent, ils les enchainent toutes, & en font un grand circuit, & y logent une partie de l'Infanterie.

Ce

Ce qui les rend vaillans est la predestination qu'ils croient , tenant que ceux qui meurent à la guerre pour la deffence de leur Religion & Patrie, meurent Martirs & vont en Paradis , sans obligation de rendre compte de leurs fautes passées : au contraire ceux qui meurent les espauls tournées fuyant le choc des ennemis, sont damnez , & s'ils eschappent du peril ils sont perdus d'honneur , & privez de la paie du grand Seigneur , & bien souvent leurs chefs les font mourir , au moins leur confisque-on tous leurs biens. Ils sont mal-armez , mesmement l'Infanterie qui est tout à fait nuë , ne portant qu'une petite arquebuzé , & une espée fort courte , & la plus grande partie ne s'en servent pas bien , de façon qu'encores que le nombre soit grand , s'ils sont vivement attaquez , ils sont aisés à battre, quelque resistance qu'ils fassent. La Cavalerie est meilleure , montée avantageusement, & sur de bons chevaux , elle va au combat furieusement , mais elle ne demeure pas long-temps meslée sans apparent avantage ; & s'il faut faire retraite , c'est en venant par fois au combat qu'ils la font.

Et bien que j'aye fait cognoistre par ce traitté la puissance de ce grand aduersaire ,

je ne laisseray pas d'asseurer que Dieu permettant l'union des forces des Roys & autres Potentats de la Chrestienté, qu'ils sont plus que suffisants dès la premiere année pour la bouleverser. Mais comme j'ay dé-jà dit, il faut premierement l'attaquer par mer, & que l'armée de terre se garde de combattre, qu'elle n'ait appris la victoire de la navale, qui est inevitable, si Dieu pour nos pechez n'en vouloit empescher l'effet.

Le Roy Catholique peut armer cent Galeres, tant de celles qu'il a en ses costes d'Espagne, Royaumes de Naples & de Sicile, y comprenant l'esquadre qu'il entretient à Genes.

La Republique de Venise, aidée & soulagée de la France de soldats & de vivres, fournira largement deux cent corps de Galeres avec tout l'attirail requis à la navigation, elle pourra aussi fournir six Galeasses, qui se peuvent nommer montagnes de la mer, car ce sont des Vaisseaux grands à merveilles, & qui voguent comme les Galeres, & portent un grand nombre de Canons, mesme de batterie. Il c'est remarqué lors que la bataille de Lepante se donna contre le Turc, que les Galeasses que la Republique de Venise avoit conduite avec leur

leur armée, donnerent la victoire.

Outre ce nombre de Galeres, le Pape en peut armer huit ou dix; la France d'ordinaire en a douze ou quinze, & pourroit en une occasion semblable en fournir jusques à cinquante. Savoye cinq ou six. Toscane dix ou douze. Genes huit ou dix, & Malte six; tout ce nombre feroit trois cent quatre-vingt Galeres, & six Galeasses.

Je voudrois puis après joindre à cette puissance qui est tres-grande, & qui peut aisément estre maistresse de toute la Mer Mediterranée, cent ou deux cent Vaisseaux ronds des plus grands & avantageux qui soient sur la mer Oceane. Le Roy d'Angleterre, puissant par mer comme il est, le voulant, ayderoit grandement cette entreprise; les Seigneurs des Pays-bas la peuvent fortifier, redoutez comme ils sont; le Roy en ses Pays & costes de Bretagne, de Guienne, de Normandie, & de Provence peut avantager ce dessein, n'y ayant Prince en toute l'Europe qui ait plus grand nombre de bons pilotes, & mariniers que sa Majesté, qui seule fournira plus d'hommes de mer que tous les Princes de l'Europe ensemble, & outre qu'ils sont adroits, ils sont bons soldats, le nombre en est si grand, qu'à

qu'à faute d'employ dans leur Patrie, ils vont servir à la conduite des galeres & Vaisseaux estrangers : par ainsi sa Majesté peut grandement, & plus que nul autre ayder puissamment ce dessein. Le Roy d'Espagne a aussi de grands & bien armez Vaisseaux ronds, chacun de ces grands Princes contribuant à cet œuvre ce qu'ils peuvent, fourniront plus de deux cens gros Galions.

Cet armement seroit beaucoup plus fort que celui des Galeres, aussi serviroit-il à plusieurs usages, à sçavoir pour le combat, pour le port des victuailles & rafraichissements necessaires aux gens de guerre qui seroient sur les Galeres : ils pourroient aussi porter force soldats pour mettre pied à terre dans le pais de l'ennemy, & du Canon avec tout son attirail pour servir à assieger les Villes & Chasteaux que l'on voudroit attaquer : l'on les pourroit aussi charger de quantité d'armes pour jetter es mains des Chrestiens sujets du grand Seigneur, qui se revolteroient à la faveur de nostre armée.

Si cet armement ainsi projecté avoit lieu, il ne peut estre destruit que de la puissance divine, ou de l'orage de la mer. Il faudroit un lieu où les Galeres & Vaisseaux ronds

ronds eussent leur rendez-vous, & où l'assemblée generale se fist. A Malte il y a de beaux grands & bons ports, mais c'est une Isle aride, où il ne croist assez de bleds pour nourrir seulement les Chevaliers & habitans d'icelle; leurs provisions leur viennent de Sicile.

En la Sicile est la Ville de Messine, où il y en a un tres-beau & bon, l'amas & assemblée de l'armée s'y pourroit faire, joint que le pais est fort abundant en bleds, vins, chairs, huile d'olives, fromages, legumes & toutes autres choses necessaires à la navigation: il est assez proche des rivages de l'Albanie, n'y ayant jusques au Cap de Sainte Marie, voisin de Castelnove, premiere Ville maritime du Turc, que trois ou quatre cent milles, & depuis cette Ville de Castel-nove jusques à la Morée, les Galeres peuvent aller tousiours terre à terre, faisant aiguade & prenant des rafraischissements selon leur besoin, car toute cette coste là est peuplée de Chrestiens Albanois, qui sont ennemis du Turc, & qui à la veüe de l'armée Chrestienne prendroient resolution de se soulever; & pour les inviter, il faudroit leur donner des armes, & quelques bons Capitaines pour les conduire.

Passant

Passant par la Morée , il faudroit faire le semblable , les Chrestiens de ce pays-là sont Grecs naturels , & bien qu'ils n'ayent pas nostre creance , & qu'ils craignent si nous avions domination sur eux, que nous les obligerions à vivre selon l'usage del'Eglise Romaine , ce neantmoins mal-traitez comme ils sont , de la domination tyrannique du Turc , infalliblement ils se revolteroient & prendroient les armes contre luy : mon opinion seroit, qu'en chemin faisant, l'on se faist de deux forteresses nommées l'une Coron , & l'autre Modon , qui sont sur le rivage de la mer proche de l'emboucheure de l'Archipelago , comme aussi de la Ville & Chasteau de Scio , des Isles de Metelin & de Tenedo , proche des Dardanelles , & riches de bons Ports pour la seurreté de l'armée ; & mesme pour les obliger de venir au secours. Ce seroit chose facile , d'autant que l'orgueil du Turc est venu jusques à ce terme , de croire que toute la puissance Chrestienne n'est pas suffisante pour luy nuire , & partant ils ont negligé le soin qu'ils devoient avoir de munir leurs forteresses de toutes sortes de provisions necessaires, non seulement à la vie, mais d'armes & de bons hommes pour leur deffense , ce qui n'est pas pour la raison susdite.

Il

Il faudroit aussi qu'en ce mesme temps il y eut une puissante armée de terre, qui s'acheminast par la Bulgarie, & vint fondre du costé d'Andrinople : & comme j'ay dit, tout le menu peuple de la Grece, qui habite par la campagne, est Chrestien, & y a fort peu de Turcs, ils se soulevront volontiers : quant au nombre dont elle devroit estre composée, celle du Turc en semblable occurrence seroit grandement puissante & forte, aussi faudroit-il que la nostre taschast en partie de l'esgaler pour empêcher l'effroy, que celle des ennemis luy pourroit donner.

Monsieur de la Noüe dans son livre parle des moyens d'attaquer & battre le Turc, & de ceux qu'il faudroit tenir pour conduire & disposer l'armée Chrestienne, de la quantité d'hommes de Cheval & de pied qu'il juge necessaire. Je n'adjousteray rien à cela, sinon que si le nombre duquel il fait mention peut estre redoublé, qu'il sera tousiours plus à propos, mais je serois d'opinion que cette armée de terre ne s'avancast pas si fort, qu'elle fust forcée de venir aux mains avec celle du Turc, que nostre armée Navale n'eust fait son effet : car, comme j'ay dit, estant composée d'un grand nombre de Galeres, Galeasses, & Galions,

Galions, la victoire seroit certaine, & faudroit après la prise des lieux sus-nommez sans marchander aller droit aux Dardanelles, qui sont deux Chasteaux esloignez de Constantinople de deux cent milles, l'un basti en Europe & l'autre en Asie, à la portée du Canon l'un de l'autre, tous deux sur le rivage de la mer, qui est en cet endroit tellement ferrée, qu'il semble que Dieu ait voulu pour la seureté de Constantinople, & pour donner plus de Majesté à celui qui en est possesseur, le permettre ainsi; car un seul Vaisseau de ceux qui veulent aller en Constantinople ne peut entrer dans ce destroit, ny en sortir, sans la permission des Capitaines de ces Chasteaux, qui ne sont pas si forts qu'ils ne soient aisez à prendre, comme il faudroit faire.

Je croy bien que l'armée Navale du grand Seigneur n'attendroit pas que l'on s'avancast jusques-là, elle viendrait au devant de celle des Chrestiens, tant la presumption des Turcs est grande, il y a force Ports proches desdits Chasteaux capables de recevoir l'armée: le pays est abondant en bleds, vins, & chairs, & mesme la plus grande partie des provisions qui vont en Constantinople vient d'un lieu qui se nom-

nomme le Volle, un peu par de-là le Mont Santo, & beaucoup plus proche que la Valone, l'armée ne pourroit estre en ces quartiers que la Ville de Constantinople ne patist de faim ; car nul Vaisseau ne s'oseroit hazarder d'y porter le ris, sucres, legumes, & autres grandes & necessaires provisions qui viennent de l'Egypte, par ce que le passage leur seroit interdit, & cette Ville qui est merveilleusement grande & peuplée, patiroit en mesme temps : il est vray qu'elle peut estre secourüe du costé de la Mer Noire, & principalement des Pays de Bogdanie & Valaquie, qui sont Provinces fort fertiles, & desquelles on y apporte beaucoup de vivres par le moyen du Danube qui tombe dans ladite mer : il y a aussi Caffa, Trebifonde, & tout plein d'autres Villes sur cette mer, qui peuvent subvenir à son besoin ; en quoy on doit remarquer la beauté de son assiete, pour estre bastie sur le rivage de deux grandes Mers, mais il ne faut pas douter que si le Roy de Pologne est de la partie, comme necessairement il faudroit qu'il en fust, que les Princes de Bogdanie, Valaquie, & Transilvanie, ne se revoltassent soudain pour se delivrer de la tyrannie où ils sont tous les jours, comme Tributaires du Turc :

en

en ce cas ils se faisoient les uns & les autres du Danube , & empescheroient toute sorte d'aide , & de secours , qui pourroit y estre envoyé par la facilité du Danube : les Cosaques qui sont Chrestiens, que nous nommons Russiens , les inquieteroient aussi par ce mesme endroit , car leur Pays est sur le rivage de cette mer.

Le peuple Chrestien de la Grece se revoltant , comme il est à presupposer qu'il feroit, voyant la terre & la mer couverte de gens de guerre de leur creance pour ruiner la puissance Turquesque , cela assseureroit grandement la victoire , par ce que les Turcs qui sont sur les Pays & Bourgades susdits, prendroient l'espouvante & l'alarme. Il seroit necessaire de ne faire point de difference entre ceux de la creance Grecque & la nostre ; d'ouïr leurs Messies, d'honorer leurs Ecclesiastiques , de faire le signe de la Croix comme eux , d'approuver leurs jeusnes , & les imiter le plus qu'il seroit possible ; de faire cheminer leurs Ecclesiastiques à la teste de nostre armée , faisant le meilleur traitement aux Chrestiens de ce Pays-là, que faire ce pourroit , & tenir une grande rigueur à ceux qui les voudroient mal-traitter.

L'autre point est, qu'une grande partie
de

de la milice du Turc, sont enfans du tribut, & par consequent fils de Chrestiens qui ont esté pris & ravis entre les bras de leurs peres & meres : il faudroit, prenant des prisonniers que ceux qui seroient cognus d'être de cette espece, fussent bien traittés, leur tesmoignant que l'on sçait qu'ils ont esté pris jeunes & contraints de vivre hors de la creance de leurs peres, & qu'il ne se peut qu'ils n'ayment leur premiere creance, apprendre d'eux en quelle condition ils servoient le Turc, & leur en donner parmy nous une meilleure, & plus avantageuse. Cela feroit deux effets admirables, l'un que nostre adversaire s'affoibliroit tous les jours, & l'autre plus important, seroit que la méfiance deviendrait si grande dans l'ame des Turcs naturels, qu'aisément ils se separeroient des autres, & comme j'ay dit, l'armée navale étant la premiere à faire son effet, Dieu luy donnant la victoire, l'ennemy prendroit tellement l'espouvante, que son armée seroit battue sans grand hazard.

Lors que j'estois en Constantinople, j'appris qu'après la Victoire que les Chrestiens eurent à Lepante, l'espouvante y fut si grande, que si l'armée victorieuse fust venue tout droit aux Dardanelles, Chasteaux ja nommez,

mez, ils s'en fussent emparez sans deffense, & pouvoient se venir rendre maistre de cette grande Ville.

Pour les ambarasser davantage & trouver plus de facilité à les battre, il seroit necessaire en semblable occasion, d'inviter le Roy de Perse à ne perdre le temps de reprendre les Pais qu'il a perdus dans l'Asie, qui sont tres-grands : ainsi cette puissance attaquée de tout plein d'endroits, seroit bien-tost ruinée, & mise par terre : & certes ma creance est que l'on les peut ruiner dès la premiere année, aussi faudroit-il avoir cette resolution, n'estant pas croyable qu'une grande puissance composée de diverses Nations, fust pour demeurer longuement ensemble sans s'entre-choquer & battre.

L'Egipte est habitée de Mores, & d'un grand nombre de Chrestiens appelez Cof-tes, qui vivent sous l'obeissance du Turc, les Mores sont leurs ennemis mortels, soudain qu'ils sçauroient qu'il sont puissamment assaillis, ils seroient les premiers à se revolter, & à leur faire la guerre. Le Mont Liban est aussi remply d'une sorte de Chrestiens nommez Maronites, qui vivent sous l'obeissance de l'Eglise Romaine, il se trouvera tousiours entre-eux vingt mille hom-

hommes combattans : ils se sont fait à l'usage de la guerre avec les Druses, qui habitent avec eux la mesme Montagne, & qui sont ordinairement aux mains avec les Turcs. Encore que ces Druses soient Mahomettans, ils ne laissent de croire que leurs Peres sont yssus des François qui conquièrent par le passé la Terre Sainte, & la Ville de Jerusalem sous la conduite de Godefroy de Bouillon, & de Baudouin son frere, ils furent defaits après la mort de ces deux genereux Princes, ce qui se sauva du conflit, se retira dans l'aspreté des montagnes du Mont Liban, où ils se sont conservez jusques à cette heure de Pere en fils : ils sont ennemis des Turcs, & ne leur obeyssent que par force, en un besoin eux & les Maronites se souleveroient.

Toute l'Asie est habitée de Chrestiens Grecs & Armeniens, ces derniers sont en plus grand nombre & plus affectionnez aux Latins que les Grecs : ayans advis de leur puissance & resolution, je ne fais point de doute, qu'ils ne pensassent à se redimer, & se venger de l'oppression où ils vivent & sont tenus.

Le Prince des Georgiens qui est de creance Grecque, est assez puissant pour leur faire du mal, mesmement en une occasion sembla-

blable. Il y a aussi là proche une Nation bien que Mahometane, qui n'ayme nullement à vivre sous l'Empire du Turc, ils se resiotroient s'il s'offroit occasion de secouer ce joug, ce sont les Parthes, qui dès l'heure presente ont tousiours quelque chose à demesler avec eux.

Je conclueray donc par ce discours, que le Turc ne se doit pas attaquer avec une petite puissance, mais j'assureray bien si les Princes Chrestiens se vouloient resoudre à une union generale, que dès la premiere année, ils le bouleverferoient par mer & par terre, & se rendroient maistres de tous ses Estats; il faudroit que l'Empereur, le Roy de Pologne & tous les Princes de l'Empire eussent la conduite de l'armée de terre. L'Execution de cette proposition est une œuvre de Dieu, s'il n'y met sa puissante main, & n'inspire nos Princes tant de l'une que de l'autre creance, il est impossible que les hommes y trouvent un acheminement. D'autre part il se faudroit despoüiller de toute sorte de méfiance, n'entrer point en dispute sur la difference des Religions, n'estre point sur la demarche de la precedence les uns avec les autres, ains seulement penser à battre ce puissant ennemy, qui par ses Victoires, & la force

force de ses armes , a ravallé la grandeur & la gloire de la Chrestienté. Je parle asseurement des moyens qu'il faudroit tenir pour y parvenir , ayant vescu parmy ce peuple vingt & deux ans par le commandement de mon Roy , pour y servir sa Majesté & ma Patrie , en qualité d'Ambassadeur.

Il seroit aussi necessaire , si ce dessein estoit agréé desdits Princes, qui en faciliteroient la conquête par l'effort de leurs armes , qu'il se fit un projet du partage , afin que (Dieu permettant la Victoire) l'on evitast les débats qui pourroient pour ce regard arriver entre eux.

Je n'ay point voulu en ce discours parler des moyens qu'il faudroit tenir pour unir toutes ces puissances, je laisseray cela au jugement de ceux qui ont plus de connoissance de la sorte qu'il s'y faudroit conduire que moy , qui serviray tousiours en une occasion semblable de Soldat , de Guide , & d'Interprete , ayant appris , durant le long séjour que j'ay fait parmy eux , leur Langue, & les chemins de leur Pays.



RELATION

DE

TOUT CE QUI S'EST PASSE'

AU VOYAGE

DE NAPLES,

Par Monsieur le Duc de GUISE.

COMME d'ordinaire on juge de toutes les affaires du monde par les evenemens, je ne doute point que le voyage de Naples n'en ayant pas eu un favorable, l'on ne m'accuse du mauvais succès des desseins dont sa Majesté m'avoit remis la conduite, & l'exécution entre les mains : mais comme je suis d'humeur

meur à chercher ma satisfaction dans celle de ma conscience, & que je n'ay rien à me reprocher à moy-mesme, je croy que le monde doit estre satisfait de ma conduite, & de mes actions; & d'autant plus que je n'ay en rien contrevenu aux instructions dont il a plu à sa Majesté de m'honorer. Le compte que je luy veux rendre de tout ce qui s'est passé dans mon voyage, n'est pas pour me justifier du mal-heur qui n'a pas dependu de moy; mais bien pour l'informer punctuellement de toutes choses, afin que l'on puisse une autre-fois remédier aux desordres qui ont peu empescher une si avantageuse conqueste; & que connoissant les personnes qui ont esté employées, continuant à se servir de ceux qui y ont fait leur devoir, & chatiant ceux qui font cause de la ruine de ce dessein, sa Majesté soit utilement servie en d'autres rencontres. J'aurois peu autoriser ce que j'ay à dire de la signature de tous les Officiers de l'Armée; mais comme l'on pourroit croire que personne ne l'oseroit refuser à un General, j'ay crû que sa Majesté auroit assez bonne opinion de moy, pour adjouter foy à mes paroles, dont il pourra avoir un entier esclaircissement toutes les fois qu'il luy plaira s'en faire informer de tous

ceux qui ont servy sous moy , qui n'ayant point d'autres interest que celui de son service , & de la gloire , & de la reputation de ses armes , luy dit librement mes sentimens sans aucune preoccupation , ny d'amitié ny de hayne pour personne.

A mon arrivée à Toulon , ne trouvant point l'armée en estat de se mettre à la voile , & voulant éviter la presse qui m'estoit faite par les Procureurs du Pays de Provence , qui n'avoient d'autre pensée que le soulagement de la Province , de faire embarquer les Troupes , ce que je jugeois tres-prejudiciable au service du Roy , comme on l'a peu voir par la suite : j'évitay tout autant qu'il me fut possible de me rencontrer à Toulon , & affectois d'estre dans les autres Villes de la Province , afin que l'on ne pût m'attribuer la cause du retardement de monter sur mer , dont j'avois chargé le Sieur Marquis du Plessis Belliere , de faire les difficultés , prevoyant que la consommation des victuailles pour la subsistance des Troupes auparavant que de se mettre en voile , viendroit à estre la cause , que par la nécessité que l'on en pourroit avoir , l'on seroit forcé de manquer à l'exécution des projets de sa Majesté ; & quoy que j'eusse assez opiniatrement

ment représenté toutes ces raisons , je fus forcé par celuy qui avoit esté chargé de prendre le soin de l'armement , de m'embarquer , & de mettre à la voile sans attendre le vent favorable pour faire nostre route. Et comme je n'avois eu jusques-là aucune connoissance de toutes les choses de la Marine , ny de l'armement des Vaisseaux , je ne pouvois pas prévoir les défauts qu'il y auroit dans l'Armée , qui ont failly d'en causer la ruine totale, soit ou qu'à faute d'intelligence , pour ne pas croire que ce fut par malice , ou par affectation d'une espargne de peu de chose , la plupart des Vaisseaux se sont trouvez sans cables, ou avec des cables pourris, dont s'est ensuivy la perte du Vaisseau , nommé le Purgatoire , qui a donné à la Coste de Castelamare , chargé de tout le pain de l'armée , d'une bonne partie de nos armes & munitions de guerre , & du Vaisseau nommé la Victoire , lequel on a voulu opiniastrément armer , quoy qu'il ne fut pas en estat de naviger , où le Marquis d'Estrigi s'est perdu , ayant quatre cens bons hommes , dont son Regiment estoit composé. Ledit Vaisseau s'estant ouvert à la mer , & ayant coulé bas sans qu'il ait esté possible d'y remedier : la mesme chose ayant pensé arriver à trois

autres Vaisseaux, nommés le Dauphin, la Catherine, & la Magdeleine, & tous les autres venant à rendre le bord: la plupart n'ayant qu'un seul cable. L'Admiral mesme ayant esté contraint d'en prendre un du Triomphe; le Marabous par la mesme necessité ayant esté contraint de courir la Mer, après nous avoir causé bien du retardement dans nostre voyage, faute d'estre garny, nous laisse dans l'incertitude de sa perte, & de tout nostre train d'Artillerie dont il estoit chargé, aussi bien que de huit cens hommes de guerre, je ne parle point des autres choses dont on a manqué, desquelles on peut estre informé par le Sieur Commandeur Paul, Lieutenant General de l'Armée Navale, & de tous les Capitaines des Vaisseaux.

Pour revenir à nostre voyage, nous primes nostre route contre mon advis par le dehors de la Sardaigne, en suite de la resolution qui en fut prise à Toulon, dans le Conseil de guerre qui fut tenu auparavant l'embarquement, ayant creu que le chemin par dedans eut esté plus commode, tant pour la facilité des nouvelles dont nous avons estez privez jusques icy, que pour le Conseil que l'on auroit peu prendre avec Monsieur le Cardinal Anthoine, pour tra-
vailler

vailer avec plus d'avantage , en agissant continuellement avec luy. Le temps nous fut si contraire , que les Galeres s'estant separées de nous, nous ne pusmes les aller joindre au rendés-vous qui avoit esté donné aux Isles de Saint Pierre. Mais au bout de 16. à 17. jours l'eau venant à nous manquer , nous fusmes contraints d'en aller chercher au Cap de Poulle, où le mauvais temps nous ayant chargé, & tous les Vaisseaux y ayant laissé la plupart de leurs Ancres, nous fusmes contraints d'aller donner sonde dans le Golphe de Cailleri, où nous devoient rejoindre nos Galeres ; après avoir esté l'espace de huit jours à les attendre inutilement, aussi-bien que le temps, nous nous resolumes à retourner chercher nos Ancres, & rencontrer nos Galeres au rendez-vous qui leur fut envoyé dans le Golphe du Palme ; où après deux jours de séjour, pour donner temps ausdites Galeres de faire de l'eau , à quoy elles manqueraient, ou par negligence, ou par trop de difficulté , le vent s'estant levé favorable, & assez frais, nous primes la route de Sicile, les Galeres ayant pris celle de la Favillane , pour y faire ayguade , avec ordre de nous venir rejoindre dans le Canal de Malte, en cas que le temps le leur permit.

mit. Et nous autres passans de longue, & cotoyans la Sicile, commencames à souffrir de tres-grandes incommoditez, tant par le manquement des viandes, que du vin, & n'ayant plus d'eau que pour deux jours, & du pain que pour vingt, nous nous tenions trois jours sur les bords, pour tascher malgré le temps de faire nostre route, n'ayant jamais peu doubler le Cap Passaro, pour prendre celle de Calabre. L'extreme necessité où nous estions reduits nous ayant obligé de retourner à la Favillane pour y faire de l'eau, ou bien d'aller à Malte, nous crûmes que l'on ne pourroit pas nous y refuser un si foible soulagement, puisque nous ne demandions à cette Isle, ny desbarquement, ny aucun rafraichissement que pour nostre argent. Enfin l'armée se voyant un matin hors d'estat de pouvoir tenir la Mer, & ayant perdu par un coup de Vent un de nos Brulots, & quatre Barques chargées de Chevaux, & la pluspart des Vaisseaux separez; & faisant Vent nous nous presentames au Port de Malte, dont l'entrée nous fut refusée à coups de Canon, sans avoir esgard au Pavillon, qui est une perte de respect, dont à mon opinion le Roy ne doit pas demeurer sans ressentiment; ce qui faillit à faire perdre

perdre l'Admiral, qui ne manqua que d'un moment de donner à la Coste pour estre si proche de l'emboucheure du Port, que sans l'experience du Sicur Commandeur Paul, la diligence, & l'habileté des Officiers, & Matelots, il estoit impossible qu'il se pût sauver.

Dans cette extremité nous nous vismes à la Favillane, dont deux Forts ayant esté abandonnés par la lascheté de celuy qui commandoit dans cette Isle, qui s'en retira à la premiere sommation que je luy fis faire par un Trompette; l'un des deux Forts estant en estat de pouvoir soutenir un Siege regulier plus de dix jours, nous eusmes la commodité d'y faire de l'eau tout à nostre aise, & y trouvâmes des Chairs & Tonnines, & autres rafraichissemens, nous y sejournaâmes trois ou quatre jours, durant lesquels nous tinâmes Conseil de guerre, où il se traitta (puis qu'il nous estoit du tout impossible d'aller en Calabre, le temps ne nous le permettant pas;) si nous devions mettre pied à terre en Sicile, & nous rendre maîtres de la Ville de Trapano, ou bien aller faire descente en quelque autre Port dans le Royaume de Naples. Nous conclusmes tous que Trapano n'estant pas une place que nous pussions conserver,

nous ne devons nous y amuser , joint aussi que l'intention de S.M. ayant esté l'entreprise du Royaume de Naples , à cause des dispositions qui s'y rencontroient , & des intelligences que l'on y avoit , nous devons sans perdre temps aller essayer de débarquer dans un lieu , où la descente ne nous pût pas estre disputée par la Cavalerie , & où nous pussions trouver des vivres pour faire subsister nos Troupes , nous en restant à peine ce qui nous auroit esté nécessaire pour rendre le bord en Provence : Et ayant jugé que Castelamare estoit de nature , que sa situation empeschoit les ennemis de nous disputer le débarquement , combien forts qu'ils fussent en Cavalerie , & que la route que nous avions prise vers la Sicile , les avoit obligez d'envoyer leurs troupes à Reggio , & à Tarente , où ils avoient fait deux places d'armes : joint aussi que l'attaque qui se devoit faire dans l'Abrouzze & du costé de Rome , les empescherait de retirer celles qu'ils avoient assemblés à Sessa , & que n'osant desgarnir la Ville de Naples du peu d'Espagnols qui leur restoit , nous trouverions ce lieu-là desgarny , & ferions effort en y mettant pied à terre , non seulement d'y trouver des vivres pour la subsistance de nos Troupes,

pes, mais d'oster le pain à la Ville de Naples, qui n'a de farine que celle que luy fournissent les moulins qui sont sur une Riviere à demie lieüe de là. Je me resolus d'y mettre pied à terre, & y estant arrivé le treiziesme Novembre, avec un vent assez frais, tous les Vaisseaux ayant mouillé à la portée du Canon, je fis faire la sommation à la Ville de se rendre, y envoyant un des Manifestes cy-joints; comme aussi j'en ay fait tenir par tout le Royaume, aux lieux où il m'a esté possible. Ceux dedans ayant fait responce à mon Trompette, qu'ils estoient resolus de se deffendre, je fis faire le signal à toutes les Troupes de se débarquer à la faveur de l'Artillerie des Vaisseaux, qui battit continuellement la Ville, en quoy le Sieur Commandeur Paul agit avec autant de soin, & de diligence, qu'il avoit tesmoigné de resolution & d'experience dans tout le cours de nostre Voyage, lequel il rendit heureux jusques-là, mesnageant si bien le temps, que malgré les vents contraires, & les continuelles tempestes dont nous avions esté battus, il n'en laissa pas perdre un moment qui ne fut utile.

Du costé de Naples, le Sieur Marquis du Plessis Belliere, mit pied à terre avec le

Regiment d'Auvergne, mes Gendarmes, & le mien de Cavalerie. Le Sieur de Folleville avec le Regiment de Navaille, & le sien de Cavalerie; le Sieur Marquis de Bellefons, avec le Regiment de Poictou, & celuy du Pleffis de Cavalerie; le Sieur Marquis de Cauviffons avec celuy de Mercame, & celuy de Gonzague de Cavalerie; le Sieur de Lioddy avec celuy des Irlandois & les munitions de guerre; lesquels après avoir chassé les ennemis de leurs portes, & de quelques maisons du Fauxbourg (d'une desquelles le Sieur Marquis de Bellefons, fut bleffé favorablement d'une Arquebuse dans le visage,) & gagné le haut de la Montagne, se rendirent maistre de la muraille, à laquelle le Regiment de Navaille ayant fait deux ou trois trous, on entra dans la Ville de ce costé-là.

De l'autre le Sieur Marquis de la Vallaurie ayant débarqué avec mon Regiment d'Infanterie, & sauté à terre avec 40. hommes, portés part les Chaloupes, n'ayant peu de long-temps luy donner du secours faute de Barques longues & Chaloupes; il délogea trois cens hommes des ennemis d'une Redoute, & de quelques retranchemens qu'ils retenoient sur le bord de la mer, & ayant receu du secours par le débarquement

ment du reste de mon Regiment, il ache-
 va de pousser de poste en poste, leur faisant
 abandonner trois autres retranchemens, &
 deux Eglises dans lesquelles ils s'estoient
 fortifiés : & comme ils n'attendoient que
 le retour des Barques pour faire attaquer le
 Mole de la Ville, par mégarde ledit Sieur
 de Vallaurire ayant pris les ennemis par
 derriere, s'en rendit le maistre, les en ayant
 chassé, & obligé un secours qui leur arri-
 voit de deux cens hommes à se retirer : Ce
 que voyant, je luy envoiay l'ordre de fai-
 re sommer de nouveau les habitans de la-
 ditte Ville de se rendre, afin d'en pouvoir
 eviter le pillage, & d'attirer par la douceur
 dont on useroit avec eux, le reste du Pays
 à la devotion de la France. Mais ayant esté
 respondu, qu'ils ne pouvoient rendre de
 resolution que le lendemain matin, pour
 avoir le temps de la communiquer avec
 leur Gouverneur, il fit tourner vers la
 Ville trois pieces de Canon, qui avoient esté
 gagnées dans le Mole, & commença de la
 faire battre, & de mesme temps envoyant
 attaquer le Chasteau par deux Capitaines
 de mon Regiment & soixante soldats, il le
 contraignit de se rendre ; en sorte qu'ayant
 commencé l'attaque une heure devant la
 nuit, à deux heures après minuit nous fus-
 mes

mes les maistres de la Ville & du Chasteau, quoy que mil hommes eussent deffendu l'un & l'autre, n'ayant perdu que quatre ou cinq soldats, & sept ou huit de blesez, & le Sieur d'Ussy, qui mourut quatre jours après sa blessure d'une mousquetade dedans le bras pour avoir esté mal pansé. J'avois donné l'ordre au Sieur Marquis du Plessis Belliere de faire destacher au mesme temps que l'on auroit emporté la Ville, cinq cens hommes pour s'aller rendre maistre du Pont de la Persica, & de seize Moulins, situez sur la Riviere de Sarne, distans d'une demie lieüe de ladite Ville; de laquelle la Ville de Naples tire toutes ses farines (il s'en rencontre tousiours grande quantité, qui nous eut esté un ravitaillement avantageux, & d'un notable prejudice aux ennemis.) Mais la prise de la Ville n'ayant esté que la nuit, & le desordre auquel il fallut tout le jour pour y remedier, en faisant perdre l'occasion, donna le temps aux ennemis de jetter trois cens hommes, & de faire avancer quelques deux cens Chevaux sur le bord de la Riviere, pour nous en empescher le passage. Estant arrivé à la pointe du jour dans la Ville, où le Sieur Marquis de Vallaurire m'estant venu rendre compte, comme

me le Gouverneur & les Officiers , qui avoient deffendu la place , & le Chasteau, s'estoient rendus à luy ; mais que ne leur ayant pas voulu accorder aucune condition , ils demandoient à me parler : Je luy donnay ordre d'amener le Gouverneur en mon logis, où je luy promis par la Capitulation que je fis avec luy , de sortir luy , un Capitaine de Cavalerie, sept ou huit Officiers d'Infanterie, & quarante Soldats tous Napolitains avec les armes, à condition de ne point servir de fix mois, & pour les autres soldats qui s'estoient rendus à discretion, que je trouvoy en nombre de quatre ou cinq cens, tous gens de bataille , & de differentes Provinces du Royaume, je les renvoyay tous chés eux chargés de manifestes , & tous disposez à prendre d'orenavant plustost les armes contre les Espagnols, que contre nous. Les autres s'estant sauvez par la faveur de la nuit par le chemin de la Montagne , mon premier soin fut d'empescher le pillage , & principalement des Monasteres & Eglises ; de faire la visite des bleds & farines dont on pourroit faire estat ; & ayant donné les ordres au Sieur Colbert Intendant de l'Armée , comme aussi de voir ce qu'il y auroit à faire aux moulins & aux fours , pour faire

re

re travailler diligemment au pain de munition ; quelque soin qu'il y pût apporter de quatre moulins qu'il y avoit dans la Ville, il n'en trouva qu'un qu'il pût mettre en estat de servir, dont nous receusmes une incommodité notable, puis que ne nous pouvans fournir que le tiers des farines necessaires pour le pain de munition, nos Soldats demeurant deux jours sans pain, & le reste du temps nous fusmes contrains de leur donner le surplus en biskuit du peu qu'il nous en restoit.

Cette necessité fit prendre la liberté aux Soldats de courir dans la Montagne, & dans les lieux voisins, obligeant tous les payfans à se retirer, & empeschant qu'il ne nous vint des rafraichissemens, en nous ostant la communication toute entiere avec le reste du Pays.

Le desordre du pillage fut excessif, quoy que j'allasse continuellement par les rues pour y remedier, & fisse chastier cruellement ceux que je trouvois avoir contrevenu aux deffenses que j'en avois faites. Je fis pendre des soldats, cassay des Officiers, & apportay tous les soins imaginables : mais ce fut la pluspart du temps inutilement, puis que le Sieur de Folleville, terminant la belle action qu'il avoit faite, d'estre

estre entré le premier avec le Regiment de Navaille dans la Ville, ne se contenta pas d'autoriser le pillage de ses Gardes, des Officiers, & soldats de son Regiment; mais mesme pilla le logis où il demouroit, qu'il avoit choisi comme le meilleur & le plus riche de la Ville, sous prétexte de le conserver.

La necessité de vivres où nous nous rencontrames, nous obligea à prendre quelque resolution. Je despeschay à Rome le Dimanche quinziesme dudit mois le Sieur de la Bottellerie vers Monsieur le Cardinal Anthoine, pour apprendre ce qu'il se faisoit de son costé, & prendre les mesures avec luy, pour agir avec concert, & donnay par ce mesme moyen des nouvelles à sa Majesté. Et le Lundy ensuivant ayant tenu Conseil de guerre, nous resolumes de nous aller rendre maistres de la Riviere de Sarne, & d'occuper les moulins qui sont sur icelle, aussi bien que les Ponts de la Perfica & de Scaffata, dont le dernier est d'extraordinaire importance, estant le passage de tous les bleds qui viennent de la Province de Poüille à Naples. Pour y parvenir, le Sieur de Folleville se chargea de faire reconnoistre la Riviere par le Sieur de Cerlant Capitaine de ses Gardes, qui en ayant fait

fait son rapport sans l'avoir reconnu, comme l'on vit depuis, il fut jugé nécessaire de faire attaquer le Pont de la Perfica, une heure avant le jour avec six cens Mousquetaires, quatre cens Cavaliers demontés avec des Piques, les Gardes du Sieur du Pleffis Belliere, quarante des miens, & autant de mes Gensdarmes, & deux pieces de Canon. Et qu'en mesme temps, quatre cens Mousquetaires sur les Chaloupes de l'Armée iroient débarquer de l'autre costé de la Riviere, au signal qui se feroit du commencement de l'autre attaque; que trois Vaisseaux de l'Armée s'avanceroient pour empescher à coups de Canon que les Galeres des ennemis ne s'opposassent au débarquement des Chaloupes, & ne m'empeschassent avec ce que je pourrois avoir de Cavalerie, de passer la Riviere au guay. qu'elle fait à son entrée dans la mer. Les choses ainsi disposées, la jalousie que le Sieur de Folleville avoit pris contre le Sieur du Pleffis Belliere, fit qu'il refusa de commander l'attaque du costé de la mer, quelques instances que luy & moy luy en puissions faire, luy representant que c'estoit la plus honorable, & celle dont despendoit le succès de cette action, dont tous les Officiers de l'Armée demeurèrent scandalisés,

lisés aussi bien que moy, & surpris de son estonnement & de la moderation & sagesse dont le Sieur du Pleffis Belliere en usa envers luy. Je fus donc chargé de l'attaque du Pont avec le Sieur de Caviffon, & le Sieur de Lyoddy, de celle qui se devoit faire par le débarquement des Chaloupes. Je fis faire une visite de ce que l'on pourroit trouver de Chevaux dans la Ville, tant de ceux qui y auroient esté pris, que de ceux que nous avions débarqués, & la liste montant au nombre de cent & vingt, je crus en pouvoir faire estat; mais j'y trouvay bien du mescompte, quand ayant fait sonner à Cheval à deux heures après minuit, je fis hors de la Ville la reveüe de ce que j'avois de Chevaux avec moy, il ne s'en trouva que quatre-vingt dix, quelques Chevaux de prix estant demeurés dans la Ville, les Officiers d'Infanterie n'ayant pas fourny ceux qu'ils avoient, la blessure du Sieur de Bellefonds luy ayant fait garder les siens, à la reserve d'un qu'il avoit presté, & le Sieur de Vallavoire qui estoit demeuré dans la Ville pour y commander, en ayant reservé quelques-uns pour son service, & quelques Mareschaux de Bataille en ayant aussi fait de mesme, nous marchâmes droit au Port, où ayant laissé le Sieur de

de Folleville avec les Troupes susdites, en estat de commencer l'attaque, nous prîmes le chemin de la Mer, où les Chaloupes ne parurent point qu'il ne fut jour. Cependant le Sieur de Folleville commença l'attaque, où au lieu de loger son Infanterie à droit & à gauche sur le bord de la Riviere, & faire faire une Batterie pour déloger à coups de Canon, les ennemis d'une meschante maison quarrée qui estoit de l'autre costé du Pont, dont ils avoient percé les murailles, qui n'avoient pas demy pied d'espaisseur, pour y mettre à couvert quelques uns de leurs Mousquetaires, les autres estant logés sur le haut de ladite maison, qui estoit faite en terrasse, où ils avoient commencé de faire un Parapet avec des fascines, il fit avancer son Infanterie par une digue tout à descouvert, soutenüe de la Cavalerie desmontée, & fit venir au mesme endroit son Artillerie, laquelle tira quelques volées de Canon, & voyant qu'on luy tuoit du monde sans songer à se couvrir, quoy qu'il eut des outils, & toutes les choses necessaires; à la pointe du jour, sans en avoir eu ordre, il se retira, & renvoya le Canon à Castellamare; le Regiment d'Auvergne y perdit quelques soldats, & trois ou quatre Officiers de blessés.

De

De l'autre costé nous autres n'entendans plus tirer, nous crusmes qu'il s'estoit rendu maistre du passage qu'il attaquoit, & qu'il viendrait prendre par derriere ceux que nous avions en teste, & qui s'opposeroient aux nostres; les Chaloupes ayant paru au jour, nous reconnusmes qu'elles débarquoient de nostre costé, ce qui fit que le Sieur du Pleffis poussa son Cheval vers nos gens, pour les obliger de se rembarquer, & donner l'ordre aux Chaloupes de les aller porter de l'autre costé de la Riviere, & leur ayant dit avec un peu de chaleur ce mot de rembarquer, la terreur Panique se mit parmy nos soldats, qui se jetterent dans la mer avec tant de precipitation, qu'il s'en noya quelques-uns.

Cependant les ennemis se voyans libres du costé de l'attaque du Sieur de Folleville, envoierent pour fortifier ceux qui nous faisoient teste, & firent marcher toute la Cavalerie pour nous disputer le passage de la Riviere. Le Sieur du Pleffis Belliere travailla autant qu'il pût pour faire faire un Pont, duquel se chargea le Chevalier de Fourbin Capitaine de mes Gardes. De mesme temps je m'occupay avec le Sieur de Lyoddi, à en faire faire un autre, se servant de quelques pieces de bois que l'on prit

prit dans des chenneviers voisins que l'on rompit, & le Chevalier de Fourbin m'ayant rapporté que les ennemis avoient une Barque de leur costé, je l'envoyay proposer de ma part à quelques mariniérs de l'aller querir à nage, à quoy les ayant fait resoudre à force d'argent, je commençay à vouloir faire passer quelques gens, nonobstant l'opposition des ennemis, qui nous blessèrent quelques hommes : sur ces entrefaites, les Sieurs Chevaliers de Haute-Feuille, Lieutenant de mes gendarmes, de Roquefort Colonel de la Cavalerie, & de la Rabliere, Capitaine de Cavalerie dans le Regiment du Pleffis Belliere, passerent la Riviere à nage, & obligerent les ennemis à se retirer, de quoy le Sieur du Pleffis m'ayant adverty, je vins en toute diligence passer le guay, & voyant avec quelle facilité nous l'avions fait, & le peu d'eau que nous y avions trouvé, je donnay l'ordre à nostre Infanterie d'en faire de mesme, & le Sieur du Pleffis s'estant allé porter dans quelques broussailles qu'il avoit le long des digues sur nostre main droite Je fis la reveüe de ce que j'avois de Cavalerie avec moy, & ne trouvay en tout que cinquante Chevaux, dont nous fîmes deux petits Escadrons, à la teste d'un desquels je me mis, & le Sieur
du

du Pleffis de l'autre: le refte ayant eſté retenu par le Sieur de Folleville à ſon attaque, quoy qu'ils luy fuſſent tout à fait inutiles. Les ennemis ayant fait ſemblant de faire ferme, nous allafmes à eux, & nous les pourſuivifmes une grande demie lieuë, juſques à l'entrée du Bourg de l'Annonciade, où ils demurerent favorifés du Canon de leurs Galeres, & des Mouſquetaires qu'ils avoient dans ledit lieu. De meſme temps le Marquis de Morſan m'ayant apporté nouvelle de la retraitte du Sieur de Folleville, & eſtant venu à l'ordre de ce qu'il avoit à faire, je luy ordonnay de retourner diligemment au Pont, dont il avoit abandonné l'attaque, qui ne luy pouvoit plus eſtre diſputée par les ennemis, que je jugeay qu'ils avoient quitté ſur l'advis de noſtre paſſage, ſe voyant pris par derriere, & que refaiſant le Pont, il s'afſuraſt des moulins, & m'en advertit. Et en meſme temps mandant à Caſtelamare que l'on me fit venir des munitions de Guerre, & que l'on ramenaſt l'Artillerie: le Sieur de Vallavoire y ſatisfit diligemment, la faiſant accompagner par quatre cent Mouſquetaires frais, pour ſervir où l'on pourroit en avoir beſoin, & après que nous euſmes eſté plus de deux heures à la veüe du Bourg de l'Annonciade.

nonciade, nous estants mis à couvert derriere quelques Dunes de l'Artillerie des Galeres, & que le Sieur de Haute-Feuille avec six de mes Gardes eut poussé la Cavalerie des ennemis, qui chargeoient quelques soldats qui s'estoient imprudemment engagés dans la plaine. Ayant eu nouvelles que le Pont & les Moulins estoient abandonnez, où je croyois que les ennemis fussent bien retranchez, comme le Sieur de la Cerlant avoit rapporté les y avoir veu, je resolus avec le Sieur du Plessis de marcher de ce costé-là, & d'aller donner la main aux Troupes que m'amenoit le Sieur de Folleville, pour après envoyant une partie des Troupes du costé de la Riviere, & marchant de l'autre, aller se rendre maistre du Pont de Scaffata, dont l'importance est telle, que sur le bruit que quelques fuyards firent courir à Naples, que nous estions les maistres de toute cette petite Riviere, le peuple commença de tumultuer, & quelques-uns mesme prirent les armes: de sorte que du succez de cette journée, despendoit entierement la resolution de cette grande Ville, & ensuitte de tout le Royaume, comme nous l'avons appris par des Prisonniers, par des Trompettes, tant des ennemis, que des miens, & par des patrons de Felouques
que

que j'ay reconnu pour avoir servy dans les revolutions passées , & dont mesme , il en avoit un qui ayda à me porter autre-fois de Rome à Naples.

La Cavalerie ennemie croyant que nous nous retirions , se mit en estat de nous suivre , mais voyant que nous tournions teste à tout bout de champ , & que dès qu'ils s'avançoient , nous marchions à eux pour les charger , ils n'oserent jamais nous approcher ; & une fois qu'ils s'avancerent assez près , pour croire que nous estions engagez à les combattre ; trois Officiers que je destachay à l'escarmouche , les obligèrent à s'arrester tout court ; & voyant que nous perdions le temps d'aller occuper les Postes qu'ils avoient abandonnez ; je fus pressé par le Sieur du Plessis de me retirer , auquel je donnay l'ordre de me suivre promptement , & marchant vers les Moulins après avoir jetté cent vingt Mousquetaires , ausquels je fis faire halte pour couvrir la marche du Sieur du Plessis , & assurer sa retraite. J'arrivay aux Moulins que je trouvay abandonnez , je quittay mes armes , fis collation , & visitay tous les magazins que je rencontray pleins de sacs de farines. Je laissay de mes Gardes pour les conserver , & ordonnay au Sieur de Lyoddy d'y demeurer

H

meurer

meurer avec trois cent Mousquetaires qui y arriverent comme j'en partis , & deux cent Cavaliers desmontez , la pluspart du Regiment de Gonzagues , jusqu'à l'arrivée du Sieur du Plessis qui luy donneroit les ordres de ce qu'il auroit à faire , & fis marcher tousiours devant les cent & vingt Mousquetaires que j'avois amenez avec moy , & les quarante Gardes pour se jeter dans les retranchemens que je croyois que les ennemis auroient fait au Pont qu'ils avoient abandonné ; & comme le Sieur Marquis de Gonzagues me vint advertir que l'on voyoit marcher des ennemis , je les envoiay reconnoistre par luy , & par le Sieur de la Bauvaudiere Major de mon Regiment de Cavalerie , & m'ayant rapporté qu'ils ne paroissoient pas plus de cent vingt Mousquetaires , & douze à quinze Chevaux , ne sçachant pas s'il y en auroit d'autres qui marchassent devant , estant couverts d'un petit Bois , où ceux-cy commençoient d'entrer , je jugeay plus à propos de m'aller rendre maistre du Pont , que je croyois qu'ils vouloient aller gagner devant moy , que de les attaquer , puis qu'aussi bien se trouvant engagez entre le Sieur du Plessis & moy , n'estant qu'en ce petit nombre , il estoit impossible qu'ils se peussent

peussent sauver. J'envoïay sur l'heure le Sieur de Villenereux Ayde de Camp au Sieur du Plessis, luy dire de marcher en diligence, de poster ce qu'il jugeroit nécessaire pour la conservation des Moulins, faire retrancher les deux digues qui en estoient les seules avenues, & de me venir rejoindre au Pont; & en cas que les ennemis que nous avions veu fussent en plus grand nombre, & se resolussent de l'attaquer, de m'advertir s'il avoit besoin de secours, afin que je marchasse droit à luy: que s'il estoit obligé de se retirer, il le pouvoit faire sans peril par la digue qui conduisoit au Pont, il s'estoit arresté derriere, faisant tousiours teste aux ennemis, pour faire marcher quelques Soldats débandez, qui s'amusoient à boire, ayant rencontré du vin que les ennemis avoient sur le bord de la Riviere, ayant envoyé devant son Infanterie, ce qui luy fit perdre beaucoup de temps, & l'empescha de me rencontrer aux moulins ou je l'avois assez long-temps attendu. Comme il y arriva, il apprit que les ennemis dont j'avois eu des nouvelles, & que je n'avois pas voulu faire charger, marchoient assez proche de là, & s'avançant d'abord pour les reconnoistre, le Prince de Castellanette, qui estoit avec un Ser-

geant Major Espagnol, commandant deux cents hommes de pied, & cinquante Chevaux qui marchoient diligemment, ayant abandonné le Poste de Scaffata, & se retirant vers l'Annonciade, apprehendant d'estre attaqué dans un défilé qu'ils avoient à passer, tournerent teste, & ayant esté chargez par le Sieur du Plessis Belliere, qui n'avoit avec luy que vingt ou vingt-cinq Chevaux, ledit Sieur de Castellanette fut pris prisonnier, blessé d'un coup de Pistolet au bras, en ayant eu trois ou quatre dans ses habits & son chapeau, son Cheval en ayant receu un autre, quatre ou cinq personnes se disputant à qui l'avoit pris, s'en vinrent tous ensemble l'amener, ce qui causa le mal-heur du Sieur du Plessis, lequel estoit dé-jà blessé legerement d'un coup d'espée à la main, parce que les ennemis s'estant ralliez, & ayans reconnu sa foiblesse, le poufferent; & comme l'ordre fut envoyé à l'Infanterie d'avancer dans les hayes, pour luy faciliter sa retraite, les Cavaliers demontez de Gonzagues, & des autres corps, ne pouvans pas s'ayder de leurs picques, commencerent à s'ébranler, & leur terreur se communiquant à l'Infanterie, au lieu de se retirer aux moulins que l'on n'avoit pas garnis de Mousquetaires,

com-

comme je l'avois ordonné, & où dix hommes eussent peu faire ferme contre une armée, n'y pouvant aborder que par une digue capable seulement de quatre ou cinq hommes de front : ils prirent la fuite du côté de la plaine, vers laquelle aussi le Sieur du Pleffis prenant sa retraite, après avoir fait teste aux ennemis, & fait toutes les actions d'un homme de la dernière valeur, ayant esté coupé par deux Cavaliers des ennemis qui le poussèrent l'espée dans les reins, ayant perdu son chapeau & sa perruque, il reçut de l'un d'eux un si grand coup d'espée sur la teste, qu'il en fut renversé par terre & en mourut six ou sept jours après. Le Sieur de Lyoddy au commencement de l'escarmouche, s'estant avancé avec quelques Mousquetaires au bout d'une haye, y reçut une Mousquetade qui luy perça l'espaule, & qui l'obligeant à se retirer, ne contribua pas peu à la terreur que prit l'Infanterie, de laquelle estant abandonné, & ne pouvant se retirer à cause de sa blessure, il fut fait prisonnier des ennemis. L'escarmouche fut si froide, qu'il ne se tira pas en tout vingt coups de Mousquets, ce que m'ayant fait juger que c'estoit peu de chose, & qu'ayant laissé plus de gens qu'il n'en falloit pour le Poste

des moulins , ma personne n'y estant pas
necessaire, au lieu de tourner de ce costé-
là, j'achevay de marcher vers le Pont, & d'au-
tant plus que le Sieur de Villemerine , que
j'avois envoyé, comme j'ay dit cy-devant
au Sieur du Pleffis, me rapporta de sa part
qu'il estoit aux mains avec les ennemis;
mais que je ne devois point avoir d'in-
quietude, puis qu'il n'avoit point besoin de
secours, ayant plus de gens, qu'il ne luy
en falloit. Les ennemis ne penserent qu'à
se retirer de leur costé, & sans la terreur
Panique qui fut parmy nos troupes, ils
n'auroient eu aucun avantage, puis qu'il
n'y avoit pas quasi de combat, & que les
prisonniers qu'ils firent, ne furent que par
un mal-heur. Le Sieur de Lyoddy s'estant
trouvé à pied blessé, sans se pouvoir reti-
rer, le Sieur Marquis de Gonzagues pour
s'estre trouvé engagé sous son Cheval, qui
tomba sur luy estant blessé, le Sieur de
Chateaufort Cornette de mes Chevaux le-
gers, son Cheval s'estant renversé sur luy
à cause d'une blessure qu'il reçut: le Sieur
de la Ralliere pour se trouver à pied ayant
donné son Cheval au Sieur du Pleffis, après
sa blessure, le sien luy estant eschapé quand
il en tomba, & il y auroit eu plus de desor-
dre, si les cinquante Chevaux qu'avoient les
enne-

ennemis , n'eussent esté rompus par les Officiers & Volontaires , qui accompagnoient le Sieur du Plessis, entre lesquels le Sieur Marquis de Souvré fut blessé legèrement d'un coup d'espée dans le bras ; le Sieur du Plessis le Comte, Nepveu du Sieur du Plessis Belliere , le Sieur Marquis de Canaples : les autres Volontaires , les Officiers de mes Gardes , le tout en nombre de quinze ou seize , y firent leur devoir , principalement le Sieur de Beauvezé par sa valeur , & par sa conduite fit voir dans cette occasion , & dans tout ce qui s'estoit passé la journée , qu'il n'avoit pas oublié le mestier de la Cavalerie , qu'il a jusques icy pratiqué avec tant de reputation.

Arrivant au Pont, je trouvay les Sieurs de Folleville , & Cavillon de l'autre costé de la Riviere , avec mille ou douze cens hommes & deux pieces de Canon , sans que l'on eut fait la moindre diligence du monde pour travailler à le refaire , & ayant garny de Mousquetaires sa maison qui estoit à la teste du Pont, dont les ennemis en avoient disputé le passage le matin , & logé ceux qui me restoient dans des hayes , & des fossés , sur les advenües par où les ennemis pouvoient venir à moy. Je m'ad-

vançay sur le Pont pour y faire travailler, & le Sieur de Folleville, m'ayant tesmoigné qu'il avoit un advis d'importance à me donner, je descendis le long d'une perche dans la Riviere, & remontay par une eschelle que l'on me tendit pour sçavoir ce que s'estoit, sur ces entrefaites la nouvelle me vint par quelques fuyards que le Sieur du Plessis estoit mort ou prisonnier, & que toutes nos troupes estoit taillées en pieces, tant la peur avoit augmenté le bruit de ce combat, dans lequel il n'y avoit pas eu dix hommes de tuez, ny vingt Mousquetaires tirées, le Sieur de Folleville me dit avec un grand empressement avoir vu mille Mousquetaires des ennemis, & trois cent Chevaux qui ayant passé entre Castellamare & nous, empeschoient absolument nostre retraite, je donnay l'ordre à mesme temps que l'on me fit passer mon Cheval à nage, afin de les aller reconnoistre, ce qui fut impossible à cause de la rapidité de la Riviere, & y ayant envoyé le Sieur Marquis de Cavisson à ma place, je demeuray à faire refaire le Pont, lequel fut dans un quart d'heure achevé, à cause de l'argent que je donnay aux soldats pour les obliger de travailler. Le Sieur de Cavisson m'ayant rapporté qu'il n'y avoit pas un seul homme

me des ennemis qui eut passé la Riviere, & m'estant venu nouvelle de la Ville de Castelamare que l'espouvante y estoit grande sur le bruit de ceux qui avoient ramené le Sieur du Pleffis Belliere, avoient fait courir que j'estois prisonnier. Je me resolus d'y retourner, afin d'y rassurer les esprits, laissant ordre au Sieur de Folleville en cas que les ennemis luy tombassent sur les bras, de faire repasser la Riviere aux troupes que j'avois laissées de l'autre costé, & de faire rompre le Pont, & de se retirer en bon ordre : mais je resolus aussi de faire reconnoistre s'ils avoient occupé le Poste des moulins, & s'ils marchaient à luy en estat, & en nombre de le forcer à abandonner le Pont.

A mon arrivée à Castelamare, ayant appris que les ennemis s'estoient retirés de leur costé avec pour le moins autant de terreur que nos troupes en avoient pris, je luy renvoyay en toute diligence le Sieur Benoit Major d'Auvergne, & Marechal de bataille, luy porter l'ordre de conserver le Pont, & de s'y retrancher, & faire la mesme chose au poste des moulins ; le dernier nous donnant des moyens de subsister, comme l'autre celuy d'estre le maître de la Campagne, ce qui estant, la

Ville de Naples se soulevroit en nostre faveur, comme nous l'avons appris depuis. Mais le Sieur Benoist, trouva qu'il s'estoit dé-jà retiré, & avoit fait rompre le Pont avec une telle precipitation, que je ne sçay à quoy attribuer, qu'il voulut laisser de l'autre costé de la Riviere le Sieur Chevalier de Haute-Feuille, Lieutenant de mes Gendarmes, avec une vingtaine de Chevaux, tous Officiers ou Volontaires, que je luy avois laissé pour faire sa retraite, & sans l'opiniastreté & resistance de mon Escuyer, & de deux Officiers de mon Regiment, il les eut laissé de l'autre costé de la Riviere.

Les ennemis cependant ne songerent point à venir occuper ces Postes, qu'après les avoir renvoyé reconnoistre la nuit, où ils marcherent avec toutes les forces qu'ils avoient à l'Annonciade : De sorte que si le Sieur de Folleville eut fait son devoir, les armes du Roy seroient encore florissantes dans le Royaume de Naples, ou bien si nous eussions eu quelque Flutte à nostre embarquement pour porter des Chevaux qui fussent arrivez aussi heureusement que les miens, dont je n'en ay pas eu un seul de malade. Dés ce premier jour-là, j'avois poussé les ennemis jusques dans les Faux-bourgs

bourgs de Naples, n'ayant trouvé d'opposition que de quatre Compagnies de Bourguignons, & une de Croates qui ne faisoient pas en tout trois cent Chevaux, & n'y ayant pour tout dans la Ville que six Compagnies d'Infanterie Espagnole, & en Campagne six Allemandes, le reste des troupes, qui vint deux jours après se poster à la tour de l'Annonciade, dessous la conduite Dom Charles de la Gatta, n'estant composée que d'Infanterie du Bataillon, faisant environ deux mille hommes de pied, & huit à neuf cens Chevaux de la Saquette. Le lendemain Mercredi ayant assemblé le Conseil de Guerre, la resolution fut prise d'aller tenter de nouveau de nous rendre maistre de la Riviere de Sarne, & pour cet effet d'y marcher avec toutes nos troupes & nostre artillerie, tous les ordres ayant esté délivrez, tant pour faire les Ponts, que pour tenir les autres choses prestes, nécessaires pour nous retrancher de l'autre costé de la Riviere, quand nous l'aussions passée: l'execution en ayant esté remise jusques aux Samedi: le Vendredi au soir j'eus nouvelle de l'arrivée de Dom Charles de la Gatta, avec ses troupes, dont j'ay parlé cy-devant, qu'il avoit amenées, & que la plus grand part de la Noblesse

du Royaume, l'estoit venu joindre, cela m'obligea à changer de resolution, & à penser à fortifier les portes de la Ville, principalement du costé de la Montagne, par où j'avois advis que l'on nous devoit faire attaquer par quatre mille Bandits, mais étant mis en estat de ne pas apprehender d'estre attaqué par une armée quelque puissante qu'elle pust estre, & ayant reconnu que tout ce que nous avions de gens opposez n'avoient pas de trop mauvais desseins contre nous, ayant l'esprit plus en repos, nous commencions à penser de nouveau de les attaquer; quand Samedi au soir ayant envoyé chercher le Sieur Colbert Intendant de l'Armée, pour prendre nostre party suivant les munitions de bouche qui nous restoit; quelques-uns de nos soldats, pretextant leur lascheté de s'aller rendre aux ennemis, de la necessité des vivres; il me declara que par faute de moulins, ne pouvant donner de pain de munition, nous estions contrains de consommer nostre biscuit, dont il ne nous en restoit plus que six cent quintaux, ou environ; qu'il ne pouvoit plus fournir à l'armée que six ou sept jours. Ainsi de l'avis du Conseil de Guerre, que je fis assembler le lendemain, il fut resolu de rembarquer les troupes
pour

pour n'avoir ny dequoy les faire subsister en terre, ny à peine le biscuit necessaire pour s'en revenir, les bleds que nous avions laissez dedans Castelamare en assez grande quantité, nous estant tout à fait inutiles, faute de moulins.

Durant toutes ces entrefaites s'estant passé plusieurs allées & venuës de Trompettes sur le sujet du Prince de Castelanette & de nos prisonniers, les miens me rapporterent que tout ce qu'ils avoient veu tant de Noblesse que d'Officiers d'armée, & de peuple leur avoit tesmoigné beaucoup de bonne volonté, leur serrant la main en passant auprès d'eux, ne leur osant parler à cause des Espagnols, quelques-uns mesme s'estant aventurez jusques au point de me donner des nouvelles du renfort des troupes qui devoient venir aux ennemis.

Je renvoyay le Prince de Castelanette sur sa parole, luy promettant de l'eschanger contre le Marquis de Gonzagues, pourveu qu'il obtint par le credit de ses parens & amis, que l'on mit à rançon tous les prisonniers, qui estoient entre les mains des ennemis, ou de cette derniere rencontre, ou des revolutions passées, & de la prise de Piombine. A son retour, m'ayant donné quel-

quelque esperance de la liberté du Sieur de Lioddy, & de quelques uns de mes domestiques, je creu puisque les ennemis commençoient dé-jà à faire un pas, que l'on pourroit tenant ferme, gagner sur eux ce que j'en pretendois, & le renvoyay une seconde fois sur sa parole, luy ayant fait tous les honneurs & caresses que je peus m'imaginer, afin que s'il ne pouvoit obtenir ce que je desirois, ses parens & amis fussent mal-fatisfaits des Espagnols; & que j'en tirasse au moins cet avantage, si je n'en avois pas un plus grand, de mettre la division & la desffiance entre les Ministres du Roy d'Espagne à Naples, & les principaux de la Noblesse de ce Royaume. A son arrivée le Marquis de Gonzague me fut renvoyé, lequel me detrompant que les Espagnols voulussent oüir parler de rançon pour les prisonniers qu'ils avoient entre les mains, essaya de me persuader de les retenir pour la personne dudit Prince, avec lequel l'eschange estoit accordé. Mais tous les Officiers Generaux de l'armée, ayant jugé aussi bien que moy, dans le Conseil de Guerre, que se feroit abandonner tous les autres prisonniers; je le renvoyay, & manday par luy au Prince de Castellanette de venir se remettre en prison, pour recevoir

voir désormais le même traitement que l'on feroit à nos prisonniers, n'y ayant pas d'apparence qu'il fut si bien traité qu'il estoit, & que les autres fussent si mal. A son retour je l'ay fait passer au bord du Mazarin, où il est à présent. Le Dimanche au matin la résolution de rembarquer les troupes ayant esté prise dans le Conseil, comme je l'ay déjà dit ; Je donnay les ordres pour faire embarquer ce jour-là même la Cavalerie, & croyant que les ennemis en appercevans pourroient aisément nous venir attaquer, je donnay l'ordre aux Sieurs de Cavillon, & de Vallavoire de prendre soin de toutes les portes par où les ennemis pourroient venir à nous ; chacun se chargeant de la garde des attaques par où la Ville avoit esté prise, & par où les ennemis pourroient nous venir attaquer. Le Sieur de Folleville eut le soin de faire embarquer la Cavalerie, ce qu'il fit tout le Dimanche, à la reserve de deux compagnies de son Regiment de Cavalerie, qu'il retint dans la Ville, sans que je le sceusse, pour achever de faire piller, & en emporter tout ce qu'il y pouvoit rester, aussi-tost que j'en serois party.

La nuit du Samedi au Dimanche, m'ayant esté rapporté que l'on vouloit forcer

cer un Convent de Religieuses, & qu'à coups de hache on en rompoit la porte; j'y envoyay le Sieur de la Chapelle Marechal de bataille pour y remedier, & faire arrester ceux qu'il y rencontreroit; il trouva que c'estoit le Sieur de la Cerlant, avec les Gardes du Sieur de Folleville, qu'il commande, qui luy dit avoir cet ordre, sur l'avis qu'on avoit donné, que l'on avoit veu entrer dans le Convent des gens armez, & s'estant retiré deux heures après, ils y retournerent pour le mesme dessein, mais y trouvant un corps de garde que j'y avois mis, ils ne furent pas en estat de l'executer.

La nuit du Dimanche au Lundy, sur la minuit les Religieuses m'ayant fait advertir qu'il passoit des gens par dessus les murailles pour les saccager, attendu que ce qu'il y avoit de meilleur dans la Ville, estoit retiré chés elles. Je m'y en allay par le plus mauvais temps du monde, & n'ayant peu m'ouvrir la porte pour estre terrassée, & entendant un fort grand bruit dans le Convent, je fis rompre le tour, à quoy les Religieuses ayderent de leur costé, & passant par cette fenestre avec sept ou huit Gentilhommes, & huit ou dix de mes Gardes, je fis la visite par tout le Convent, où je ne rencontray personne: ceux qui le vou-

loient

loient piller, s'estant fauvez à la haste par le mesme endroit qu'ils estoient entrez, & n'ayant pas eu le temps de rien emporter.

Le Lundy au matin desjeunant chez le Sieur de Vallavoire, un Officier vint nous dire qu'il avoit veu les ennemis, marchant en fort bon ordre, ce qui luy faisoit connoistre que s'estoient de vieilles troupes, qu'ils estoient tres-fort en Cavalerie & Infanterie, & qu'ils s'en venoient attaquer la porte des Irlandois, & de Mercœur, le Sieur de Vallavoire y courut en diligence. J'envoyay le Sieur de Cavillon à celuy de Navaille, & de Poictou, & moy je m'en allay à celuy de mon Regiment; d'Infanterie, qui estoit logé sur le bord de la Mer du costé où nous devions nous embarquer; Je commençay à faire faire un grand retranchement pour assurer nostre embarquement, je fis faire dans la ruë du Faux-bourg plusieurs Compagnies percer toutes les maisons, & y loger des Mousquetaires, les remplir de bois, & de paille pour y mettre le feu en les abandonnant, & amenay huit ou dix des principaux habitans, que je fis garder dans un Convent du Faux-bourg, pour assurance que les Bourgeois ne prendroient point les armes pour nous charger
dans

dans nostre retraite ; je ne fus arresté de personne en ce travail, le Sieur de Folleville, n'ayant autre soin que de faire embarquer de l'eau, & des fourages pour les Chevaux, qu'il avoit pris dans la Ville, & pour lesquels il armoit une barque, sur laquelle se chargeoit aussi une partie du pillage, le meilleur estant sur le Brezé avec sa personne, d'où n'ayant débarqué que trois coffres, il en fit embarquer jusques au nombre de trente & trois. Le soin qu'il prit de ses interest particuliers, luy fit oublier celuy qu'il avoit ordre de prendre de la plupart des selles, & des mesches qui ont restez à terre, ayant employé pour luy toutes les Chaloupes qui estoient destinées pour cet effet l'espace de trois jours.

Ce qui m'obligea à vouloir faire embarquer l'Infanterie, fut que voyant que le temps estoit tellement brouillé par les coups de vent qu'il faisoit la nuit, tout les Vaisseaux couroient fortune de se perdre, comme la precedente il estoit arrivé au Purgatoire, qui avoit donné à la coste avec tout nostre biscuit, & une partie de nos munitions de guerre, & qu'il estoit tres-difficile de Chalouper, l'alarme qui avoit esté donnée se trouva si fausse, qu'il n'avoit pas seulement paru un homme ; je ne pu pas
com-

commencer à faire embarquer les troupes qu'à l'entrée de la nuit, la mer estant si grosse, qu'il estoit impossible de pouvoir aborder les Vaisseaux, mais aussi-tost que le temps me le put permettre, je commençay à faire marcher les troupes, & les embarquer, les plus vieux Regiments garnissans les portes des autres, à mesme temps qu'ils s'en retiroient, de sorte que le Regiment d'Auvergne demeurant dans la Ville, fit sa retraite d'un costé, & le mien d'un autre, ne pouvant abandonner la porte des Minimes, le Chasteau, ny le Mole de la Ville qu'ils avoient tousiours gardez, qu'après que toutes les troupes furent embarquées, & laissant leur poste à Auvergne qui s'embarqua le dernier, à la reserve de deux cens hommes destachez, cinquante dudit Regiment, autant de Navaille, de Poitou, & du mien, qui firent la retraite de tout; quoy que les ennemis nous tombassent sur les bras, nous nous retirasmes en fort bon ordre, ne laissant en terre qu'un Sergeant & trois soldats; encore fut ce par la faute de la Chaloupe du Marabous, qui ne voulut jamais aborder pour les prendre. Je ne voulu point me retirer que je n'eusse fait embarquer devant moy une partie du dernier Regiment,

ment, avec ses Drapeaux, laissant le soin du reste au Marechal de Camp qui estoit de jour.

Dans la fatigue que je pris toute cette nuit, je ne fus soulagé de personne que du Sieur de Vallavoire qui travailla extraordinairement, & apporta des soins qui ne sont pas imaginables, comme il a fait dans la fuite de tout ce voyage, le Sieur de Caviffon estant demeuré dans la Ville, avec les dernieres troupes qui s'en devoient retirer.

Le Sieur de Folleville retarda nostre embarquement de plus de quatre heures, pour avoir tenu tousiours quatre Chaloupes occupées, pour mettre de l'eau dans la barque de ses Chevaux, & les y embarquer en fuite, & quoy que par deux ou trois fois je les obligeasse de venir charger les troupes, dès que j'en estois esloigné, li les envoyoit reprendre par ses gardes, qui les ramenoient par force pour continuer ce travail; de quoy l'ayant fort gourmandé en presence de tous les Officiers; Je luy reprochay que pour un petit interest particulier, il ruinoit celuy du service; Il ne laissa pas dès qu'il me vit occupé ailleurs, de s'en retourner en mesme exercice, abandonnant tout à fait le soin des troupes;

pes ; de sorte que pas un Officier non plus que moy ne le vit agir dans une occasion si pressante , & de si grande importance. Ce retardement fut cause que nous estans mis à la voile par un fort bon temps , jugé tel de l'advis general de tous les Pilotes , nous n'eusmes pas celuy de sortir du Golphe , & fusmes contraints de revenir mouiller où nous avons demeuré quinze jours entiers , sans pouvoir sortir , les troupes n'ayant autre pain que celuy qui leur fut fourny par les navires , & quel'on a esté contraint de reduire au tiers , pour ne venir pas à en manquer tout à fait. Le Vaisseau nommé la Victoire, sur lequel estoit le Marquis , & son Regiment , aussi-bien que la meilleure partie de nos poudres , ne pouvant revirer avec l'Admiral pour faire trop d'eau , & ne pouvant resister à la mer , fut contraint de mettre en poupe , pour s'en aller eschoüer à terre , & essayer à sauver ses troupes ; mais en estant à la veüe , il s'ouvrit entierement , & coula à fond.

Au bout de quinze jours le vent ayant esté plus favorable , nous avons pris la route de Provence , où je ne souffriray point estant arrivé , que les troupes débarquent , de peur qu'elles ne vinsent à se dissiper , & les tiendray
tous-

toufiours ensemble dans les Vaisseaux, jusqu'à tant que j'aye receu les ordres de sa Majesté, que j'attens pour cet effet avec impatience.

Du Cap de Corse, le dix-septiesme Decembre 1654.

A U L E C T E U R

LE Traitté suivant qui avoit esté composé pour la satisfaction d'un particulier, a esté creu digne de la curiosité du public; & l'on s'est imaginé avec raison, que ce seroit estre mal-intentionné, que de ne le pas faire voir à tout le monde. Tous ceux qui l'ont dé-jà leu, ont avoué ingenuement qu'on ne devoit plus le cacher, & qu'il seroit bien receu dans la conjoincture presente des affaires: en effet chacun s'entretient aujourd'huy de la paix que l'Empereur vient de faire avec le Turc, & chacun en parle à sa fantaisie, sans
sçavoir

ſçavoir ce qui a porté ce Souverain a ſe
mettre bien avec les Infidelles. Plu-
ſieurs recherchent avec emprefſement à
voir les relations de la dernière guerre
de Hongrie, & d'en apprendre toutes
les circonſtances, ſans ſçavoir l'origine
de ces troubles, la cauſe des mal-
heurs de ce peuple, les prétentions des Otto-
mans, les deſſeins du Tranſilvain, &
les droits de la Maïſon d'Auſtriche ſur
ce Royaume. Ce Livre debroüille fine-
ment toutes ces choſes, il fait un petit
abrégé des guerres du Turc & des Hon-
grois; il mêle la politique à l'hiſtoire, il
deſcrit ſuccinctement les exploits que les
Ottomans ont fait dans ce pays, comme
ils l'ont affligé durant près de trois cens
années, depuis que Baïazet y fut appellé,
& il donne une narration aſſez curieufe
des troubles derniers juſques à la con-
cluſion de la paix. Pour ce ſujet il y a
un diſcours particulier, qui fait voir ce
qui a obligé l'Empereur à faire cette
Paix, il montre les intereſts de la plus-
part

part des Princes de l'Europe : & avec une politique delicate ; l'Autheur parle tousiours en Historien fidelle & desintereffé. Bien que ce mesme Autheur ne soit pas François, il n'a pourtant rien de rude dans son discours, ses expressions ne sont point tirées, & son langage a toutes les graces d'un regnicole pour un sujet de cette nature. Vous en jugerez mieux, amy Lecteur, si vous prenez la peine de lire ce Livre, & si vous voulez faire un peu de reflexion au dialogue qui le compose, vous avouerez que c'est une adresse de l'Autheur qui parle plus librement, respondant aux demandes d'un Prince qui l'interroge.

DIS-



DISCOURS

HISTORIQUE ET POLITIQUE

SUR LES CAUSES

DE LA GUERRE

D'HONGRIE.

LEs Espagnols, dont les paroles pesent ordinairement beaucoup, disent qu'il n'y a point de bien qui n'arrive ; ny de mal qui ne s'acheve. Et moy je trouve au contraire, que les douceurs dont nous jouissons en cette vie, sont mêlées d'amertumes, & que la fin d'un mal est le commencement d'un autre. Les personnes heureuses ont plus souvent sujet de se plaindre, que de se ré-
I
jouir;

jouir ; & les mal-heureuses qui sont en beaucoup plus grand nombre , tombent tousiours d'un petit mal-heur en un grand. Je me souviens que George Ragotsky, Prince de Transylvanie , estant entré en Pologne , comme victorieux , il en sortit traînant les ailes : Et qu'alors vous me fites un discours de l'inconstance de la Fortune ; & me montrastes que ce n'estoit rien de nouveau , que de voir des changemens ; puis que l'on a veu bien souvent conduire en triomphe , ceux qui avoient triomphé peu auparavant.

G. Quoy que je vous aye dit cy-devant, j'ay tousiours creu , & tiens encore pour asseuré qu'une grande partie des hommes a beaucoup plus de sujet de louer Dieu , & de le remercier du bien qu'il en reçoit , que de luy demander la delivrance des maux qui l'affligent. On entend neantmoins plus de plaintes que d'actions de graces ; parce que nous sommes plus sensibles aux douleurs , qu'aux delices. Un Prince n'a pas tant de plaisir d'avoir vaincu toute sa vie, qu'il a d'affliction de voir que la Fortune luy tourne le dos en une seule rencontre. Un grand homme , qui n'avoit presque rien trouvé qui luy fut impossible jusqu'à l'âge de cinquante ans , & qui avoit veu en
son

son pouvoir ses plus redoutables ennemis, dit que la fortune estoit femme, qu'elle aymoît plus les jeunes que les vieux ; & se retira dans la solitude, pour avoir veu son ambition bornée du plus grand Empire, qui ait jamais esté. L'on trouve des personnes, qui veulent avoir la permission d'entreprendre temerairement tout ce qui tombe dans leur caprice ; & se plaignent excessivement, quand les choses qui ont esté commencées sans jugement, contribuent à leur infortune. Il est constant, que la Providence Divine, que le vulgaire appelle Fortune, abbat souvent l'orgueil des plus heureux ; afin qu'ils reconnoissent que le bien qu'ils ont, procede plus de sa Grace, que de leur prudence. L'on voit des politiques, qui voyant toutes les autres choses, sont aveugles pour le mal qui menace leur Pays & leur Personne. Je pourrois confirmer cette verité par une infinité d'exemples, & je les passe sous silence, pour escouter vos demandes, & pour y répondre aussi exactement, qu'il me sera possible.

P. Parlons donc de la guerre qui se fait maintenant en Hongrie : Et d'autant qu'un discours que vous me fites, il y a environ trois ans, nous conduisit jusqu'à la veuë

d'un nuage dangereux qui s'élevoit en Transylvanie ; & que depuis il en est forté une tempeste , qui a terrassé Georges Ragoſky , & Janos Kemin , pour élever Abaffi ſur le Thrône: entretenez-moy de la cauſe & de la ſuite de ce changement , afin que je puiſſe connoiſtre d'où vient que le Grand Seigneur , qui n'a eſté que ſpectateur en la Tragedie , que l'Europe a joiüée trente ans durant , ſemble attaquer nos voiſins de gayeté de cœur ; & nous donner ſujet de prendre les armes , tandis que nous pouvons unir nos volontez pour le faire repentir de ſon entrepriſe. Je m'aſſeure que cette rupture , aura eſté précédée , accompagnée & ſuivie de tant de circonſtances , que je pourray employer utilement quelques jours à les peſer ; & ceux qui les conſidereront après moy en retireront ou du plaſiſir, ou de l'utilité.

G. Encore que voſtre volonté m'ayt toujours ſervy de loy , j'entreprends avec regret de ſatisfaire à voſtre demande , parce que je crains de parler plus que je ne voudrois : mais puiſqu'il faut que vous ſçachiez d'où l'on tire les remèdes qu'on y veut appliquer , je taſcheray de vous en entretenir. Et afin que vous ayés ſujet d'acquieſcer à ce que je vous en diray ; je veux
monter

monter à la source, & vous représenter en abrégé, ce que le Turc a fait en Hongrie, depuis que Bajazet y vint appuyer la rebellion, & fomenter la discorde. Je sçay bien que les ignorans diront, que le Turc a peu d'égard à la justice, lors qu'il entreprend une guerre; & que la facilité qu'il croit de rencontrer en ses entreprises, est toujours la principale cause de ses desseins. Pour moy j'avouë qu'il y a peu de foy à esperer d'un Infidele, & que souventefois le Turc n'a pour but de ses desseins, que son avantage: Mais aussi n'est-il pas impossible qu'il ne couvre d'un pretexte specieux les desordres que son ambition cause dans le Monde. C'est pour cela que je veux vous faire voir, d'où vient que les Ottomans croient avoir raison de conserver la Transylvanie, & par ce moyen vous apprendrez aussi le sujet que nous avons de la vouloir défendre contre luy, & pour quoy nous sommes en peine d'assembler nos forces, & d'en demander aux estrangers. Après cela je passeray aux resolutions qu'on a prises à Ratisbonne, & satisferay à ceux qui veulent sçavoir en quelle façon nos Princes contribuent à la conservation de l'Allemagne, & à la Guerre que nous avons entreprise pour nostre defense.

P. Il est vray que je n'aurois pas eu tout le contentement que je me promets de vostre discours, si vous m'eussiez raconté simplement ce que l'on fait sur nos frontieres, les forces que nous y avons, & le merite de ceux qui les commandent. Ceux qui voyent quelque nouveauté desirent d'en sçavoir la cause; Et nostre guerre ayant eu sa source dans le peu de respect que Ragotsky rendit au Sultan de Turquie, & dans la protection, que Kemin Janos chercha, & trouva chez l'Empereur. Je ne sçauois entendre sans beaucoup de satisfaction pourquoy les Turcs entreprennent de chastier les Princes de Transylvanie, qui commencent la guerre sans leur consentement, & les raisons qui obligent nos Empereurs de les proteger. Commencez donc, & parlez-en le plus distinctement & le plus brièvement qu'il vous sera possible.

G. Vous demandez deux choses tout ensemble, qui paroissent incompatibles; je tascheray pourtant de les assembler, & ne desespere point d'en venir à bout, pourveu que vous soyiez bien attentif. L'an 1350. selon d'autres 1383. Louis premier de ce nom regnoit paisiblement, sur les peuples de Transylvanie, de Moldavie, de
Vala-

Valachie, de Mysie, de Dalmacie & de
 Sclavonie, qui estoient des appartenances
 de son Royaume : mais son repos fut trou-
 blé par un mal-heur aussi peu prévoyable,
 qu'il avoit esté impreveu. Jeanne Reyne de
 Naples, Princesse extrêmement dissoluë,
 préférant quelque jeunes Napolitains au
 Roy André son Mary, le fit cruellement
 mourir. La nouvelle de cette mort, & les
 lettres de ceux à qui ce Parricide faisoit
 horreur, éveillèrent aisément le desir d'u-
 ne juste vengeance en l'ame de Loüis. Ce
 Prince genereux, croyant que l'honneur
 & la justice l'obligeoient à prendre les ar-
 mes, pour vanger la mort de son Frere,
 mit une puissante armée sur pied, & s'en
 alla à Naples pour y punir les coupables.
 Son expedition fut heureuse, & ayant mis
 Jeanne en fuite, & ses Partisans en déroute,
 il rangea les rebelles à la raison, & punit les
 principaux Conseillers de ce Parricide de-
 testable. Cela fait, & toutes choses estant
 apaisées, il creut que son ancien Royau-
 me avoit besoin de sa presence. Aussi son-
 gea-t'il à y retourner, sans negliger les
 moyens de conserver le nouveau. Il avoit
 dans son armée plusieurs grands Person-
 nages, & entre autres Estienne Vayvode
 de Transylvanie, de qui il faisoit beaucoup

d'estat, quoy qu'il fust encore jeune. C'est à luy qu'il donna des forces suffisantes, pour retenir dans son devoir ce Royaume éloigné de la Hongrie; & le luy ayant recommandé, il s'en retourna chez luy. Le depart de ce Roy donna courage à Jeanne, & à Loüis Prince de Tarente, son nouveau Mary, de faire un effort pour remonter sur le Throne. Mais la prudence, la valeur & la fidelité du Transylvain, détournèrent ce coup, jusqu'à ce que le Pape Clement VI. mit fin à cette guerre. Ces services signalez, rendus par le Vayvode, & ceux qu'il rendit à François Carcarius, Prince de Padouë, amy & allié du Roy son Maistre, meritoient des grandes recompenses, dont l'esperance le flattoit. Ils furent non seulement oubliez, & non seulement Loüis ne recompensa pas le Vayvode, mais même il le retira de Naples, craignant une vertu si eminente & si digne de regner.

P. D'autres grands Potentats ont fait la même chose devant & après ce Roy: Narses & Gonzale ont donné sujet aux Escrivains de blasmer l'Empereur Justinien, & Ferdinand Roy d'Arragon: Mais comment est-ce qu'Estienne se comporta dans ce malheur?

G. Ce Transylvain aussi bon courtisan
que

que bon Capitaine , dissimula son ressentiment , tandis qu'il s'imagina qu'il luy feroit inutile ; Et Lovis estant mort , il crût que la Fortune luy presentoit une occasion favorable de se vanger. Ce Roy ne laissa point d'autre successeur qu'une fille nommée Marie qui estoit fiancée à Sigismond de Luxembourg , Roy de Boheme. La jeunesse de cette Princesse, l'humeur volage des Hongrois , & les pratiques de nostre Vayvode , firent mépriser Marie jusqu'à un point , que plusieurs dirent qu'ils ne vouloient point obeir à une fille. Alors cette Cabale connoissant l'adresse de l'Evesque de Zagabria , qui estoit Italien de naissance & d'inclination : elle l'envoya vers Charles II. Roy de Naples , fils d'André , & Cousin germain de Marie. L'Evesque fit parfaitement bien ce qu'on luy avoit ordonné , offrit le Royaume de Hongrie au Roy de Naples , & le pria d'en venir prendre possession , comme d'un Estat qui luy appartenoit. Charles écouta favorablement l'Evesque , & se sentant agité de diverses passions, demanda du temps pour se resoudre à une chose de si grande importance. Il en parla à la Reyne sa femme , qui n'oublia ny les raisons , ny les larmes , pour le dissuader d'une entreprise dangereuse , pour la lege-

reté de ce peuple ; & honteuse , pour l'injustice qu'il commettoit, voulant dépouiller sans sujet sa proche Parente. L'ambition vainquit pourtant la raison & l'équité. Charles équippa une grande Flote, & accompagné d'une armée digne d'un tel Roy, il alla prendre port en Dalmatie , & se rendit en peu de jours à Zagabria , où il vit une partie des Grands qui le favorisoient. De là il passa à Bude, & quoy qu'il trouvast de la resistance , par la resolution de Nicolas Gara , & de quelques autres fideles serviteurs de la Reyne ; il ne laissa pas de s'y établir par la faveur du Transilvain. Alors Sigismond Roy de Boheme , Epoux de la Reyne Marie , voyant la perte de la Hongrie inevitable , se retira en son Royaume, & Charles creut avoir mis un clou à la rouë de la Fortune. Sa joye fut neanmoins courte , & son usurpation d'aussi peu de durée , que les autres choses violentes. Sigismond fut appelé par les Ennemis du nouveau Roy , & ayant vaincu Charles, tué ou chassé tout ce qui luy resistoit , il se rétablit dans les estats de Marie son Epouse.

P. Voy-là de merveilleux changemens , & qui sans doute furent de dure digestion au Transilvain.

G. La

G. La perte & la déroute du Roy de Naples, mit ce Vayvode au desespoir, & luy fit oublier tout ce que les hommes ont de plus précieux, la Religion & la Patrie. Il mit sous les pieds toutes les considerations divines & humaines : Il eut recours à Bajazet Roy de Turquie, à qui il promit sa fille, à condition qu'il l'aideroit à chasser Sigismond & Marie de leur Royaume de Hongrie. Ce fut là le commencement des malheurs de ce Royaume, jusques alors florissant, & de l'esperance que les Infidelles conceurent de le soumettre à leur Empire. Bajazet prit cette occasion au poil, mit de fortes troupes sur pied, s'avança vers la Hongrie, donna une rude bataille au Roy Sigismond, proche de Nicopolis ; où l'on dit que vingt mille Chrestiens & soixante mille Turcs demurerent sur la poussiere, le 28. de Septembre. 1396.

P. Je pense que ce fut là que Jean de Bourgogne fut fait prisonnier avec perte de mille Gentils-hommes qu'il y avoit amenez : Mais, si je ne me trompe le Turc ne fit pas de grands progres pendant le regne de Sigismond.

G. Ces Bourguignons tinrent compagnie aux Hongrois, qui moururent en cette occasion. Mais ce ne fut là que le commen-

ment des mal-heurs de ce Peuple. Et sous le regne de Sigismond, & sous celuy d'Albert d'Austriche son successeur, le Turc gaigna peu en Hongrie : Il vouloit aller pas à pas, & se saisir de Constantinople, avant que de penser serieusement ailleurs. Il apprit pourtant le chemin de nous venir visiter. Mahomet premier battit les Hongrois proche de Taubemberg l'an 1400. Et ainsi les Infideles s'avancerent peu à peu jusques après la mort d'Albert d'Austriche. Ce Prince ne laissa point d'enfans : mais sa femme estoit grosse lors qu'il mourut. Cette grosseffe causa la division, qui vint alors entre les Grands du Royaume. Quelques-uns desiroient qu'on attendit les Couches de la Reyne, avant que de penser à l'Election d'un Roy. Les autres trouvant de la difficulté d'obeir à un enfant, au cas que la Reyne accouchast d'un Prince, ils se resolurent de choisir un Roy capable de les gouverner. La Hongrie étant ainsi divisée, une partie des Grands envoya offrir le Royaume à Vladislas, fils de Casimir, Roy de Pologne : L'autre luy prefera Ladislas fils d'Albert, bien qu'il fust encore au berceau ; où aussi elle luy fit mettre la Couronne de Hongrie sur la teste.

P. La verité mesme nous apprend le dan-

danger où se mettent les Estats , qui se divisent entre eux : Et celuy de Hongrie en receut sans doute de grandes secousses.

G. Cette division de volonteze & de forces mit Amurat II. en Campagne , qui profitant des discordes qu'il voyoit en Hongrie , penetra jusqu'au cœur du Pays , & assiegea Albe-Roiale. Il ne fit pourtant pas tout ce qu'il desiroit , au contraire il perdit presque toute son armée , & fut contraint de lever le siege. Cet affront irrita le Tyran , qui pour en tirer raison , mit sur pied de nouvelles troupes , & entra de-rechef en Hongrie , où il fut défait par Jean Huniades Corvin. Cette action ne donna pas plus de reputation à Corvin , qu'elle donna au Turc de desir de se vanger. Pour cet effet , il opposa à Huniades , qui estoit tousiours General du Roy Vladislas , les deux plus braves Generaux qu'il eust. Ceux-cy furent Isaac & Mezets , qui ayant attaque la Hongrie , & la Transilvanie , les remplirent de terreur & d'incendie. Huniades accourut au remede , & les attrapa chargez de butin. Il les chargea vigoureuſement : Mais mal-heureusement ; puis qu'il fut repouſſé & mis en fuite. Amurat encouragé de cette victoire , ne pen-
sa

sa plus qu'à ravager les terres des Chrétiens. Mezets revint en Hongrie, y mit tout à sac, & ayant desolé, & égorgé une infinité de personnes, pensa à la retraite. Ce fut là qu'Huniades creut avoir trouvé l'occasion de reparer la perte qu'il avoit faite auparavant. En effet, il rencontra Mezets, l'attaqua & le défit si entièrement, qu'il ne resta presque personne, pour en porter la nouvelle au Sultan de Turquie.

P. Ce bon succez devoit avoir mis le cœur au ventre des Hongrois, pour attaquer à leur tour.

G. Ils le firent aussi avec beaucoup d'avantage; & sans doute les affaires des Hongrois & du Turc auroient changé de face, si l'intérêt particulier n'eust été préféré au général. Le Roy Uladislas avoit en sa Cour Julien Legat du saint Siege, & George Despote de Mysie, qui ne parlans que du bon-heur de Uladislas, de la generosité d'Huniades, & de la facilité de recouvrer ce qui avoit été perdu, porterent ce Roy à une grande entreprise. L'on en vint aux preparatifs; & les troupes étant assemblées, Uladislas envoya Huniades avec l'Avant-garde. Son Expedition fut si heureuse, qu'il reprit plusieurs Places;

ces ; & s'il n'eust esté arresté par la rigueur de l'hyver , on croit qu'il auroit penetré jusqu'en Thrace , & ruiné l'Empire du Turc en Europe. En cette Campagne Huniades donna huit Combats à Carambo , grand Capitaine Turc , d'où il sortit toujours avec avantage , & la rigueur de la saison l'ayant contraint de se retirer à Bude , il y conduisit Carambo , qui estant tombé dans une fondriere de neige , estoit demeuré son prisonnier. Ces choses s'estant ainsi passées à la gloire du Roy de Hongrie , & à l'immortalité du nom de Jean Huniades , les Ambassadeurs de plusieurs Princes , de l'Empereur de Constantinople , des Vénitiens & des Genoïs en furent faire compliment à Uladislas , le priant de continuer une guerre qu'il avoit si heureusement commencée. On l'assura que toutes les forces de la Chrestienté le seconderoient ; qu'on enverroient une Flotte pour fermer au Turc le passage de l'Hellepont ; & que les Grecs voyant leur delivrance prochaine , reprendroient leur ancienne vertu , pour briser les fers de leur servitude. Le Despote de Mysie ajoütoit à ces raisons toutes celles , que le desir qu'il avoit de recouvrer son Royaume & ses enfans (qui estoient entre les main du Turc) luy pouvoient

voient fuggerer. De forte que toutes choses se dispoſoient à une guerre auſſi utile qu'honorable à la Chreſtienté.

P. J'eſpere des heureux ſuccéz d'une ſi forte Ligue.

G. Elle aboutit pourtant au mal-heur, & à la ruine de la Hongrie ; & voicy comment. Amurat II. de ce nom, Sultan de Turquie, voyant l'Europe conjurée contre luy, & craignant les forces de l'Asie, eut recours à la prudence, & par une addreſſe admirable, il obtint de Uladiſlas la paix qu'il deſiroit extremement. Il envoya des Ambaſſadeurs pour traiter en apparence de la liberté de Carambo ; & en effet, pour conjurer la foudre qui le menaçoit. Ceux-cy ſçachant la part que le Deſpote avoit dans le Conſeil du Roy, & dans le cœur de Jean Huniades Corvin, creurent que le gagnant, ils gagneroient la partie. Ils dreſſerent donc contre luy deux batteries, à quoy rien ne peut reſiſter, j'entends l'amour & l'intereſt. Ils luy offrirent la reſtitution de ſes enfans & de ſes Eſtats, s'il obtenoit de Uladiſlas, ce qu'ils deſiroient raiſonnablement de luy. Cette propoſition ayant pleu au Deſpote, il la fit trouver bonne à Huniades Corvin ; & ceux-cy eſtans ainſi d'accord, ils n'eurent pas

pas beaucoup de peine, de porter le Roy à un accommodement. La Paix se fit, le Turc retira les garnisons des Places qu'il avoit en Mysie, les restitua de bonne foy, & tint exactement tout ce qu'il avoit promis. Mais pendant que les Parties estoient occupées à l'exécution de ce Traitté; voicy des Lettres de Grece, qui assurerent que ce peuple, qui ne sçavoit pas que la Paix fust conclüe, attendoit à tous momens qu'on commençast le jeu; qu'ils ne demeureroient pas les bras croisez, & que l'absence du Sultan qui estoit en Asie leur donnoit une occasion favorable d'avancer leurs affaires. La Flotte d'Italie, qui s'avançoit vers l'Hellepont, demandoit la mesme chose avec instance. Ces Lettres ayant esté leuës au Senat, il n'y eut pas mesme les plus affectionnez à la Paix, qui ne fussent marris de l'avoir conclüe: Mais personne n'osoit parler de rompre un accord, qui avoit esté confirmé par un ferment solennel. Alors le Cardinal Julien, Legat du Pape, puissant en persuasions, grand en credit & en eloquence, poussé d'un zele indiscret & d'une pieté impie, entreprit par un discours aussi docte qu'animé de prouver qu'on devoit rompre ce Traitté, fait avec un Infidèle. Il tansa les scrupuleux, encouragea les timi-

timides, confola les affligez, & porta le Roy & les Grands de Hongrie à la rupture. Il dit qu'il avoit preveu ce mal-heur ; & qu'il ne s'y estoit point opposé, pour ne sembler pas accuser d'imprudence Jean Huniades Corvin, & pour ne paroistre pas impitoyable envers le Despote de Mysie, qui ne pouvoit retirer ses enfans de la Tyrannie du Turc, que par cette Paix. Il assura que l'affaire n'estoit pas sans remede, puis qu'on pouvoit raisonnablement rompre la foy au Turc, qui par ses fineses avoit rompu le noeud d'une alliance Chrestienne : Il representa, que les Hongrois n'avoient pû accorder la Paix au Sultan, sans en avoir le consentement de leurs freres : & qu'un serment injustement fait, ne scauroit obliger sans quelque injustice : Il tâcha de prouver que la promesse qu'on avoit jurée à Amurat, estoit nulle ; qu'elle ne lioit pas les Consciences ; & qu'on l'en pouvoit bien croire comme sçavant en cette matiere ; & conclut qu'on devoit rassembler l'armée, s'avancer vers la Thrace, & se joindre aux autres Chrestiens, avant que la faute qu'ils avoient faite s'épandist plus avant dans l'Europe. Ces raisons & autres semblables, proferées avec auctorité, & par une bouche extremement éloquente, porte-

portèrent les Hongrois à dire tous unanimement, qu'ils aymeroient mieux mourir, que d'abandonner leurs freres en cette occasion. Pour cet effet, on assembla l'armée; & Jean Huniades marchant à l'Avantgarde, le Roy Uladislas le suivit avec le reste de l'armée. Ce Prince estant en chemin, Dracul Vayvode de Valachie l'alla rencontrer, & luy dit qu'il s'estonnoit de la hardiesse qu'il avoit, de vouloir attaquer le Turc avec une armée si peu considerable; que son Ennemy alloit à la chasse avec des Troupes égales aux siennes; qu'il luy conseilloit de s'en retourner. Ce conseil fut rejezté, & le Vayvode, ayant donné au Roy quatre mille Chevaux sous la conduite de son propre fils, il se retira. Amurat ayant entendu que la Hongrie s'armoit contre luy, quitta l'Asie & revint en Europe, mit des troupes sur pied le plus promptement qu'il luy fut possible, attaqua Uladislas à Varne, ville de Bulgarie, & le défit entierement. Cette journée si mal-heureuse aux Chrestiens, & si heureuse aux Infideles, fit voir par la mort du Roy de Hongrie, de Julien Legat du Pape & d'une infinité de Braves, qu'il faut garder la foy promise; & que Dieu chastie les perfides, de quelque manteau qu'ils

qu'ils couvrent leur perfidie. On dit qu'A-
murat, voyant que les siens avoient du pire
au commencement du combat, tira de son
sein le Traitté qui avoit esté fait entre luy
& les Hongrois, & levant les yeux au Ciel,
dit plusieurs fois avec beaucoup d'affection:
Iesus-Christ, voicy l'accord que les Chre-
stiens ont fait avec moy ; qu'ils ont juré
par ta divinité, & qu'ils rompent en se
moquant de Toy : A present, ô Christ, si
tu es Dieu, comme ils disent, venge je t'en
supplie une injure faite à Toy & à moy ; &
montre à ceux qui ne connoissent pas encore
ton Nom, que tu sçais punir ceux qui vio-
lent la sainteté des promesses qu'ils ont ju-
rées par ta Divinité. Cette priere fut sui-
vie de la défaite totale des Chrestiens. La te-
ste du Roy fut mise sur la pointe d'une lan-
ce, & portée en plusieurs endroits de la
Grece, & de l'Asie pour marque d'une en-
tiere victoire. Le corps du Cardinal Julien
qui avoit conseillé cette perfidie, fut trou-
vé nud & percé de plusieurs coups. L'E-
pitaphe de ce Roy vaillant & heureux, au-
tant de temps, qu'il eut soin de garder ses
promesses, est digne de vostre connoissan-
ce, le voicy.

Romu.

Romulide Cannas, Ego Varnam clade notavi,

Discite mortales, non temerare fidem.

Me nisi Pontifices jussissent rumpere fœdus,

Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.

Ce mal-heur arriva à la Hongrie l'onzième de Novembre, Jour de saint Martin, l'an 1444.

P. Vous m'avez souvent dit que les promesses d'un homme de bien, doivent estre invariables. J'ay tousiours esté de mesme avis; & cet exemple m'y confirme puissamment. Mais le mal-heur de la Hongrie enveloppa-t'il toute l'armée ?

G. Dieu voulant châtier ce mal-heureux Royaume, sans le perdre tout à fait, reserva Jean Huniades Corvin, qui voyant les affaires entierement desesperées après la mort du Roy, se sauva par la fuite. L'année suivante, les Hongrois qui jusqu'alors avoient rejeté Ladillas, fils posthume de l'Empereur Albert d'Autriche, le reconneurent unanimement pour Roy, n'estant âgé que de cinq ans. Et d'autant qu'il ne pouvoit pas regner, à cause de sa jeunesse, on donna le maniement des affaires à Jean Huniades Corvin, qui deux ans après augmenta

menta les trophées d'Amurat , par la perte de vingt deux mille hommes, qu'il luy avoit opposez. A quelque temps de là le Turc Amurat mourut à Andrinople , & laissa pour Successeur Mahomet II. son fils , qui surpassa tous ses Ancestres en grandeur de courage , & en subtilité d'esprit. Ce Prince entreprenant assiegea Constantinople, le troisieme an de son Regne , & la prit dans cinquante jours, le 29. de May 1453. Cette perte abbatit le courage des Chrestiens, esleva celuy de Mahomet, & luy donna l'esperance d'ajouster la Hongrie à l'acquisition qu'il venoit de faire de la Grece. Pour cet effet il ravagea la Mysie & assiegea avec deux cent cinquante mil hommes la Ville de Belgrade, que les anciens appelloient Albe-Grecque : mais la place estant bien defenduë par Huniades, il y perdit presque toute son armée , & cent grosses pieces de Canon : Huniades ne survécut pas long-temps cette belle action, car il mourut le 8. de Septembre 1456. Et le Turc portant ses pensées en Perse, & en Italie, laissa la Hongrie en repos ; parce qu'il esperoit que l'ambition des Grands, & la jeunesse du Roy causeroient des troubles , pendant la Paix , & ces troubles luy donneroient le moyen d'assujettir
ce

ce Royaume, en l'espargnant pour un temps.

P. Ce ne fut pourtant pas un petit bonheur pour le Roy Ladislas, que le Tyran cessast d'inquieter sa jeunesse, après la mort de Jean Huniades. Dites-moy maintenant ce qu'il fit estant Majeur.

G. L'Histoire vous apprendra que Ladislas étant âge de 19. ans, il choisit pour espouze Madelaine de France fille du Roy Charles VII. Et qu'il mourut de poison à Prague pendant la solennité de son mariage. De sorte, qu'il eut peu de loisir de faire paroistre ny sa vertu ny ses vices. Il se passa neantmoins des choses considerables entre la mort de Huniades, & celle du Roy son maistre. Le premier ayant laissé deux fils, qui estant Imitateurs de la vertu de leur Pere, donnerent de la jalousie à Ladislas; & à ses favoris, un extreme desir de s'en défaire. Ceux-cy, envieux de la Gloire de Huniades, porterent le Roy à faire trancher la teste à Ladislas, son fils aîné, pour avoir tué en duël le Comte de Cilie, qui l'avoit fait appeller. En mesme temps ils mirent Mathias son cadet en prison, & ne pouvant souffrir les Enfants de celuy qui avoit sauvé l'Estat, ils luy auroient fait son procez, si la mort du

du Roy , & la Providence Divine qui le destinoit à la Couronne ne les en eussent empêchez. Cette mort, qui avint l'an 1457. causa un merveilleux changement. Mathias Corvin, fils de Jean Huniades, passa de la prison au Throne , & tous les envieux de la gloire de son Pere , & de la sienne, ne peurent empêcher , qu'un homme de mediocre condition, ne fust preferé à toute la Maison d'Autriche , l'an 1458.

P. Ces ressorts de la Providence Divine sont admirables. Mais regna-t'il Glorieusement ?

G. La Hongrie à eu peu de Rois semblables à Mathias Corvin. Il n'ignoroit rien de ce qu'un grand Prince doit sçavoir , & son Regne fut Glorieux en temps de paix , & en temps de guerre. Plusieurs grands Seigneurs Hongrois s'opposèrent à son Election , & après qu'il fut esleu, ils sollicitèrent l'Empereur Federic III. de se faire couronner , puis qu'il avoit la Couronne de Hongrie en son pouvoir. Quelques-uns escrivent qu'il le fit ; & il est certain , qu'il ne rendit la Couronne de Hongrie que six ans après , & en eschange de soixante mille Ducats qu'on luy porta à Neustadt en Autriche. Peu de temps avant

avant cette restitution, quelques factieux offrirent le Royaume de Hongrie, à Casimir, fils d'un autre Casimir Roy de Pologne, qui l'envoya avec une puissante armée, sur les frontieres de cet Estat. Mathias accourut au danger, & contraignit le Polonois à se retirer. Ces factions donnerent au Turc le courage d'entreprendre, & le moyen de prendre la Bosnie, la Rascie, & une partie de la Servie. Mais Mathias ayant esté couronné, reprit ce qui avoit esté perdu, & remit la Transylvanie, & la Valachie dans leur devoir. Ces heureux progresz, & l'exemple de son pere, portoyent Mathias à une guerre, sans relasche, contre le Turc; & sans doute, il luy auroit donné de l'exercice s'il n'en eust esté destourné par l'Empereur, & par le Pape. C'est ce qu'on peut voir dans les lettres, qu'il escrivit sur ce sujet, aux Electeurs de l'Empire, & au Cardinal d'Arragon. En ces lettres, il remonstre aux premiers, que tandis qu'il estoit sur la Riviere de Save, pour aller combattre les Infideles; il apprit, qu'il y avoit une assemblée à Vienne, où l'on conclut de l'attaquer. Il escrit à l'autre, que le Pape favorisoit les Venitiens, qui luy avoient pris sans sujet l'Isle de Valga; & que pour le décrediter parmy les

K

fiens,

fiens, il luy vouloit oster le pouvoir de conferer les Benefices Ecclesiastiques de son Royaume.

P. Il y a peu d'apparence, que ces deux Princes, à qui il importe le plus que le Turc soit chassé de l'Europe, retiennent le Cimetière de ceux qui le portent contre luy.

G. Je suis de mesme opinion que vous. Mais Pierre de Reva dit, qu'il a décrit ces choses de l'original, & en adjouste de plus incroyables. Il dit en la cinquiesme Centurie de sa Monarchie de Hongrie, que l'Empereur se faisoit des deniers que les Seigneurs & Prelats de Hongrie avoient assemblez, pour assister Mathias en la guerre qu'il avoit entreprise contre le Turc. Et que le Pape aydoit à épuiser son Pays d'argent, voulant qu'on y fit des collectes pour les Chevaliers de Rhodes. Toutes ces choses n'empescherent pas, qu'Estienne Battory, & Paul Canisi, combattans sous ses auspices, ne défissent Alibek, luy mettant soixante mille hommes sur le carreau. Et qu'il ne reprit Jaitza, remit la Bosnie sous les Loix de son obeïssance, combattant de sa propre main. Il fut neantmoins contraint de faire trefve avec Mahomet; & ce Tyran estant mort, l'an 1481. il fit tout son possible pour recommencer la guerre avec
avan-

avantage. Pour cet effet , il demanda à l'Empereur un saufconduit pour des Ambassadeurs qu'il luy vouloit envoyer , & ne le peut point obtenir. Il pria aussi le Pape de luy octroyer Zemini , fils de Mahomet , pour se servir de luy contre Bajazet son frere , qui avoit pris depuis peu les Resnes de la Turquie , & il le luy refusa. Ce refus luy fut d'autant plus sensible , que c'estoit pour ne point perdre une piece d'argent , que Bajazet luy faisoit donner annuellement ; & il l'obligea de confirmer avec Bajazet , la Trefve qu'il avoit faite avec Mahomet son Pere. Quelque temps après , le mépris de l'Empereur luy semblant insupportable à une ame genereuse , le porterent à une guerre ouverte. Cette guerre fut si favorable à Mathias , qu'ayant assujetty la plus grande partie de l'Autriche , il prit enfin Vienne & Neustadt , qui en sont les principaux boulevards. Il porta aussi ses armes contre la Boheme , & se rendit maistre des Provinces de Silesie & de Moravie. Alors Casimir Roy de Pologne , voulant avoir part au gasteau , vint en Silesie , avec une puissante armée ; & par l'intercession des Princes de l'Empire ces deux Rois s'accorderent : En sorte , que Mathias , & Uladislas , fils du Roy Casi-

mir pouvoient tous deux porter la qualité de Roy de Boheme : Mais Uladislas devoit jouir seul de la dignité Electorale , & du Royaume, Mathias possédant les Provinces de Moravie, de Silesie & de Lusace, rachetables après sa mort pour quatre cent mil escus. Tandis que Mathias estoit occupé en ces guerres, le Turc rompit la Treve, & se saisit de Killen , & de Nestar-Alba, qui estoient alors de bonnes forteresses, sur le bord du Danube. Enfin Mathias ayant regné cinq ans à Vienne , & pendant qu'on traittoit de sa reddition , il y mourut le Mardy avant Pasques, au mois de Mars de l'an 1450. Son corps fut porté à Albe-Royale, où il fut ensevely entre les autres Rois de Hongrie.

P. Il estoit raisonnable , que ce Prince Martial , mourut un Mardy du mois de Mars : Mais c'est dommage qu'il n'ait pas employé sa vertu contre l'Ennemy commun ; Et je suis marry, que ceux , qui l'y devoient pousser, l'en ayent destourné; qui est-ce qui luy succeda?

G. Après la mort de Mathias Corvin, qui n'ayant point d'enfant legitime , avoit souhaité, qu'on luy destinast pour Successeur, Jean Huniades son fils naturel, l'esprit de division se saisit des Hongrois. Qua-
tre

tre Princes pretendirent ce Royaume, & les grands de Hongrie partagez en quatre cabales, favorisoient chacune celuy, qu'elle croyoit digne de cet honneur. Jean, fils du défunt Roy Mathias avoit les suffrages de ceux, qui reveroient en luy les éminentes vertus de son Pere, & de son Ayeul; & qui auroient plus volontiers obey à un Compatriote, qu'à un Estranger. Les autres estoient differens d'opinion: Les uns souhaitoient Albert Jagelon, fils cadet de Casimir Roy de Pologne, à qui le Pere donnoit des armes, pour combattre Uladislas son autre fils, qui estoit aussi sur le tapis; le Pere croyant que Uladislas se devoit contenter de la Couronne de Boheme. Les autres enfin inclinoient à Maximilien, fils de l'Empereur Frideric, qui fut exclu du Royaume de Hongrie, parce que la faction qui portoit Uladislas Jagelon, prevalut à la sienne. Pendant cet interregne, l'Empereur recouvra tout ce que Mathias Corvin luy avoit osté de l'Autriche; & enfin Uladislas monta sur le Throne. Le commencement de ce regne fut difficile: Albert Frere de Uladislas, assisté des Freres de Casimir Roy de Pologne, leur Pere, assiegea Cassovie, Capitale de la haute Hongrie, & luy donna de la peine de ce costé-là. Blaise

Magger serviteur de Jean Corvin, fâché que son Maître eust esté rejeté, refusa au nouveau Roy la Couronne qu'il avoit en garde à Vifegrad, y souffrit le siege, & ne la rendit, que par le commandement de Corvin. Maximilien ayant repris les places d'Austriche, s'avança vers la Hongrie; & assisté de ceux qui l'avoient favorisé pendant l'Interregne, il y fit des grands progresz. Enfin Uladislas se trouvant lassé de tant de maux, vint à un accommodement avec Maximilien, dont les articles furent si odieux aux Hongrois, qu'Emericus Prini, Palatin de Hongrie, fit proclamer par tous les Carrefours de la Ville de Presbourg, qu'il n'y consentoit pas, & qu'il n'y consentiroit jamais. Cette generosité ne fut pourtant pas de longue durée; car Prini pris par des presens, soucrivit les articles de cette Paix, qui donnoit la Couronne de Hongrie à la Maison d'Austriche, au cas qu'Uladislas mourut sans Enfans. Voila donc un mal guery par un remede odieux à tout le Royaume, & cette tempeste fut suivie d'une autre. Albert Frere de Uladislas, le voyant à contre-cœur sur le Thrône de Hongrie, assiegea pour la seconde fois la Ville de Cassovie: mais voulant prendre, il fut pris, & contraint de

de promettre à son Frere, qu'il le laisseroit en repos. Peu après Uladislas se maria, & dans trois ou quatre ans, il eut Anne & Loüis qui sont fort celebres dans l'Histoire. Anne fut mariée à Ferdinand d'Austriche, petit fils de l'Empereur Maximilien, qui en eut plusieurs Enfans, dont la Posterité regne encor en Allemagne & en Hongrie. Les accidens de la naissance, de la vie, & de la mort de Loüis furent extraordinaires. Il naquit sans peau; ce qui fit croire à son peuple, qu'il seroit dépoüillé de son Royaume. Il porta barbe à quinze ans, & grisonna à dix-huit; ce qui persuada à tout le monde que sa vie seroit courte. Il mourut dans un Marais à Mohatz, n'estant âgé que de vingt ans; & son Royaume passa presque tout au pouvoir des Mahometans; ce qui fit voir, que ces prodiges n'avoient esté que trop veritables, comme nous allons voir. Uladislas donc que n'ayant pas envie de tenir ce qu'il avoit promis à Maximilien d'Austriche, fit Couronner son fils Loüis à Albe-Royale, par Thomas Cardinal de Strigonie, l'an 1508. & l'année après il le fit Couronner Roy de Bohême à Prague, n'ayant encor que trois ans. Ces choses ne se faisoient pas sans que l'Empereur Maximilien en eut un extreme de-

plaisir ; mais Uladislas entretenant la Paix avec le Turc , & ayant de l'appuy du costé de Pologne , Sa Majesté estoit contrainte d'en différer le ressentiment.

P. Ordinairement le grand calme est suivy d'une grande tempeste ; Et si cela n'arrivoit point icy , Uladislas fut heureux , au delà de son mérite.

G. Sur la fin de la vie de Uladislas , & après la mort de Bajazet ; la Hongrie commença une guerre Civile , qui pensa la ruiner entièrement. Ce Roy ayant envie d'attaquer Selim Grand Turc , qui avoit des affaires chez luy , son Frere Achmet luy disputant la Couronne ; Il communiqua son dessein au Pape Jules I.

Le Pape l'approuva , & promit d'y contribuer ; mais prevenu par la mort , il en laissa le soing à ses Successeurs. Cependant Uladislas se ravisa , & renouvela avec Selim la treve qu'il avoit eüe avec Bajazet son Pere. Cette treve dépeut à ceux qui aymoient la guerre ; Et peu après , le Cardinal Thomas Legat du Siege Romain , joignit le peuple Hongrois à la Noblesse , par une Croisade , desirant attaquer le Turc avec plus de vigueur. Alors le menu peuple , qui jusques en ce temps-là,

là, avoit esté traitté assez rigoureusement, creut que la saison de recouvrer la liberté estoit venue, & tourna ses armes contre la Noblesse. Cette troupe devenue insolente par son nombre, éleut pour Roy George Sekel, qui estoit son General. Et celuy-cy ayant fait plusieurs maux, alla mettre le siege devant Themisvar, où son armée fut défaite; & luy, & Lucatius son Frere, furent faits prisonniers par Jean Zapoliha Vayvode de Transilvanie. Cette action de Zapoliha, luy donna tant de credit, que le Roy Uladissas en fut méprisé, & on parla de le mettre en sa place. Mais Uladissas les prevint par sa mort, qui avint, l'an 1516.

P. Ce que j'entend dire des Hongrois, me persuade qu'ils sont affectionnez à leur Roy, quand il est brave; & qu'ils le changeroient volontiers pour un autre, quand il ne l'est pas.

G. Les peuples belliqueux, voyent volontiers leurs Rois à Cheval, lors que le besoin les appelle à la défense de leur Estat: Et bien que l'experience nous apprenne, que la conservation des Rois conserve les Royaumes, ils desirent de les voir à la teste de leur armée. Les

K 5

Hon-

Hongrois ont pourtant sujet de changer d'opinion, & leur Histoire leur va faire voir, le mal-heur que c'est de perdre le Roy en perdant une bataille. Lovis I. ayant succédé à Uladislas son Pere dans sa tendre Jeunesse, fut méprisé par le Turc Soliman, qui sçachant sa foiblesse, & la division qui estoit entre les plus Grands de la Chrestienté, creut qu'il estoit temps d'affujettir la Hongrie. Pour cet effet il fit la paix avec les Perses, & attaqua Lovis de toutes ses forces. Ce jeune Roy se sentant incapable de resister seul à un tel ennemy, pria les autres Princes Chrestiens de luy envoyer du secours, & de ne permettre pas que le boulevard de la Chrestienté tombât entre les mains de l'ennemy commun des fideles. Ses prieres furent inutiles, parce que la Chrestienté se dechiroit elle-mesme; & Louïs fut obligé de se mettre aux champs pour se défendre, avant qu'il eut assemblé tous les troupes qui devoient composer son armée. Le Turc avoit déjà passé la Save, & la Drave, lors que rencontrant les Hongrois en petit nombre, & mal pourvus de General, il les défit aisément; & si entiere-ment, que le Roy, & la plus grande partie de ceux qui le suivoient, perirent au combat, ou à la fuite.

P. J'ay

P. J'ay ouy dire, que vingt deux mille Chrestiens moururent en cette bataille, & qu'outre les chevaux de combat, cinq mille chariots, 80. pieces de gros Canon, & six cents de petits, avec les attelages necessaires à un si grand attirail, tomberent entre les mains du victorieux.

G. La perte de la bataille fut peu de chose, en comparaison du mal qui la suivit. Le Turc prit, & tua dans la Hongrie plus de deux cens mille personnes: Il y mit le pied si avant, que depuis il n'en a jamais peu estre chassé; & presentement, il a plus d'esperance que cy-devant, d'y abolir la Religion. De sorte que nous avons sujet d'escrire le 29. Jour d'Aoust, de l'an 1526. entre les plus funestes qui ayent affligé la Chrestienté. Ce Roy mourut sans Enfans, & ce défaut de lignée augmenta le droit & les pretentions que la Maison d'Austriche avoit de posséder la Couronne de Hongrie. Elle trouva neantmoins les Hongrois peu enclins à la favoriser. Jean Zapoliha Comte de Sebusé, Vayvode de Transilvanie, qui estoit venu trop tard pour défendre la Couronne, creut estre venu tout à propos pour la mettre sur la teste. Il y avoit long-temps, qu'il employoit son bien, & son industrie, pour acquérir l'affec-

ction de tout le Royaume ; Et par la défaite de George Sekel , & de la populace , qui l'avoit fait Roy , quelque temps auparavant , il s'estoit ouvert le chemin de la Royauté. Se voyant donc en estat de tout esperer , il prie , & exhorte tous les Grands du Pays , chacun en son particulier , de ne point permettre , que le droit , qu'ils avoient d'elire un Roy , se perdit , & de vouloir prendre des genereuses resolutions , en la prochaine Diete. Il leur represente que la Hongrie a eu peu de bon heur obeissant à un Estranger. Que Sigismond Bohemien , & Uladislas Polonois avoient assez fait connoistre par leur défaite à Nicopolis , à Colembat , & à Varné , que les Estrangers regnent mal-heureusement en ce Royaume là. Il s'efforça de leur faire croire , que quand mesme un estranger pourroit regner glorieusement en Hongrie , il vaudroit pourtant mieux avoir un Roy de leur nation. Que plusieurs peuples , & les mieux policez de l'Europe , excluent les Dames du Sceptre , de peur qu'il ne passe en des mains estrangeres. Que la Noblesse Hongroise n'estoit pas tant abatardie , qu'on ne trouvast parmy elle des testes dignes de porter une Couronne ; & qu'encor qu'il ne fut pas le plus brave , il ne se croyoit pas inca-

incapable de gouverner un grand Estat, & de le defendre à la pointe de l'espée.

P. Il y a peu de nations, qui n'abhorrent le joug estrangier. A quoy est-ce que les Hongrois se resolurent ?

G. Les exhortations, & le merite de Zapoliha, toucherent si vivement la plus grande partie de la Noblesse Hongroise, qu'elle luy mit les resnes de l'Estat à la main, & le fit Couronner par Paul Deverda Archevesque de Strigonie, le jour de saint Martin 1526. Mais comme ce miserable Royaume couroit à sa ruine ; Estienne Battory, & quelques autres Grands, qui voyoient d'un œil envieux la fortune de Zapoliha, se rangerent du party de Ferdinand d'Austriche, & appuierent ses interrests. Ce Prince fortifié de son nouveau Royaume de Boheme, des forces victorieuses de l'Empereur Charles V. son frere, du Mariage qu'il avoit fait avec Anne, Sœur germaine du defunt Roy ; des pretentions, que Ladislas, fils de l'Empereur Albert I. avoit laissé à sa Maison ; & des Seigneurs Hongrois qui suivoient son party ; creut que la Hongrie ne luy pouvoit pas eschapper. En effet Ferdinand assisté de ses amis & de son droit, se fit declarer Roy,

se

se mit aux champs, & sçachant qu'on ne peut mieux faire mourir un animal, qu'en le frappant au cœur, il alla droit à Bude Capitale du Royaume. Le Roy Jean estourdy de ce coup, abandonna cette Ville, Ferdinand s'en faisit, & peu après battit l'armée de son adversaire, & le chassa entièrement du Royaume. Ces heureux succez furent troublés par le Turc, qui reprit Jaitza, Capitale de Bosnie, que Mathias Corvin avoit prise par une valeur extraordinaire. Cette perte, & la retraite du Roy Jean, firent croire à Ferdinand, qu'il n'estoit pas encor au bout de la carrière; & que Jean & Soliman luy couperoient beaucoup de besogne.

P. Je voudrois bien sçavoir, où ce Roy dépouillé se retira, & ce qu'il fit pour rentrer dans son Estat?

G. Ce pauvre Roy, se voyant battu de la revolte des siens, & des forces de l'Empire, eut recours à l'adresse: Il se retira en Pologne chez Jerosme Lascus, Palatin de Siradie, personnage illustre par sa naissance, & par sa vertu. Lascus ravy d'avoir un tel hôte, luy offrit tout ce qui estoit en son pouvoir; & ayant bien pensé, & repensé aux moyens de le restablir, il luy conseilla d'avoir recours au Sultan Soliman. Et
d'au-

d'autant que ceux qui donnent les conseils, doivent estre prests à les executer ; il entreprit le voyage de Constantinople, accompagné d'une lettre de Sigismond Roy de Pologne. Ce grand personnage, qui avoit dé-jà esté Ambassadeur à la Porte, fit bien-tost connoistre qu'il sçavoit le moyen d'agir. Il gagna par des presens, Ibrahim, premier Vizir, Lustibey, & Louïs Gritti, qui estoient en grace aupres du grand Turc. Ceux cy instruits par l'adroite prudence de Lascus, persuaderent aisement au Sultan, qu'il luy feroit honorable, & utile de prendre sous sa protection un Roy despoüillé, & de le remettre sur le Throne. Cependant le Roy Ferdinand, qui craignoit les pratiques que Lascus avoit à la Porte, y envoya Jean Oberdans, Seigneur Hongrois, pour rechercher l'amitié de Soliman, & pour luy demander la restitution de tout ce qu'il avoit pris en Hongrie, depuis la mort de Louïs II. Cette demande offensa le Sultan, qui respondit que les Ottomans ne faisoient jamais part de leur amitié, à ceux qui les avoient offencés ; Que Ferdinand avoit tort de la requerir, après avoir envahy un Estat, où il n'avoit rien à pretendre ; qu'il le croyoit indigne de ce qu'il luy demandoit, & qu'il se vengerait

geroit de l'injure qu'il venoit de luy faire. Sur cela, il commanda à Oberdans de sortir promptement de Constantinople, & de dire à son maistre, qu'il luy declaroit la guerre, & qu'il le viendrait voir en Hongrie, portant luy mesme les clefs des Villes, qu'il luy demandoit.

P. Ce Turc parla des grosses dents; & si les effets répondirent à ses paroles, il fit repentir le Roy Ferdinand d'avoir troublé le repos de Jean Zapoliha.

G. Soliman ne fit pas tout ce qu'il voulut, mais desirant de tenir sa promesse, il se mit en campagne avec une armée effroyable; & s'avança vers la Hongrie dès le Printemps. Le Roy Jean averty de cette marche, l'alla recevoir à Belgrade, accompagné de Lascus, & de la plus belle troupe de Noblesse Hongroise, qu'il luy fut possible d'assembler, & en cette grande compagnie, il le recogneut pour Seigneur. Ce fut là, que le Sultan, s'estant un peu remuë de son siege, luy presenta la main, l'assura, que rien ne luy pourroit estre plus agreable que de soulager les malheureux, injustement affligez par ses ennemis, luy commanda d'avoir bon courage, & luy dit, qu'il luy rendroit tout ce qu'il osteroit à son adversaire. Ces promesses

ses furent confirmées, par un serment tres-solemnel, & tres-pompeux, à la façon de ces Infideles, qui veulent paroistre en toutes leurs actions, au delà de ce qu'ils font. Enfin toutes choses estant ainsi disposées; Soliman marcha vers Bude, & la prit aisement, parce que la garnison Allemande l'abandonna, & contraignit Thomas Nadafdy, de rendre le Chasteau, dont il estoit Gouverneur. Cette victoire donna moyen au Sultan, de remettre le Roy Jean dans son Estat; & il le fit. Puis passant sur le ventre à tout ce qui luy osoit resister, il alla mettre le siege devant Vienne. Ce fut là, que Soliman vit échouer sa fortune. Il battit la place avec toute la furie, & tout l'artifice imaginable: Mais si elle fut bien attaquée, elle fut encor mieux defenduë. Philippe le victorieux, Prince Palatin du Rhin, & Nicolas Comte de Salmes, le contraignirent à se retirer avec honte, & à confesser, que pour prendre Vienne, il faut avoir des bonnes mitaines.

P Cette place est le blanc, où les pensées des Ottomans visent depuis plus d'un siecle; Ils croient qu'en prenant le Siege de la Residence ordinaire de l'Empereur d'Occident, ils arracheront la teste, qui nous reste de l'Aigle Romaine. Mais puis qu'il

qu'il fuit, plustost qu'il ne se retira, & qu'il fut plus couvert de Cyprez que de Lauriers, poursuivons le, & voyons ce qu'il fit en se retirant.

G. Tout ce qu'il fit, ne faisant pas à nostre propos, j'obmetray ses cruautéz, & les horribles marques qu'il laissa de son indignation. Il suffit que vous sçachiés qu'estant arrivé à Bude, il fit apporter tous les ornemens Royaux, & dit au Roy Jean en presence d'une grande multitude de Seigneurs Hongrois & Turcs. *Mon Frere, mon amy, puis qu'après Dieu, tu as eu recours à moy, dans ta calamité; l'ay esté bien-aise de te favoriser; & j'ay fait en sorte, que tu es maistre de ton Royaume; à present, je remets entre tes mains la Ville & le Chasteau de Bude, avec toute la Hongrie, dont je te declare Roy. Puis se tournant vers les Grands de Hongrie, il leur dit: le vous commande d'estre fideles, & obeissans à vostre Roy, icy present. Si vous le faites, je seray vostre amy, & si cela n'est pas mon cimeterre vous détruira. Et Toy ô Roy, mon amy, souviens toy du Bien fait que tu viens de recevoir de Dieu, & de moy, Tu as la Couronne, dont toy, & tes successeurs jouiront heureusement, si vous perseverez tous dans mon amitié, & dans les deferences que*
vous

vous me devez. Ayant dit ces choses, il luy laissa Louïs Gritti, (qu'André, qui depuis fut Duc de Venise, avoit eu d'une concubine Grecque) avec quelque Cavalerie, & se retira vers Constantinople.

P. C'est merveille, que Soliman qui avoit si mal fait ses affaires en Autriche, ne se recompensa point de sa perte, par la retention de la Hongrie. Car j'ay ouy dire que le Turc se soucie peu de garder ce qu'il promet.

G. Soliman fit comme ceux qui domptent des jeunes Chevaux; il se servit de cette douceur pour apprivoiser les Hongrois, & rendit à Jean, ce qu'il croyoit de ne pouvoir pas garder. Alors le Roy Jean, craignant avec beaucoup de raison, que le Turc se lasseroit de le secourir, & voyant ses affaires en mauvais estat, envoya à Vienne le mesme Lascus qu'il avoit employé à la Porte. Ce grand homme obtint une trefve d'un an; pendant laquelle, les deux Rois firent un accord, qui adoucit un peu l'aigreur qui estoit entre eux. Par cet accord, Jean devoit jouïr du Royaume de Hongrie jusques à sa mort; & Ferdinand, ou un de ses fils, luy devoit succeder. Et par ce qu'il n'estoit pas impossible que Jean ne laissast des Enfans, il fut dit, que s'il avoit
un

un fils, ce fils posséderoit toutes les terres, Villes & Chasteaux, qui avoient appartenu à Jean, avant qu'il fut Roy de Hongrie. Et par dessus tout cela; il seroit Prince de Transylvanie. Ce Traitté fut mal observé. Ferdinand fit attaquer la Transylvanie, par Balthasar Banfy; la Sclavonie, par Jean Coëranerus, & la Province de Sebusse, par Leonard Baron de Veltz. Tous ces Attentats furent rendus vains, par la prudence du Roy Jean, & par la valeur du Moine George Martinusias son favory. Et pour cette cause, l'on en vint à un autre accommodement. Le calme dont ce Roy jouïit après avoit détourné cette tourmente, luy donna moyen de penser à son mariage. Pour cet effet il envoya vers Sigismond Roy de Pologne, pour luy demander Isabelle ou Elisabeth sa fille; & l'ayant obtenuë, ses Noces, & le Couronnement de la Reyne se firent avec des grandes solemnitez.

P. Je ne crois pas, que le Roy Ferdinand vit volontiers un mariage, d'où pouvoit naistre la continuation de ses déplaisirs, & une nouvelle opposition à ses droits; ny que Soliman approuvast l'accord, que Jean faisoit avec Ferdinand, à son insceu, ou du moins sans son approbation. Et je crois qu'il avoit raison, par ce que le Vassal ne peut

peut rien innover dans ce qu'il reconnoit en Fief, sans le consentement de son Souverain.

G. En cette rencontre, le Roy Jean estoit semblable à celuy qui tient le loup par les oreilles. Il voyoit qu'il y avoit autant de mal à craindre du costé de Soliman, que de son competitor au Royaume; & il creut qu'il devoit plus esperer d'un Prince Chrestien, que d'un Infidelle. Si est-ce pourtant, qu'à la fin, ses Successeurs se soumirent au Turc, pour conserver une partie de leur dignité: Ainsi que nous allons voir. Quelque temps après le mariage du Roy Jean, Estienne Mailats, & quelques autres prirent les armes contre luy, en faveur de Ferdinand. Alors Jean, desireux d'éteindre le feu, avant qu'il fut plus épouvantable, laissa la Reyne à Bude, & s'en alla en Transilvanie; où il receut facilement en grace, ceux qui reconnurent leur faute; & cette douceur fut cause, que plusieurs rentrèrent dans leur devoir. Mais Mailats se retira au fort Chasteau de Fogaras, pour y attendre le secours que Ferdinand luy envoyoit, sous la conduite de Nadaşdy. Le Roy l'assiégea là dedans, & le prit après un long Siege. Cependant voicy venir un courrier, qui

qui luy apporte nouvelles de la naissance d'un fils que Dieu luy avoit donné. Ces nouvelles , estant agreables à tous ceux qui n'ont point d'enfants , & sur tout aux personnes avancées en âge , l'on se peut imaginer que Jean receut celle-là avec Joye. Aussi fit-il un peu d'excez , beuvant à la Hongroise. Et cet excez ayant augmenté sa maladie , il mourut à Sassebes, peu de jours après la naissance de son fils , la 53. année de son âge. L'on cacha cette mort autant qu'il fut possible ; mais enfin elle fut publiée avec la teneur de son testament. Par iceluy, le Roy declaroit son fils heritier universel de tous ses biens ; & George Martinusius Tuteur du Prince Pucile. Quelques jours avant que mourir, le Roy avoit exhorté la Noblesse Hongroise, d'avoir égard à l'honneur de la Nation, & de preferer son fils à tout autre quand il s'agiroit d'élire un Roy : l'assurant que le Turc auroit soin de le proteger, si l'on avoit recours à ses armes. La priere d'un Roy mourant, & la crainte que les Hongrois avoient d'obeir à un estrangier , en obligea quelques-uns à mettre la Couronne sur la teste de l'enfant, le jour de son baptesme, & d'envoyer à la Porte , pour demander du secours à Soliman.

P. La

P. La Hongrie est tres-mal - heureuse , elle n'a neantmoins peu ou point de mal , qu'elle n'ait merit . C'est une honte qu'un Roy Chrestien mourant , exhorte ses sujets à recourir au Turc , pour délivrer sa posterité de l'obligation qu'il luy avoit impos e par un traitté solennel. C'est une temerité , que de couronner un enfant , pour le rendre l'objet de la colere d'un puissant Prince voisin. C'est une impieté insupportable , que d'appeller un Infidelle , avant qu'on s ache si celuy qu'on craint , veut exceder les loix de la raison. Les Hongrois auroient vescu plus en repos , s'ils eussent tenu ce qui avoit esté promis par leurs Rois , & le Turc auroit trouvé de plus fortes barrieres à son ambition , si la maison d'Autriche n'eust esté travers e dans ses justes pretensions.

G. Lors que les Estats se doivent perdre toutes choses y contribuent. Les Royaumes , qui ont changé de maître , ont esté les principaux artisans de leur infortune. La Hongrie estoit si deprav e , que chascun y faisoit gloire d'estre inconstant , & perfide : Mais reprenons le fil de nostre discours , & approchons - nous de nostre temps. Le Roy Ferdinand , ayant appris la mort de son adversaire , envoya Nicolas Comte

Comte de Salmes, à la veufve, pour la prier de tenir le Traité qui avoit été fait entre luy & son mary; de donner à la raison, ce qu'autrement elle feroit contrainte de donner à la force : qu'elle & son fils, auroient plus d'avantage d'acquiescer à ce qui avoit esté fait par le feu Roy, avec meure deliberation, que d'attirer dans la Hongrie les maux d'une guerre opiniastre. Qu'il estoit prest de tenir tout ce qu'il avoit promis, & d'user envers elle d'une clemence peu commune. La Reyne respondit au Comte que son sexe, son âge, & sa douleur la rendoient incapable de se resoudre en une affaire de si grande importance, sans avoir pris Conseil du Roy son Pere, qu'elle prioit Ferdinand de luy accorder quelques mois pour ce sujet; que l'Empereur Charles, & luy auroient peu d'honneur, d'attaquer une femme noyée dans ses larmes, & un enfant emmaillotté dans un berceau. Cette response déplut à Ferdinand, qui envoya Leonard Baron de Velts avec une armée, pour la contraindre à l'obeissance. La Reyne se voyant en cette extremité, envoya des Ambassadeurs à la Porte. Ceux-cy furent bien receus de Soliman, & en rapporterent une robe d'escarlata en broderie; une masse de fer avec le pomeau, & la poignée d'or,

d'or ; & un Cimenterre , dont le fourreau estoit gressé de pierreries , pour marques de son amitié , & de sa protection. En ce mesme temps , le Sultan commanda aux Gouverneurs des places voisines , de se mettre aux champs sans délai pour secourir cette Reyne. Sur ces entreprises, Lascus qui avoit passé au service de Ferdinand , & qui pour lors estoit son Ambassadeur à Constantinople , demanda au Turc le Royaume de Hongrie , aux conditions qu'il l'avoit donné auparavant à Jean Zapoliha. Cette demande déplut au Tyran , qui fit mettre l'Ambassadeur en prison ; disant qu'il estoit digne de mort , pour avoir osé se moquer de sa Hauteesse. Soliman donc refusant à Ferdinand sa demande , & envoyant du secours à la Reyne Elisabeth , la Hongrie devint le Theatre de plusieurs & horribles confusions. Les Allemands , les Turcs , & les Hongrois y répandirent beaucoup de sang : Rogendorf , nouveau General des troupes de Ferdinand , assiegea Bude. Ce siege mit Soliman en fougue & en chemin pour la venir secourir. Il n'eust pas néanmoins la peine de faire lever le siege ; ses troupes l'avoient fait avant son arrivée. Et Rogendorf y ayant perdu vingt mil hommes , s'estoit sauvé par la fuite. Soliman

L

ne

ne laissa pas de poursuivre son voyage, & estant arrivé proche de la Ville, il envoya des presens au jeune Roy; Mais peu après desirant de luy faire payer ses pas & sa peine, il fit prier la Reyne de luy faire voir son fils, l'assurant que ce n'estoit que pour obliger ses enfans à l'aymer davantage. Au mesme temps les deputez eurent ordre de luy dire, que s'il ne la voyoit pas, c'estoit de peur que sa visite ne fist tort à sa reputation. La Reyne remercia le Grand Seigneur de sa civilité, & chancelant dans le doute si' elle devoit envoyer son fils, ou ne le point envoyer, George Martinusias luy dit qu'elle ne le pouvoit pas refuser. Vaincuë donc de la nécessité, elle le mit dans un berceau digne d'un tel enfant; & ayant commandé à la nourrice, à quelques autres matrones, & à plusieurs Seigneurs Hongrois de l'accompagner, elle l'envoya au Camp. Soliman le voulant honorer, le fit recevoir par une troupe de Cavalerie, le vit, le caressa, & le fit caresser par ses Enfans. Et en mesme temps, il fit saisir une des portes de la Ville de Bude, par où ses troupes s'espandirent par les ruës & par les places. Cela fait, on commanda aux Bourgeois de rendre les armes, s'ils vouloient
con-

conserver leur vie : ce qui se fit sans aucun tumulte. Alors Soliman renvoya le jeune Prince à sa Mere , & retint les Grands qui l'avoient accompagné. Le Reyne voyant sa Ville & ses Officiers au pouvoir du Turc , elle pleure , & prie ; Mais ses prieres & ses pleurs n'empêcherent point que Soliman ne mit en deliberation s'il devoit retenir le Royaume de Hongrie , où le rendre au jeune Roy.

P. Le Turc est si absolu & si formidable à ses Sujets , que j'oserois assurer , que dans son conseil tout le monde parle selon l'humeur , & l'inclination du Prince.

G. Il n'en fut pas de mesme icy , car les opinions furent debatues ; & le Grand Seigneur ne prit pas la plus déraisonnable. Mahomet , & Ustrephy estoient d'avis , que Soliman menast le jeune Roy & les principaux Hongrois à Constantinople , & qu'il mit un Gouverneur à Bude , qui usant de moderation , apprist peu à peu à ce peuple libertin à porter le joug Ottoman ; Et que cependant on le laissast jouir de ses biens , & de sa liberté. Rostanes gendre de Soliman , luy donna un conseil plus honorable , luy persuadant de garder la foy qu'il avoit engagée ; n'estant pas possible de faire autrement , sans déchet

de son honneur ; & de sa reputation. Ja-
haoglis Bassa de Belgrade , rejettant tout ce
qu'il avoit d'humain & d'honneste , tascha
de persuader à Soliman , de reduire la
Hongrie en Province , & de se delivrer
de la necessité de venir si souvent secourir
une femme , & un enfant. Il luy repré-
senta , que jamais ils ne pourroient resister
aux forces Allemandes , que par les armes
de sa Hauteffe ; & que par ainsi , ses in-
quietudes seroient eternelles. Il dit , qu'on
se devoit souvenir , que dans vingt ans,
Soliman avoit esté contraint de venir cinq
fois en Pannonie , à grands frais , & avec
danger de sa personne ; La premiere , pour
reduire en son pouvoir la Ville de Belgrade,
qui en ce temps-là estoit un nid de voleurs ;
La seconde , pour vanger un affront fait à
ses Ambassadeurs , auquel il Sacrifia le Roy
Lovis ; & alors par une prodigalité sans
exemple , il avoit donné le Royaume de
Hongrie à une personne , qui n'estoit
considerable que par le mal qu'il avoit
fait aux troupes Ottomanes ; La troisié-
me , pour secourir le mesme Roy contre
Ferdinand d'Autriche , qui le molestoit ,
& qu'au mesme temps il avoit ébranlé
& desolé toute l'Allemagne , par le siege
de Vienne , & par les courses , qui mirent
soixan-

foixante mille Chrestiens à la chaine ; La quatriefme , à cause que la retraitte de Soliman ayant donné au mesme Ferdinand , l'assurance d'attaquer le Roy Jean , & l'esperance d'affujettir son Royaume , il fut contraint de le venir secourir ; Et la cinquiesme pour les affaires , dont il s'agissoit alors , & dont nous avons parlé cy-dessus. Ce Bassa , qui avoit esté present à toutes ces expeditions , exaggeroit le mal que Soliman y avoit enduré ; les Grands Personnages qu'il y avoit perdu , & la necessité qui l'obligeroit à negliger ses autres affaires , pour celle-cy. Delà il concluoit , que les guerres ne se devant faire que pour avoir le moyen de vivre en paix , le Sultan son maistre devoit reduire en Province , un Royaume qu'il avoit si souvent pris , & defendu ; renvoyer la Reyne à Sigismond Roy de Pologne son Pere ; faire mener l'enfant à Constantinople pour y estre eslevé en la Loy Mahometane ; tuer tous les Grands du Royaume ; raser leurs fortresses ; transporter en Asie une partie des familles : & tenir en devoir les autres par des garnisons suffisantes.

P. Ce dernier parloit en veritable Turc , car cette race est cruelle , & ennemie jurée des Chrestiens.

G. Jahaoglis ne disoit rien que Soliman n'eust pû faire, & que plusieurs de ses Predecesseurs n'eussent fait en semblable occasion. Il se resolut pourtant d'user de plus grande moderation. Il laissa garnison dans Bude, priant la Reyne d'aggréer ce qu'il faisoit, & de se retirer avec son fils à Lippha, d'où elle regneroit dans la Transilvanie au voisinage des terres du Roy de Pologne son Pere. Et l'ayant fait asseurer de l'affection qu'il conservoit à son fils, il la fit conduire par des troupes de ses gardes, & luy donna des chariots & des bestes de charge; pour qu'elle peut emporter commodement, & sans danger tous les meubles qu'elle avoit. La Reyne se voyant reduite à la necessité de partir, tascha de faire connoistre qu'elle sortoit volontiers d'une place, où elle ne pouvoit plus demeurer. Quelques Grands du Pays la suivirent avec joye, parce qu'ils sortoient de prison. Et les Transilvains jurerent fidelité au jeune Prince, du consentement du Turc. Et se souvenans que le Roy Jean les avoit gouverné doucement près de trente ans: ils promirent à son fils une obeissance sans contrainte. Les affaires de Hongrie estant au point que nous venons de dire; Le Roy Ferdinand, qui
craig-

craignoit le Turc Soliman, le voulut appaiser ; & pour cet effet il luy envoya des presens, dignes de celuy qui les donnoit, & de celuy qui les recevoit. Ce furent entre autre choses, un gobelet d'or enrichy de pierreries, & un horloge d'argent d'un merveilleux artifice. L'horloge estoit un globe, qui avoit honoré le Cabinet de Maximilien son Aieul, & qui montroit, outre les heures, le Cours des planetes, & la distance du Soleil, & de la Lune, imitant la machine du monde autant que l'artifice le peut faire ; Et le mouvement de ses ressorts duroit un an entier.

P. Ces presens firent-ils quelque bon effet ? acquirent-ils à Ferdinand la tranquillité qu'il esperoit ?

G. Le globe pleut extremement au Sultan, parce qu'il estoit sçavant en Astronomie ; mais il ne l'obligea à aucune civilité. Les Ambassadeurs de Ferdinand demandoient au Turc le Royaume de Hongrie, aux conditions qu'il l'avoit donné auparavant à Jean Zapoliha ; ce qui estant honorable à Soliman, & utile à son Estat, il y avoit toutes les apparences du monde qu'il le feroit. Ils receurent neantmoins cette responce de la bouche de Rostanes, que sa Hauteſſe donneroit la paix à leur

maistre, s'il luy rendoit toutes les places qui avoient appartenu au Roy Louis I. s'il ne s'approchoit plus des frontieres de Hongrie ; s'il vouloit obliger la Maison d'Autriche à luy payer un tribut, qu'elle luy imposeroit, pour conserver l'honneur de sa Majesté Ottomane ; que ce tribut seroit petit, en comparaison des grands travaux qu'elle avoit souffert, & des frais immenses qu'elle avoit fait en cette guerre ; Et si ces conditions sembloient rudes à Ferdinand, elle employeroit ses forces, pour le contraindre à cet accommodement. Sur cette responce, Soliman se retira à Constantinople, après avoir ravagé quelques Provinces. Cet orgueilleux procedé de Soliman, fut interpreté à Vienne pour une declaration de la guerre. C'est pourquoy le Roy Ferdinand choisit trois Generaux pour les opposer à ce redoutable ennemy ; & fit solliciter George Martinusias, qui ne refusa point de le servir. Ce Moyne, que le Roy Jean avoit choisi pour Tuteur de son fils, pour principal Ministre de son Estat, & pour directeur de ses Finances, voulant tyranniser son maistre, & la Reyne sa Mere, avoit tousiours plusieurs cordes en son arc. Et quoy qu'il promit à la Reyne, au Turc, ou au Roy des Romains ;
ce

ce n'estoit que pour se servir des uns contre les autres, & pour regner absolument par son adresse. L'ambition de ce petit gentil-homme, qui de vil & méprisé domestique de la Mere de Jean Zapoliha, estoit devenu Moine; de Moine ignorant, serviteur du Roy Jean, Evêque de Varadin & premier Ministre d'Estat; qui ne pouvoit souffrir aucun esgal, fit craindre à la Reyne, qu'il la vouloit rendre malheureuse, & déthrôner son fils. Cette crainte contraignit la Reyne Isabelle de faire représenter à Soliman, que Martinusias avoit demandé secours à Ferdinand Roy des Romains, pour venir à bout du dessein qu'il avoit de regner, par l'oppression, & peutestre par la mort de son fils. Martinusias, au contraire, faisoit représenter à Ferdinand, qu'estant extrêmement obligé au Roy défunt, il ne pouvoit pas moins, que de procurer à son fils toute sorte de bien, d'honneur, & d'utilité. Mais que la qualité de Prelat, l'attachoit encor plus puissamment à la conservation de la Chrestienté; qu'il avoit à faire à une femme craintive, qui au moindre soupçon imploroit le secours du Turc; Et qu'indubitablement la Transilvanie tomberoit entre les mains des Infidelles, si on ne luy

en estoit le gouvernement. Pour cet effet il prioit le Roy Ferdinand de la contraindre à ceder ses Estats pour une recompense; & qu'il jugeroit à propos, qu'on offrit au fils les avantages qui avoient esté promis au Pere. Ferdinand qui connoissoit Martinusias, ne douta point qu'il ne le voulut tromper; il ne laissa pourtant pas de tourner à son profit l'artifice de ce Moine. Il loüa son zele, & l'ayant conjuré de perséverer dans sa loüable intention; il luy envoya quelques pieces de Canon, & mille chevaux payez pour quatre mois. Les affaires donc estant disposées à un changement, chacun taschoit à se prevaloir de cette conjoncture. Ferdinand avisa l'Empereur son frere de ce qui se passoit, & de l'esperance qu'il avoit d'en retirer quelque profit, s'il luy plaisoit de l'assister de son conseil, & de ses forces. L'Empereur goustâ la proposition du Roy Ferdinand, & luy envoya Jean Baptiste Castaldo, Espagnol, homme vaillant & adroit; à qui ils confierent la conduite de leur dessein. La Reyne Isabelle de Jagellon, qui sçavoit & craignoit les menées de Martinusias, assembla les Estats de son Pays pour gagner la volonté des Grands, croyant que par ce moyen elle conserveroit

veroit à son fils , & à elle le rang qu'ils tenoient. Martinusias craignant que les Estats ne prissent des résolutions contre luy , s'achemina à Agnabet , où la Diete estoit assemblée , la rompit , contraignit la Reyne de se retirer à Alba-Julia , & commença la guerre contre son maistre. En ces entrefaites Castaldo arriva à Claudiopolis , que les Hongrois appellent Colefvar , & les Allemands Clausembourg ; d'où suivant ses instructions , il pria Martinusias de tenir ce qu'il avoit promis au Roy des Romains. Alors ce Prelat qui sçavoit que la Reyne le craignoit , l'alla voir , luy montra sa faute , & l'exhorta de s'accommoder avec Ferdinand , à quoy elle consentit. Pour cet effet les Estats de Transilvanie furent convoquez à Claudiopolis : où le Seigneur Castaldo fit voir la charge qu'il avoit de traiter avec la Reyne ; Il luy fit connoistre que son fils & elle estoient incapables de defendre la Transilvanie contre le Turc , & que pour le bien de la Chrestienté , il seroit nécessaire qu'ils en fissent un transport au Roy Ferdinand. Et afin qu'elle & son fils y trouvassent leur compte, Il promit à Jean Sigismond les Duchez d'Opelen , & de Ratibor , qui rapportent vingt cinq mille ducats par an ;

2eanne fille de Ferdinand , avec cent mille Jfcus de dot ; & à la Reyne fa Mere cinquante mille efcus , & le payement de toutes fes debtes.

P. Il me femble , qu'eu efgard à la Transilvanie , cette compensation eft peu de chofe. Elle femble néanmoins affez grande , parce que la Reyne , & fon fils , fe delivroient de la neceffité de faire la guerre au Turc , ou à la Maifon d'Autriche. Et le fexe d'Elifabeth , & la jeunefle de Jean Sigifmond en eftoient incapables : Mais le Reyne accepta-t'elle fes offres ?

G. Cette Princeffe courageufe , & prudente , defirant fe delivrer du joug que Martinufias tafchoit de luy mettre fur le col , acquiefça à la volonté du Roy des Romains , & mit dès l'heure mefme les ornemens Royaux entre les mains de Cafaldo. Cela fait , elle pria ce Seigneur Efpagnol , de faire en forte que le Roy fon maiftre accomplit promptement ce qu'il luy avoit promis de fa part ; & fe retira à Caffovie , qui luy avoit efté donné pour retraite , jufques à l'entiere execution de ce traité. Cafaldo , ayant la Couronne de Hongrie , creut qu'on devoit reconnoiftre fon maiftre pour Roy : Et pour cette
caufe ,

cause, il pria les Grands de Transilvanie, de faire ferment de fidelité au Roy Ferdinand. Ils le firent tous sans contredit après George Martinusias, qui avoit gagné en ce traité l'Archevesché de Strigonie, & le chapeau de Cardinal, qui luy fut procuré par le mesme Roy des Romains. Les affaires estant en ces termes, chacun se preparoit à la guerre : Les Hongrois sçavoient bien que le Turc ne souffriroit pas sans ressentiment, qu'une Province qui le reconnoissoit pour Souverain, passast à d'autres mains contre sa volonté. En effet il entra en Transilvanie ; mais il y fit mal ses affaires tandis que Martinusias vescut, & que la Reyne eut esperance qu'on tiendrait l'accord, qui avoit esté fait avec elle. Pour ce qui regarde Martinusias, il faut remarquer, que desirant de servir les Chrétiens, sans aigrir par trop le Turc contre luy, il sauva Ulmambey qu'on vouloit tailler en pieces à la reddition de Lippa : & receut dans son Chasteau de Vivaria, celui qui recueilloit le tribut que la Transilvanie payoit à Soliman. Ces actions luy cousterent la vie ; Car Castaldo se mesfiant de luy, le fit poignarder par Marc Antoine Ferrero son Secretaire, qui à cause de sa charge avoit beaucoup d'accez auprès

auprès de sa personne. Soliman ayant appris la mort de Martinufias , & le serment que les Transilvains avoient fait au Roy Ferdinand, commanda à Estienne Prince de Moldavie , Gouverneur de Bude , & aux autres voisins de ce Pays , de prendre les armes pour l'attaquer. Ce commandement ne fut pas plustost sorty de la Porte, qu'on en vit les effets. Et la Transilvanie eut sujet de dire, que la mort d'un Tyrان ne l'avoit pas delivrée de servitude. Cependant la Reyne Isabelle ne pouvant obtenir l'effet des promesses qu'on luy avoit faites : pria derechef le Sultan d'avoir pitié de son fils. Soliman touché ou des prieres de cette pauvre Reyne , ou de son propre interest , l'assista puissamment, & reduisit les Transilvains à la necessité de prier Ferdinand, qu'il leur permit de traiter avec le Turc en faveur de Jean Sigismond. Ferdinand y consentit, quoy que contre sa volonté ; & ils obtinrent la mesme grace qui avoit esté faite à Jean Zapoliha son Pere ; sous les soumissions, redevances & tribut , qu'il plut à Soliman de luy imposer. Cecy avint l'an 1551. La Reyne estant rentrée dans ses Estats, Sigismond Auguste Roy de Pologne son frere, fut mediateur d'un autre traité entre le
Roy

Roy Ferdinand & elle. Par ce traité, la Reyne obtint des conditions plus avantageuses qu'auparavant. Son fils devoit espouser Jeanne fille de Ferdinand, & posséder en Souveraineté pour luy & ses descendans à perpetuité la Transilvanie, le Comté d'Abavivar, Murant, Hufzth, Marmet, & une partie du revenu des terres de Beregh & d'Ugocha.

P. Je ne pense pas, qu'on trouve beaucoup de Pays, qui ayent si souvent changé de maistre que la Transilvanie, & je ne sçay si je dois croire qu'un Roy des Romains, frere du plus grand Empereur qui ait regné en Allemagne, & Pere de plusieurs enfans, se soit pû résoudre à ceder la Souveraineté qu'il avoit acquise, partie de gré, partie de force.

G. Je sçay que les Grands Princes perdent mal-volontiers ce qu'ils ont acquis, il est neantmoins vray que le Roy Ferdinand fit la cession dont nous venons de parler; & qu'il permit à Jean Sigismond de faire en Transilvanie, tout ce qui luy plairoit, horsmis de prendre le nom de Roy: L'on passa encore plus outre, & ce Transilvain appuié des forces du Turc, demanda que le Danube divisast les Estats de Hongrie de ceux de Transilvanie; Et qu'à

qu'à faute de masles de la Maison d'Austrie, ses descendans succedassent au Royaume de Hongrie. Cette demande fascha Ferdinand, qui prit les armes, & contraignit le Transilvain à se contenter que le Tebisque bornast ses Estats. Cet accord depleut à Jean Sigismond, ou au Turc, qui le faisoit agir, ne le pouvant pas luy mesme, à cause d'une treve, qu'il avoit faite pour huit ans. C'est pourquoy le Transilvain declara la guerre à l'Empereur Maximilien I. qui venoit de succeder à Ferdinand son Pere: luy prit Zackwar, Hudad, & Corazo; & il auroit pris Cassovie, si la rigueur de la saison ne l'en eut empesché. Ces victoires ne furent pourtant pas de longue durée, car Maximilien se sentant offensé, le fit attaquer vertement, luy reprit ce qu'il avoit gagné, & le contraignit à la paix. Mais Soliman estant de retour de Malte, où il avoit mal fait ses affaires, recommença la guerre en Hongrie, où il mourut, ayant assiege Ziguét, qui se rendit au Bassa Mustafa, son Lieutenant General, le 7. de Septembre 1566. Selim, qui succeda à son Pere, accorda huit ans de Treve aux Hongrois, & y fit comprendre le Transilvain, qui à la recommandation de Sigismond Auguste Roy de Pologne, son Oncle, adjousta à son domaine, quelques

ques terres que l'Empereur luy ceda, & la Ville de Guyla, qu'il achepta du Turc, l'an 1568. Le Transilvain donc voyant que la guerre luy estoit favorable, tascha de corrompre plusieurs Hongrois, afin de porter ses armes en Hongrie avec avantage. Ce dessein n'eut pourtant pas son effet, car il mourut, l'an 1570. n'ayant pas encore trente trois ans, & en luy s'acheva la race de Zapoliha. Il avoit eu soin de choisir Gaspar Bekéz, pour son successeur: Mais il fut rejezté par les grands du Pays, qui mirent en sa place Estienne Battory, 24. de May 1571. Ce Prince reconnut le Turc, de mesme que son Predecesseur; & ayant esté esleu Roy de Pologne, après la retraite de Henry de Valois, il fit voir que la fortune & la vertu ne sont pas incompatibles. Ce Seigneur se vit dans peu d'années, Baron, Prince, & Roy, digne de tous ces degrez: Estienne estant esleu Roy de Pologne, ceda la Transilvanie à Christophle Battory son frere, qui n'ayant pas la Maison d'Austriche favorable à cause que son frere avoit esté preferé à Maximilien II. il fut contraint de chercher de l'appuy à Constantinople. Ce Prince fut très-vertueux, & ayant reprimé l'audace de Bekéz, qui entreprit souvent de le supplanter; il

il regna glorieusement jusqu'à la mort, qui le mit au cercueil, l'an 1581. Sigismond son fils luy succeda estant encor enfant; Et le Roy Estienne Battory, son Oncle, luy ayant donné trois Tuteurs, mit de la jalousie parmy eux, qui l'obligea de les en exclure peu après, & de mettre la personne & les affaires de son nepveu, entre les mains de Jean Geczy Gouverneur de Varadin. Celuy-cy fut homme d'ordre, il fit voir qu'il avoit autant de cœur, que de conduite: A peine avoit-il pris les resnes de l'Estat de son pupile, que le Roy Estienne mourut, l'an 1586. Alors les factions qui s'esleverent en Pologne pour l'élection d'un Roy, luy donnerent moyen de faire connoistre ce qu'il valoit. Il joignit donc ses forces à celles de Samoisky, qui favorisoit Sigismond de Suede contre Maximilien d'Autriche son competeur; Et celuy-cy fut battu, pris, & contraint de quitter ses pretentions au Suedois. En ce mesme temps, le Turc faisoit une rude guerre en Hongrie contre l'Empereur Rodolphe II. Et quoy que Sa Majesté eust des Officiers d'importance, qui vendoient cherement au Sultan toutes les victoires qu'il obtenoit: si est-ce que l'an 1595. Sinam Lieutenant General de Selim reduisit à son obeissance la Forteresse

resse admirable de Javarin, qu'on croyoit alors imprenable.

P. L'on dit que Sinam se vançoit d'avoir réduit l'Empereur Rodolphe à la nécessité de luy demander la paix, par la perte de cette admirable place. Sanfovin dit pourtant qu'il y perdit cinquante mil hommes, & que peu après la guerre recommença avec plus d'ardeur que jamais.

G. L'Empereur avoit trop de courage pour demander la paix, après une telle perte. Il sçavoit qu'elle n'auroit pû estre que défavantageuse, & ce fut pour cela, qu'il se résolut à continuer la guerre. Pour cet effet il demanda du secours à tous ceux qui luy en pouvoient donner; & attira dans son party Sigismond Battory Prince de Transilvanie. Ce Seigneur se laissa aisément porter à ce noble dessein, parce qu'il avoit du cœur, & parce qu'il croyoit qu'il estoit honteux à un Chrestien de favoriser ceux qui ne visent qu'à l'entiere destruction de la Chrestienté. Il fit donc un accord avec l'Empereur, dont les principaux articles furent; *Que Sigismond prenant les armes contre le Turc, il ne seroit permis à l'Empereur, de faire la paix avec luy, sinon du consentement du Transilvain; Et que si l'on en venoit là, les Principautez de Valachio, de*
Mol-

Moldavie, & de Transilvanie, y seroient comprises ; Qu'il jouyroit du nom, des honneurs, & des prerogatives de Prince de l'Empire ; Qu'on luy assigneroit un rang honorable parmy eux ; que l'Empereur luy feroit donner une Princesse du Sang d'Autriche ; Qu'autant de temps que la presente guerre durerait ; il luy fourniroit tous les ans, cent mille florins de Rhin, qui valent quatre cent mille livres Françoises, & luy entretiendroit un bon nerf de Cavalerie & d'Infanterie Allemande ; Que toutes les places que ses armes occuperoient, demeureroient en propriété à luy & à ses descendans des deux sexes. Que si par malheur le Turc le chassoit de Transilvanie, l'Empereur luy donneroit des Terres dans l'Empire suffisantes de l'entretenir en Prince ; Qu'il y auroit Amnistie generale, pour luy & pour tous ceux qui l'avoient servy en faveur du Turc, contre sa Majesté Imperiale ; qu'il rentreroit dans toutes les Terres qu'il avoit auparavant en Illyrie & en Hongrie ; Que l'Empereur le pourvoiroit d'artillerie, de poudre & d'autres munitions de guerre ; Et que de sa part, il se mettroit en Campagne avec quatre vingt mille combattans, Transilvains, Valaques, & Moldaves. Cet accord fut sceelé, par le Mariage de Sigismond,

mond, avec Marie Christine, fille de Charles Archiduc de Grets; par l'ordre de la Toison d'or, que Philippe II. Roy d'Espagne luy envoya; par le chapeau & l'espée benite, que le Pape Clement huitiesme luy fit presenter, & par une grande quantité d'argent, qui luy fut accordée de divers endroits de la Chrestienté. Cette ligue fut agreable à plusieurs grands Potentats, & dépleut tellement au Turc Amurat, aux Princes de la Maison de Sigismond, & à la plus part des habitans de Transilvanie, qu'on la vit bien-tost suivie d'Invasions, de troubles, & de meurtres. Alors le Transilvain appella près de sa personne les Sicules, qui luy estoient très-affectionnez; & meditant des horribles vangeances contre ses Parens, & contre les Grands de Transilvanie, convoca les Estats à Claudiopolis. Ce fut là, que Sigismond fit mourir Balthasar Battory son Oncle, & plusieurs autres Seigneurs du Pays, qu'il fit declarer criminels de Leze Majesté, & en premier chef, Estienne & André Battory, ses Cousins enfans de Balthasar. En ce mesme temps Sigismond croyant d'avoir esteint la rebellion, fit publier par tout son Pays, la Ligue qu'il venoit de faire avec l'Empereur contre les Ottomans; & exhorta ses sujets à prendre les armes, pour
se

se delivrer de la tyrannie qu'ils avoient si long-temps soufferte. Peu de jours après, il eut cinquante mille hommes sur pied, & les ayant rangez sous des bons Officiers, les fit avancer vers le Danube pour commencer le jeu. En effet le voila aux champs, & la fortune se rangeant de son costé, il prit sept navires chargez d'argent & d'autres riches marchandises, que Sinam vouloit employer à la corruption des Officiers de Vienne, pour l'assujettir à son maistre. Cette victoire fit esperer à Sigismond qu'il pourroit assieger & prendre Themisvar: mais à peine l'avoit-il attaqué, qu'il apprit que les Tartares ravageoient ses Estats; & il fut contraint de les aller defendre. Le siege levé il s'avança vers ces Barbares, & les ayant trouvez en un lieu inaccessible, où la valeur luy eust esté inutile, il eut recours à l'adresse; & ayant fait mettre le feu à leurs quartiers, il les contraignit d'en sortir, & les defit entierement sans beaucoup de perte ny de difficulté.

P. Jusqu'icy le Prince Sigismond Batory a esté heureux, & si ce n'est que la mort de son Oncle, & de quelques autres Seigneurs Transilvains le convainque de cruauté, je ne vois pas qu'on puisse blâmer sa conduite. Je voudrois bien sçavoir, si la
for-

fortune l'accompagna jusqu'au tombeau, & s'il laissa des enfans heritiers de sa vertu & de ses Estats.

G. Je m'approche tout doucement de ce que vous desirez sçavoir. Les Valaques & les Moldaves admirans les victoires des Transilvains, y voulurent avoir part, & se joignirent à eux. Sultan Amurath, voyant que ses pertes caufoient cette revolte, desira d'y mettre ordre; & pour cet effet, il commanda au Bassa de Themisvar d'attaquer ces rebelles, & de leur faire sentir la rigueur du fer & du feu. Le Bassa voulant obeïr à cet ordre, se mit en campagne: mais il fut défait sur la fin de l'année 1564. Cette victoire de Sigismond fut suivie de prez de celle de vingt mille Tartares, qui retournans chez eux, chargez de butin, furent attaquez & defaits par le mesme Sigismond. En ce mesme temps mourut Amurath II. & eut pour successeur Mahomet troisieme son fils, qui pour lors estoit âgé de trente ans. Mahomet estant parvenu à la Couronne, fit des grandes largesses à ses Janissaires, & des grands preparatifs pour la guerre contre les Chrestiens. Ayant donc eu avis que les Cosaques & les Podoliens estoient entrez dans la ligue des Transilvains, il envoya une armée de cent mille hommes, sous

sous la conduite de Sinam, à qui il commanda de châtier exemplairement les rebelles. Sinam se preparoit à l'exécution du commandement qu'il avoit de son maître; & tandis qu'il taschoit d'acquérir des amis en Moldavie, il preparoit aussi une armée formidable pour venir à bout de son dessein. Il fut pourtant mal-mené par Sigismond, qui le talonna de si près, lors qu'il vouloit repasser le Danube, que le pont se trouvant trop chargé du nombre des fuyards, s'abbatit; & Sinam tombant dans la Riviere, fut en danger de tenir compagnie à une infinité des siens qui furent submergez. Cette action, joincte à plusieurs autres, où le bon-heur, la prudence, & la valeur de Sigismond, avoient paru avec esclat, luy acquit le nom d'Invincible, & contraignit Mahomet de prendre la conduite de son armée. Le voy-là donc en campagne, avec deux cens mille combattans; & ces forces espouvantables luy donnerent la hardiesse de s'avancer jusques à Agria. Ce fut là que l'Archiduc Maximilien, & le Prince Sigismond méprisant ce grand nombre, par la coustume qu'ils avoient de vaincre, luy donnerent une bataille, qui auroit remis les affaires de la Chrestienté, si l'infame desir de butiner, n'eust

n'eust arresté la victoire. Les nostres y perdirent vingt mille hommes, & le Turc beaucoup davantage. Mais dès ce temps-là, il semble, que la Fortune, qui jusqu'alors avoit esté partifane du Transilvain, luy tourna le dos. Ce Prince, oubliant sa premiere valeur, se resolut de changer la Transilvanie à quelques terres de Silesie : & pour parvenir à son dessein, il mit sur pied tout ce qu'il peut avoir de forces, pour faire un dernier effort. Il assiegea Themisvar, & fut contraint de lever le siege comme la premiere fois. A quelque-temps de là, le Bassa Ibrahim assiegea Uaradin : Et Basta ayant prié nostre Sigismond de joindre ses forces à celles qu'il commandoit, pour secourir la place, il le promit & manqua de parole. Depuis ce temps-là, on ne vit plus en luy que de l'irresolution, & de l'inconstance. Il fit proclamer le Cardinal Battory son Cousin, Prince de Transilvanie : & ne l'ayant pas pû maintenir, il quitta ses Estats à l'Empereur Rodolphe II. qui luy donna Ratibor & Opelen, pour les tenir sa vie durant, avec une pension de cinquante mille escus, & un chapeau de Cardinal que l'Empereur luy devoit procurer.

P. Il me semble : que le Transilvain

M

estoit

estoit marié, & vous dites, qu'il desiroit avoir un chapeau de Cardinal.

G. Je vous ay dé-jà dit cy-devant, que Sigismond Battory, Prince de Transilvanie, avoit espousé Marie Christine d'Autriche : Mais estant aussi lasche dans l'exercice de Venus, qu'il estoit brave dans celui de Mars, avoüa son impuissance ; & son mariage fut déclaré nul. Mais je ne vous ay pas encore dit, qu'après plusieurs miseres que son changement apporta aux Estats de Transilvanie, de Moldavie, & de Valachie, qu'il avoit cedez à l'Empereur ; & après s'en estre repenty, & donné des marques d'une extreme inconstance, il mourut à Prague le 17. de Mars 1603. Cette mort ne confirma point la possession de la Transilvanie à l'Empereur : Car le Turc, ayant tousiours des pratiques dans le Pays, & les peuples croyans leur liberté lezée par l'accord qui avoit esté fait entre Rodolphe II. & le Transilvain, personne ne se contentoit de l'estat present. George Basta Lieutenant General de l'Empereur en son armée de Transilvanie, tirannisoit le peuple. Les Turcs, les Tartares, les Polonois, & les autres voisins en avoient fait le Theatre d'une longue & sanglante Tragedie : si bien que les Transilvains,

ne

ne respiroient qu'après leur première condition. En effet Estienne Boskay ayant chassé le Decemvirat que l'Empereur avoit mis en Transilvanie , s'y establit plus par la bienveillance du peuple, & par les fautes que firent les Generaux de l'Empereur Rodolphe , que par ses propres forces : Les communautéz se plaignoient de l'inquisition, de l'insolence des estrangers, & de l'extinction de leurs privileges, & immunitéz. Boskay fomentoit ces crimes, & augmentant son credit parmy le peuple, s'affermissoit puissamment dans la possession de sa Principauté. Delà vint que Gabriël Bethlem,) à qui le Turc faisoit espérer la Transilvanie) croyant qu'il n'estoit pas encore temps d'y penser, se soumit volontiers à Boskay. Cependant le mesme Bethlem, s'estant joint à Bechtes Bassa de Themisvar, tascha de surprendre Lippha, & il fut surpris luy mesme : De sorte qu'il fut contraint de fuir en chemise, & la crainte luy fit oublier dans ses chausses le Traitté de sa Conspiration. Cet escrit estant venu entre les mains du Comte de Beljoyoso Gouverneur du Pays, le mit en peine ; & cherchant le moyen de remedier à ce mal , il trouva qu'il estoit incurable. En effet , Boskay ne perdit point

de temps, vainquit Beljoyoso, le reduisit à l'extremité, & s'empara de plusieurs places. Puis ayant les Grands, les Villes, & les peuples favorables, il se mit en estat de parler en maistre ; mais la fortune, qui prend plaisir à se faire admirer, se tourna du Costé de Basta, qui ayant obtenu quelques victoires, exhorta Boskai à quitter les armes, & à plier le col sous le joug Imperial. Boskai, qui pretendoit la Principauté, respondit, que si on ne luy laissoit la Transilvanie ; si on ne mettoit des Hongrois dans les Provinces, & dans les Villes pour les gouverner ; si on ne conduisoit ailleurs la milice estrangere, & si on ne permettoit l'exercice de sa Religion, il prefereroit tousiours la guerre à la Paix. La fortune, qui favorise souvent la temerité, prit le party de Boskai, & le fit triompher de toutes les difficultez, qu'il rencontra dans cette guerre. Basta, qui le pressoit le plus, vit ses victoires suivies d'une entiere désobeissance : Ses soldats se mutinerent, disant qu'il ne les payoit que de paroles. Ils l'attaquerent dans son logis, & ceux-mesme qui estoient à la garde de vingt neuf chariots, chargez d'argent, de drap, & d'autres danrées, les pillerent, & passerent les uns en Pologne,

ne, & les autres à l'armée ennemie. Ainsi la Transilvanie, estant delivrée de l'armée de Basta, une partie des cent Villes furent prises par les amis de Boskai, & les autres se rendirent sans en estre sommées. Ces progrez de Boskai contraignirent l'Empereur d'envoyer Demetrius Nabradi, Evêque de Vesprin, & Sigismond Forgas, pour traiter avec luy. Ces deputez trouverent que la prosperité l'avoit rendu insolent : Ils n'en receurent point d'autre responce, sinon que s'ils venoient de la part des Grands de Hongrie, ils estoient les biens venus; & s'ils avoient esté envoyez del'Empereur, ils n'avoient qu'à s'en retourner; qu'il en estoit venu en un point, d'où il ne pouvoit plus reculer. Ce discours fit connoistre aux Deputez, qu'il n'y avoit là rien à faire pour eux; & que la Transilvanie avoit changé de maistre. En effet les Estats de la Province, ayant esté assemblez à Kerene, Boskai fut confirmé dans l'usurpation qu'il avoit faite de cette Principauté : à condition, qu'il y souffriroit les Religions Romaine, Luthérienne, & Suïsse. Alors Sigismond Ragotsky receut le Gouvernement de Transilvanie, & Valentin Homonay fut fait General des Troupes du Pais. Le Grand Seig-

neur qui avoit eu l'œil ouvert à tous ces remuëmens, envoya un Chaous à Boskay, qui luy presenta de sa part une Masse, un Sabre, & un Drapeau, pour le confirmer en la possession de sa nouvelle Principauté. En reconnoissance de cette faveur Boskay envoya à la Porte Estienne Corlat, & George Kikedy, pour asséurer le Turc de sa fidelité, & pour luy presenter des marques de son obeïssance.

P. L'on dit que cette Ambassade fut infame, par le present que ces Envoyez firent au Turc de quelques enfans Allemands.

G. Ceux qui osent envahir les Estats d'autrui, & sacrifier à leur ambition une infinité de personnes, estiment lezer peu leur conscience, que de plonger quelques innocens dans la servitude. Boskay voulut faire mentir Machiavel, qui dit que les hommes ont de la peine à devenir entièrement méchans. Car ayant tasché de retirer de leur devoir les Places qui obeïssioient legitimement à l'Empereur, sa felonie passa plus outre; & quoy que luy & les siens prissent la Religion pour pre-texte de leur desobeïssance, ils accompagnerent le Turc dans les courses qu'il fit en Moravie; où ayant fait perir une
in-

infinité de Chrestiens , il en mit quatre
 mille dans les fers. On n'a jamais veu rien
 d'égal au zele de ses troupes Religieuses.
 Elles vendirent au Turc plusieurs de leurs
 freres , & comme leur crime estoit sans
 exemple , par un prodige inouï , on vit
 du sang sortir de l'or qu'ils recevoient en
 payement des hommes qu'ils vendoient
 aux Infidelles. Ces marques d'amitié ren-
 dues à nostre Ennemy commun , furent
 suivies d'un accord entre le Turc & Bos-
 kay : le premier voulut donner au second
 le titre de Roy de Hongrie , & celuy-cy
 craignant le revers de la fortune refusa
 cette grace , disant que l'Empereur avoit
 esté legitiment couronné. Par cet ac-
 cord la Transilvanie demeura à Boskay ,
 libre pour dix ans du tribut qu'elle payoit
 auparavant. Et ce temps expiré , elle de-
 voit envoyer au Grand Seigneur dix mille
 ducats par an , pour marque de Vassalage.
 Toutes ces choses , se passant ainsi en Eu-
 rope , le Bassa d'Alep & de Caramanie cou-
 pa de la besoigne au Sultan. Pour cette
 cause il se voulut delivrer de l'obligation
 de secourir Boskay ; & luy permit de
 s'accorder avec l'Empereur. D'autre co-
 sté , Sa Majesté estant lassé d'une si lon-
 gue guerre , & se persuadant que Boskay

n'ayant point d'enfans, il y auroit bien-
toſt du changement en l'Eſtat, elle accorda
facilement tout ce qu'on deſira d'elle. Les
principaux articles de cette Paix, furent ;
qu'il y auroit Amniſtie de tous coſtez ;
que les Religions de Rome, d'Ausbourg,
& de Suiſſe ſeroient permises par toute la
Hongrie ; que le Palatin ſeroit eſleu par
ſuffrages ; que le Gouvernement de toutes
les places ſeroit donné aux Hongrois, ex-
cepté Comore & Javarin, leſquelles on
pourroit donner à des Allemands. Toute la
Transilvanie, avec la partie de Hongrie,
qui avoit appartenu à Sigismond Battori,
ſeroit cedée à Boskai, & qu'on y adjouſte-
roit Zatmar, Ugoc, Tockai, & Bereg ;
qu'on taſcheroit de faire la paix avec le
Turc ; & ſi on ne la pouvoit obtenir, Bos-
kai joindroit ſes armes à celles de l'Empe-
reur. Ce Traitté fut approuvé, & juré
des principaux Seigneurs de Hongrie, de
Boheme, d'Auſtriche, de Sileſie, de Mo-
ravie, de Luſace. Pluſieurs la ſignerent, &
il n'y eut que Melchior Cleſel, alors
Eveſque de Neuſtadt, & puis Cardinal, qui
en fit difficulté, à cauſe, diſoit il, qu'il ne
falloit point ſecourir d'Heretique : mais
enfin, il y consentit. Cette paix fut ſuivie
d'une Treve de vingt ans, que l'Empereur
fit

fit avec le Turc. Par cet accord, le Sultan s'obligea d'appeller l'Empereur, Pere ; & l'Empereur devoit donner au Sultan le titre de fils. Ils devoient porter tous deux le nom d'Empereur ; les controverses qui auroient peu naistre entre eux, devoient estre terminées par les Gouverneurs de Javarin, & de Bude. Les Fortereses devoient demeurer en l'estat qu'elles estoient, & personne n'en pouvoit point bastir de nouvelles. l'Empereur donna au Turc deux cens mil escus pour une fois, & après cela, de trois en trois ans, ils se devoient faire des presens l'un à l'autre par leurs Ambassadeurs ; afin que leur amitié en demeurast plus ferme. Cette Transaction fut faite l'an 1606. & suivie de la maladie, & de la mort de Boskai, qui declara pour son Successeur en la Principauté de Transilvanie, Valentin Homonay ; mais les Estats du Pays luy prefererent Sigismond Ragotsky. Celuy-cy, aymant mieux le repos que les honneurs, refusa cette offre ; & se voyant contraint de l'accepter, il le fit avec autant de repugnance, qu'il en auroit pû avoir pour une honorable servitude.

P. Quoy qu'on die, que les Couronnes sont extremement pesantes, il arrive rarement

ment qu'on les refuse. Et si je ne me trompe, la moderation de Ragotsky tesmoigna qu'il estoit digne de regner.

G. Il n'y a pas moins de gloire à refuser les Couronnes, qu'à tascher de les meriter. Et je vous avouë, que si je ne sçavois que ce refus procedoit du mépris qu'il faisoit des honneurs, j'aurois creu, qu'il procedoit de crainte. L'Empereur Rodolphe II. avoit de la repugnance pour la liberté de Religion qu'il avoit accordée. Et les promesses des Ambassadeurs de Perse, jointes à la rebellion de Gambolah, qui avoit attiré à son party Aleppo, Damas & Tripoly, fomentoient son irresolution. Ce fut elle qui donna occasion aux Haiduques de continuer leurs violences, & à l'Archiduc Mathias de prendre les armes pour reprimer leur audace. Ce Prince ayant les armes à la main, poursuivit sa pointe, & obligea l'Empereur Rodolphe son frere à luy ceder la Hongrie & l'Autriche. Alors Mathias moins scrupuleux que l'Empereur, signa les articles de la Transaction de Vienne, y adjousta l'expulsion des Jesuites; & receut l'hommage que Ragotsky luy fit de sa Principauté. Peu après on connut clairement, que Ragotsky meprisoit les grandeurs de la terre: Car estant paisible possesseur de la Transilva-

silvanie, également chery de Mathias & du Turc, il transféra sa dignité à Gabriel Battory, n'ayant encor regné qu'un an. Achmet Empereur de Turquie confirma ce choix, & le Roy Mathias ne s'y opposa point. Battory ne fut pas si modéré que Ragotsky s'estoit persuadé. Il devint insupportable par sa paillardise, & l'honneur des plus vertueuses matrones n'estant pas assuré sous la domination d'un Prince si horriblement débordé, l'on conspira contre sa vie, & il fut assassiné à Valenceze l'an 1616. Bethlem Gabor, qui avoit beaucoup contribué à cette mort, se saisit des Estats du defunt. Et pour appaiser Mathias qui estoit devenu Empereur, & le Turc Achmet qui estoient également offensez, il promit au premier une raisonnable obeïssance : & mit quelques bonnes places, entre les mains du second.

P. Il me semble que Gabor est celebre dans l'Histoire, & qu'il a donné de la peine à l'Empereur Ferdinand deuxiesme.

G. Ce Transilvain tascha toute sa vie de pescher en eau trouble. Mais la fortune de l'Empereur Ferdinand estant superieure à la sienne, il luy falut enfin ceder. Voyons ce qui advint en ces quartiers là pendant

le Regne de Ferdinand second. Cet Archiduc, estoit le plus zelé Catholique du Monde, & celuy qui pouvoit le moins souffrir les Religions, que ses predecesseurs avoient permis dans leurs Estats. Ce zele, & son bon-heur firent que l'Empereur Mathias son Cousin le prefera à tous les autres Princes de sa Maison; & que le destinant pour son Successeur à l'Empire, il le fit reconnoistre Roy de Hongrie, & de Boheme, avant que mourir. Ferdinand commença son regne, par l'oppression des Protestans: Il fit fermer quelques temples, & en rasa quelques autres en Boheme. Il rappella les Jesuites en Hongrie, & rejeta les articles qui favorisoient les Religionnaires dans les Traitez faits entre les Empereurs & les Hongrois, & Bohemiens. Cette action ayant choqué un corps, qui pour lors estoit formidable, donna occasion aux Bohemiens de preferer à Ferdinand, Frederic Elekteur Palatin; Et d'abord il vit les Protestans de Boheme, & de Hongrie devant les murailles de sa ville Capitale. En mesme temps, Gabor, armé du pretexte de sa Religion, entra dans la ligue, & mit sur pied une armée de dix-huit mil hommes, fortifiée de dix-huit pieces de Canon, avec laquelle il entra en Hongrie; & y trouvant les esprits portez à la rebellion, il

il y fit des progresz, qui luy donnerent la hardiesse de se faire proclamer Roy. En ces entrefaites, Ferdinand estoit à Francfort, où il fut esleu Empereur. Et cette Election, luy ayant donné de l'autorité & des forces, il ne pensa plus qu'à recouvrer les Royaumes qu'il venoit de perdre, & à humilier ceux qui l'avoient osé attaquer. Il fit resonner fort haut l'injustice de ses adversaires, & ayant fait remonstrer aux Electeurs de l'Empire, aux François, & aux Anglois, le droit qu'il avoit de repeter le sien. Il attira dans son party tous les Catholiques d'Allemagne, & mesme le Duc de Saxe, qui estoit une des colonnes des Protestans, & retint les espées des estrangers dans le fourreau. Peu de temps après, l'Electeur Palatin, qui s'estoit mis en campagne avec des troupes tres-considerables, fut mis en fuite. Gabor fit plus de resistance, & auroit mit les affaires de l'Empereur en mauvais estat, si ses associez eussent mieux fait leur devoir à Prague. Le Comte de Dampierre, General des Troupes Imperiales perdit la vie en voulant reconnoistre le Chasteau de Presbourg, où Gabor avoit garnison. Et Charles de Longueval, Comte de Buquoy, qui après avoir dompté la Moravie, avoit fait de grands progresz en Hongrie, y mourut percé de

de seize coups. La mort de ce grand homme donna moyen à Gabor de reprendre plusieurs places, de vaincre ceux qui s'opposoient à ses desseins, & de courir tout le Pays. Mais enfin voyant ses confederez en fuite, & son armée dissipée, il demanda la paix, & l'obtint l'an 1622. sous les conditions qui suivent. Qu'il retiendrait toute la Transilvanie, Tokay, Cassovie, & sept autres Seigneuries de Hongrie; Que cedant avec la Couronne les autres Villes qu'il tenoit de la Hongrie, il quitteroit le nom de Roy, se contentant de celui de Prince de l'Empire, & des Principautez d'Opelen & de Ratibor, & qu'il remettrait les Jesuites, où ils avoient esté avant la guerre. Cette paix ne dura pas long-temps. Gabor donna Vaccia au Turc, qui luy envoya quatre vingt mille hommes, que le Comte de la Tour avoit obtenu pour luy. Avec ces troupes il envahit la Hongrie, disant qu'on ne luy tenoit pas ce qui avoit esté promis par le Traitté d'Odembourg; Qu'on opprimoit sa Religion, & qu'on ne luy faisoit pas delivrer l'argent qu'on luy devoit. L'Empereur voulant es-moussier cette pointe, fit remonstrer au grand Seigneur, que Gabor abusoit de ses forces, qu'il l'attaquoit sans raison; Et adjoustant les armes aux paroles, il contraignit son

son Ennemy à un accommodement moins avantageux que le premier. Par ce Traitté de l'an 1624. Gabor perdit le titre de Prince de l'Empire, & une partie de ce qui luy avoit esté accordé de la Hongrie. Peu après cet esprit inquiet joignit ses forces à celles de Charles Comte de Mansfeld. Mais quarante mille Tartares ayant esté défaits par les Polonois ; il fut contraint d'abandonner ses armes, pour aller prendre soin de ses Estats. Et n'ayant jöüy que quatre ans de la compagnie de Catherine, fille de Jean Sigismond Electeur de Brandebourg, il mourut l'an 1628. ayant souffert des douleurs incroyables aux pieds. Et sa mort fit connoistre qu'il honoroit esgalement l'Empereur & le Turc. Il laissa à chascun d'eux un cheval, dont le harnois estoit brodé de pierreries & quarante mille ducats en especes. Sa femme eut de luy cent mille pieces d'or de fix livres chacune, cent mille escus blancs, & cent mille florins, avec trois Seigneuries, dont elle devoit jöüir sa vie durant.

P. Cette Princeße, ayant neuf cent cinquante mille livres en argent monnoyé, & des pierreries convenables à une personne de sa qualité, avoit dequoy donner de l'avance à un cadet de bonne Maison : Et je pense que c'est pour cela que François Char;

Charles, Duc de Saxe Lauvembourg l'espousa quelques années après la mort de son mary. Mais je voudrois bien sçavoir, qui succeda à Bethlem Gabor ; & ce qui est arrivé en ce Pays-là depuis sa mort.

G. Quand les Heritiers des Principautez sont incertains, la mort du Prince est toujours suivie de trouble. Catherine, veufve de Gabor ne sçachant pas regner, nomma Estienne Czac, pour Successeur de son Mary, & pria le Turc de le confirmer. Cette Election desplust aux Transilvains, qui partagerent leurs affections, & les uns choisirent Estienne Bethlem, frere du defunct Prince ; les autres aymerent mieux George Ragotsky. Le premier fut si mal-heureux, que ses propres enfans s'eslevèrent contre luy ; Et le second, ayant vaincu ses adversaires, s'accorda avec l'Empereur, acquit les bonnes graces du Sultan, & posseda seul la Transilvanie. Son bon-heur ne fut pourtant pas constant. Estienne Bethlem, qui luy avoit cédé ses pretentions, tua un de ses parens ; & craignant la peine qu'il meritoit, tascha de l'esviter, par un plus grand crime. Il demanda du secours à la Porte, qui luy envoya une armée de Turcs, & de Tartares, avec lesquels il assiegea Gyula. Ragotsky detestant l'infidelité du Turc, se soumit à la Mai-
son

Maison d'Austriche, & en receut trois Regimens d'Infanterie, & un de Cavalerie, pour renfort de ses troupes, avec lesquelles il ruina vingt cinq mille Turcs proche de Szabuta. Enfin Bethlem, rentrant dans son devoir, fut reçu en grace, & le Sultan confirma Ragotsky dans sa Principauté : En ces entrefaites, l'Empereur Ferdinand II. mourut, laissant pour Successeur au Royaume de Hongrie, & en tous ses Estats Ferdinand III. son fils. Ce Prince, qui avoit sur les bras une tres-dangereuse guerre en Allemagne, desiroit de conserver la paix en Hongrie ; Elle fut neantmoins rompuë, par le conseil de ceux ; qui luy persuaderent qu'il devoit defendre aux Lutheriens l'entrée d'un Temple, qu'ils avoient à Presbourg ; & revoquer tout ce qui avoit esté promis en leur faveur. Cette politique sembla mauvaise à ceux, qui sçavent, que les bonnes actions mesme perdent leur prix, quand elles sont faites à contre temps. Il n'y a rien, qui choque les hommes, comme la violence qu'on fait à leurs consciences ; & il y a peu de choses, à quoy il faille user de plus de circonspection, que quand il s'agit de reformer un Estat. Les Lutheriens de Presbourg, ne pouvant souffrir la perte de leur Temple, ny le conserver sans l'aide des Estrangers, appel-
lerent

lerent Ragotsky à leur secours. Celuy-cy craignant de s'embarquer sans biscuit, & d'entrer en une guerre où il pourroit avoir peu d'affistance du Turc, qui estoit occupé en Asie, pria l'Empereur & son conseil de vouloir tenir ce qu'on avoit promis aux Hongrois. L'Empereur mesprisant les prieres & les forces de Ragotsky, ne luy donna aucune satisfaction. Alors ce Prince, croyant estre plus obligé à sa Secte, qu'à son bien-facteur, se laissa vaincre aux Ambassadeurs des confederez, qui recherchoient son alliance; & ayant déclaré la guerre à l'Empereur, il entra en Hongrie avec soixante-dix mille combattans. Et afin qu'on vit qu'il ne commençoit pas cette guerre sans raison, il declara par un Manifeste que depuis l'an 1619. on mettoit la Hongrie au nombre des Provinces Hereditaires de la Maison d'Austriche, qu'on donnoit aux Ecclesiastiques les Charges qui appartoient à des seculiers; qu'on esloignoit des Offices tous les Protestans; qu'on n'écoutoit pas leurs plaintes; & que contre leur volonté, on avoit introduit les Jesuites dans le Pays. La premiere expedition de Ragotsky, fut de ravager les terres de George Homonay; après quoy il soufmit à ses loix tout ce qui luy resista jusques à Cassovie. L'Empercur

pereur voulant arrester cette tempeste, luy opposa vingt-huit mille hommes sous la conduite du Comte de Bouchaim, & du Palatin de Hongrie ; mais n'ayant pas pû reprendre Cassovie, il entendit volontiers à la paix. Par cét accord on ceda à Ragotsky sept Seigneuries de Hongrie ; en sa faveur on ouvrit 90. temples, où les Protestans devoient enseigner ouvertement leur doctrine ; & on remit les Hongrois dans la possession de leurs privileges. Ce traité sembla desavantageux aux Catholiques ; mais les Suedois en sentirent beaucoup plus d'incommodité ; Car l'Empereur ayant osté cette espine de son pied, secourut Brin, & contraignit Torstenson de lever le siege qu'il y avoit mis. Alors Lovis Comte de Souches, gentil-homme François, qui avoit esté la principale cause de sa conservation, en reçut le gouvernement pour recompense de ce signalé service.

P. Je ne crois point qu'on voye ailleurs des changemens si notables, ny si frequens, qu'en Hongrie, & en Transilvanie ; Et je m'estonne, que des Peuples, qui ne peuvent pas branler, sans attirer dans leur Estat les Turcs & les Allemands, ne laissent pourtant pas de prendre souvent les armes.

G. Le

G. Le peuple de ce Pays-là est si belliqueux ; qu'il vit difficilement en repos. Et les Princes, croyant de rendre leur condition meilleure, l'empirent le plus souvent. Ragotsky nous le fit voir clairement, lors qu'il espousa la querelle du Roy de Suede, & desobligea esgalement l'Empereur & le Sultan. Ce Transilvain, voulant avoir part à la gloire & aux conquestes du Roy Charles Gustave, l'alla joindre en Pologne, avec des forces considerables. Et n'ayant pas fait des grandes merveilles, il fut contraint d'en sortir, ou avec beaucoup de honte, ou avec peu de réputation. Son mal-heur ne s'arresta pourtant pas à la perte de son armée ; Il le persecuta plus avant, arma le Turc contre luy, & le fit mourir en un combat, en perdant avec la vie les Estats qu'il devoit laisser à son fils. Quelques-uns ont escrit, que les Chrestiens luy susciterent la haine du Turc, & ce fut la un des plus veritables sujets de la guerre presente. Kemin Janos, son Lieutenant General, tascha de se mettre en sa place, & pour parvenir à son but, il se soufmit à sa Majesté Imperiale, rechercha & obtint sa protection. Mais il ne peut pas conserver les Estats, dont il s'estoit saisi. Ce fut alors, que la Cour de Vienne, desirant de sauver Janos, sans aigrir les Ottomans, elle

elle ne fit ny l'un ny l'autre. Janos demeura dans un combat, & le Turc se trouva mal satisfait de l'Empereur, qui (à son dire) avoit contrevenu à la Treve, qui estoit entre eux. Cette mes-intelligence altera les deux partis, & causa plusieurs Ambassades, & Negociations de part & d'autre. Le Sultan tesmoignoît tousiours qu'il ne respiroit que l'entretien de la Paix; & ses serviteurs se plaignoient modestement de nous, disant, que nous desirions la guerre, & qu'ils n'en feroient point, s'ils n'y estoient contraints par la necessité. Pendant ces grabuges, Nicolas Comte de Serin creut que la guerre estoit à nos portes, & s'imaginant qu'il y auroit de l'avantage pour luy de bastir un Fort sur les deux bords de la Riviere de Mur: il le fit, & commença quelques hostilités. Ce Fort augmenta les plaintes du Turc, qui en demanda la demolition par un Chaous, & par un Aga, que je vis à Vienne, au mois de Janvier mil six cens soixante-deux. Ces demandes n'eurent point de réponse favorable; & il sembloit qu'ils parlâssent à des sourds. Et pour dire la verité, voyant cette fierté, & resolution de ne rien accorder au Turc, je m'imaginois qu'on vouloit la guerre; & que le Fort de Serin estoit une place, qui seule devoit donner de
la

la besogne à plusieurs armées Ottomanes. Si est-ce que l'experience nous a fait voir, que ce Fort ne valoit rien, & que nous n'avions pas besoin d'entreprendre une guerre de telle importance. Je n'en veux pas apporter icy les raisons, parce que chacun peut se les imaginer. Il me suffit de dire, que la Cour de Vienne voyant les Troupes du Turc en Transilvanie, & craignant d'estre prise sans verd; elle mit en campagne les Comtes de Montecuculy, & de Souches, avec deux petits corps d'armée: Mais il en perit une bonne partie sans coup ferir, & sans empecher ny la perte de Kemin Janos, ny l'establissement d'Abaffi. Le Sultan donc voyant que la Transilvanie estoit en son pouvoir, & qu'Abaffi estoit ferme sur la selle, & obligé de le servir, demanda encor avec plus d'instance qu'on demolit le Fort de Serin, & qu'on reparast le tort qu'il disoit luy avoir esté fait. On ne peut pourtant pas se refoudre à luy accorder sa demande: ainsi sans plus tergiverser, il se resolut à se faire raison luy-mesme, & à voir si ses premieres armes seroient aussi heureuses, qu'il esperoit. Il commença donc la guerre, qu'il poursuit maintenant avec beaucoup de chaleur, & à laquelle toute la Chrestienté semble prendre part. Je vous con-

conjure de bien considérer, ce que je vous ay dit jusqu'à présent, & je m'assure, que vous pourrez juger de la justice de la cause des deux partis. Il faut maintenant voir de qu'elle façon le Turc nous attaqua l'année 1661. quelles forces nous luy avons opposées, & ce que les deux partis ont fait depuis le commencement de la guerre; afin que vous voyez ce que nous avons à craindre & à esperer.

P. Il me semble, que l'interest de Sa Majesté Imperiale, l'obligeoit à élire plustost la demolition du Fort de Serin, & la satisfaction que le grand Seigneur demandoit, que d'entrer à la guerre contre luy. Car la Hongrie, & l'Empire avoient besoin de paix, & on voyoit peu de moyen de retirer de la main du Turc la Transilvanie, dont il venoit de se saisir avec quelque apparence de justice.

G. S'il estoit permis de mesurer les Conseils aux evenemens, nous aurions sujet de blâmer celuy qui fut pris à Vienne. Mais je pense, qu'on ne croyoit pas que ceux qui avoient demeuré les bras croisez, lors qu'ils pouvoient attaquer l'Empire avec avantage pendant la guerre, eussent envie de mesurer leurs Cimeterres à nos espèces, tandis que nous avons la paix. Nous avons pourtant veu
le

le contraire ; Et Mahomet IV. se resolut de commencer la guerre par la rupture qu'il fit après nous avoir tenu long-temps le bec en l'eau : Car pour vous dire la verité, je ne doute point que toutes ses Ambassades, & cette grande apparence de moderation, ne fussent pour nous amuser. Les clair-voyans jugeoient bien, qu'il estoit necessaire de faire des levées ; & les plus stupides disoient, qu'il ne falloit pas se fier à ceux qui n'ont point de foy. L'Empereur, voyant, qu'il auroit besoin de secours, il en demandoit ; & la seule forme de le donner, & de le recevoir, fut cause, qu'il n'estoit pas prest lors que le jeu commença. Les Confederez offroient des troupes considerables, lesquelles ils avoient dé-jà sur pied ; Mais ils vouloient en demeurer les maîtres ; & Sa Majesté croyoit, que c'estoit faire tort à sa dignité, que de les recevoir à cette condition. L'Empire faisant les mesmes offres, & les mesmes demandes, rencontroit les mesmes difficultez ; & de là vint que le Grand Vizir s'estant avancé jusques en la haute Hongrie, attaqua Neuheusel, que les Hongrois appellent Vivar ; défit trois mil hommes, qui en sortirent pour le surprendre, envoya des prisonniers à Constantinople pour marques de sa Victoire, & enfin contraignit la garnison de
se

se rendre à composition , & triompha de cette bonne place , qui luy donne le moyen de courir jusques aux portes de Vienne , & de harceler les Frontieres d'Allemagne.

P. Je sçavois dé-jà la prise de Neuheufel , & les courses que les Tartares firent en Moravie ; Mais je ne sçay pas ce que vous entendez par les Confederez , ny quelle difference vous mettez entr'eux , & l'Empire. Faites moy la faveur d'en discourir , & puis vous parlerez de nos forces , & des exploits que les nostres firent , après la retraite du Grand Vizir.

G. Le Traitté qui fut conclu à Munster le 24. d'Octobre 1648. ayant cédé quelques terres aux François , aux Suedois , & à quelques Princes Allemands , ils craignirent tous , que la Maison d'Austriche ne se repentit d'avoir achepté la Paix ; qu'elle ne taschast de recouvrer ce qui avoit esté detaché de l'Empire ; & que quelques autres ne demandassent ce qu'ils avoient perdu. Pour obvier à cet inconvenient , le Cardinal Mazarin fit trouver bon à ceux qui pouvoient avoir quelque chose à craindre , & à ceux qui aymoient le repos de l'Empire , de s'unir plus estroitement , & de s'obliger tous à se defendre mutuellement , au cas qu'ils

N

fussent

fussent molestez, dans la possession de ce que le Traitté leur avoit adjudgé. Dix ou douze Princes tant Ecclesiastiques, que seculiers, & de toutes les Religions permises dans l'Empire, entrèrent dans cette Ligue. Et chascun s'estant cottisé à proportion de ses forces, ils destinerent à cette fin environ vingt mil hommes, sous la conduite du Prince de Salmes, & du Comte de Holach. L'Empereur, à qui cette consideration déplaisoit extremement, tascha de la dissoudre; & n'ayant pas pû en venir à bout, il la voulut tourner à son profit. Pour cet effet, se voyant menacé de la guerre du Turc, il en remonstra le danger, & demanda que ces troupes fussent employées à la defence de l'Empire. Les Confederés y consentirent, pourveu qu'elles ne prestassent serment qu'à eux, & qu'elles ne peussent estre employées, sinon contre l'Ennemy commun. Au contraire, Sa Majesté desirant qu'elles luy obeissent absolument, & qu'on les luy accordast sans condition, l'affaire traîna si long temps, qu'elles ne sont arrivées en Hongrie que bien tard. Presentement elles obeissent à Wolfgang Jules Comte de Holach, & font un corps separé des troupes de l'Empereur, & de l'Empire. D'où vous pouvez juger, qu'encore que la
plus

plus grande partie de ceux qui composent cette ligue, soient Princes Allemands, elle est neantmoins censée quelque chose différente du corps de l'Allemagne; parce qu'il y a des estrangers qui l'ont signée, & qui contribuent à son entretien; ou parce que les deux Roys, qui en font une partie, ont plus de pouvoir que tous les autres Confederez ensemble.

P. Parlez maintenant des troupes, que le Vizir employa contre nous l'année passée; & d'où vint, qu'on ne détourna pas ce coup, par la conclusion du Traitté qui estoit sur le tapis.

G. Afin que je responde à vostre demande par un seul discours, vous apprendrez icy, que le Ture ayant resolu de nous tailler de la besogne, il envoya en Hongrie son Grand Vizir, qui arriva à Belgrade le huitiesme de Juin. Le Baron de Gois Ambassadeur de sa Majesté Imperiale, y arriva le lendemain: & le dixiesme il fut conduit à la presence du Vizir. Celuy-cy avoit alors à sa gauche deux de ses Freres; à sa droite le Muphty, & autour de sa personne environ deux cens Officiers. En cette premiere audience, le Baron ayant fait son compliment au Vizir, il luy dit, qu'il estoit là pour conclure le traitté qui avoit esté commencé

entre luy & Aly Bassa. On luy fit entendre que c'estoit trop tard, & qu'on y penseroit estant à nos Frontieres. Le Baron repliqua qu'on avoit donc tort de l'avoir fait venir : qu'il ne voyoit point pourquoy on refusoit de conclure : qu'on trouveroit de plus grandes difficultez, quand on auroit commencé la guerre ; Et que Dieu puniroit ceux qui seroient cause qu'on respendist du sang Innocent. Le Grand Vizir repartit, qu'il avoit meurement songé à ces raisons estant à Constantinople : & que si on luy eust accordé alors, ce qu'on luy offroit presentement, il n'auroit pas entrepris ce voyage. Il ne voulut aussi rien entendre du traité de Themisvar, & fit des grandes plaintes contre ceux qui avoient rompu la paix. Sur quoy le Baron dit, que ces choses avoient déjà esté mises sur le tapis, & qu'on y avoit respondu. Voy-là ce qui se passa à la premiere audience. A quoy le Vizir adjousta, que le Baron pouvoit encor envoyer un courrier à Vienne, & aßeurer l'Empereur que s'il vouloit déboursfer la somme d'argent qu'il luy demanderoit ; evacuer toutes les places qu'il tenoit encor en Transilvanie, celle de Zekelheid en Hongrie ; & raser le Fort de Serin, il y auroit moyen de faire la paix.

P. Je

P. Je pense que par cette proposition le Vizir vouloit amuser les Imperiaux , & que le Turc ne s'estoit pas avancé jusqu'en Hongrie , avec une armée de soixante-dix mil hommes , & de cent trente pieces de Canon , pour s'en retourner sans coup ferir.

G. Je le crois aussi , & ne pense pas qu'un Officier , quoy que grand en credit & en merite , osast prendre des resolutions contraires à celles que son maistre luy a prescrites. L'armée donc commença à filer l'onzieme de Juin de l'année 1663. & cela se fit avec tant de pompe , qu'on auroit jugé qu'elle fust composée de deux cens mille combattans. Le bruit des Chameaux , des Chevaux , & des Mulets ; le son des tambours & des timbales ; & le fanfare des trompettes dura presque jour & nuit , jusqu'au dix-huitiesme du mesme mois. Les Officiers se remuoient lentement , & quoy qu'il partist tous les jours quelqu'un , ce n'estoit presque que des Bassas , avec leur équipage : qui estant magnifique , faisoit belle monstre & donnoit de l'admiration. Enfin l'Aga des Janissaires partit le quinziesme avec quatre mille de ses compagnons , & fut suivy du reste de l'armée jusqu'au dix-huictiesme , auquel le Grand Vi-

zir se mit en chemin avec une magnificence Royale. Il envoya devant luy mille hommes de pied, avec chacun un ou deux Chevaux à la main. Après eux l'on vit marcher le Spahi-Alagarfi ; qui est le General des Gentils-hommes, qui servent à Cheval, precedé de son grand Estendard, & suivy de six cens Spahi Edeli, qui sont les plus vaillans de Turquie, ayant leurs Cornettes fort enjolivées. Ceux-cy furent suivis d'une longue perche, au bout de laquelle il y avoit un bouton de cuivre, d'où pendoit une queue de cheval. Peu après on vit deux grands Guidons, qu'on portoit devant les Freres du Vizir, & des autres personnes de condition & de commandement, qui estoient accompagnez de sept cens Hasvadars, ou valets, presque tous couverts de jacques de maille, depuis le sommet de la teste jusqu'aux genoux. Enfin les Enseignes, & Guidons du grand Vizir partirent, & furent suivis immédiatement de 16. Chevaux de main, parez de selles & de housses en broderie d'or, & de pierreries. Les Palefreniers qui les menaient, portoient la veste de drap d'or, & les chausses de velours rouge cramoisi. Huit laquais du Vizir estoient vestus de mesme, & il alloit entre eux, accompagné de deux Janissaires,

por-

portant en teste un turban de grand prix. Après le Vizir on voyoit le Rosevendy, ou grand Chancelier ; le Tesdatir, ou Commissaire General, & quelques autres des principaux Officiers de l'armée : Les Gentils-hommes de la Chambre, tous jeunes gens de vingt à trente ans, couverts de jacques : six cens Hafvadars ; quarante Cimbalistes & trompettes ; deux cens Cavaliers ordinaires, & soixante chevaux, qui portoient les tentes & pavillons du Grand Vizir. Avec cette suite magnifique & redoutable, il arriva à Bukovar le vingt quatriefme ; & là il apprit de l'Aga qu'il avoit envoyé au Cam de Tartarie, qu'au lieu de quatre-vingts mille hommes qu'il avoit promis, il en envoyeroit dix mille, sous la conduite de son fils. L'excuse sur laquelle il fondeoit ce manquement de parole, estoit que les Tartares blancs, & les Moscovites avoient fait des courses dans ses Estats, qui l'obligeoient à garder ses troupes, pour la defense de ses frontieres. Deux jours après il arriva à Esék, où il séjourna huit ou dix jours, pour attendre ceux qui le venoient joindre. Enfin il passa le Pont, qui a plus de douze mille pas de long, & arriva à Bude le quinzième de Juillet. Ce fut là qu'après plusieurs Conseils tenus, le

siege de Neuheufel fut resolu, & le septième d'Aoust la place fut investie. Trois mil hommes que les Comtes Forgas, & Palfi, & le Marquis Pio commanderent pour surprendre l'ennemy, tomberent dans les filets, & furent massacrez, ou pris prisonniers. Et la place fut serrée de si près, qu'elle fut obligée de capituler, & de se rendre à composition le 18. de Septembre de la même année.

P. La défaite de cette grande sortie, affoiblit sans doute la garnison, & causa la perte de la place.

G. Il est probable qu'elle auroit résisté plus long-temps : mais n'ayant point de secours à esperer, enfin elle auroit esté contrainte de prendre le mors de l'obeyssance. Elle endura trois assauts, dont le Turc fut vigoureusement repoussé. On ne laissa pas pourtant d'arrester le Comte de Forgas qui en estoit Gouverneur, l'accusant de n'avoir pas fait son devoir en ce siege. Et je crois qu'il y eut plus de son mal-heur que de sa faute. L'on disoit icy, quand cette forteresse fut prise, que les Officiers estoient encore jeunes & sans experience. Et au contraire le Vizir est un homme d'environ trente cinq ans, actif & diligent en ses expéditions, sçavant en Mathematique, d'un cou-

courage heroique ; & il estoit jour & nuit dans les tranchées pour exhorter ses soldats, & pour leur servir d'exemple. Cette place estant prise , il fit mettre le feu à sept pieces de Canon, en signe de victoire. Et ayant envoyé un de ses Freres à la Porte, pour en porter la nouvelle au Grand Seigneur, il songea à reparer les breches ; & puis il se retira, pour se preparer à la prochaine Campagne. Cette perte éveilla l'Empire, qui sembloit estre endormy. Et la Diete ayant esté convoquée à Ratisbonne , une partie des Princess'y trouva en personne , & l'autre par ses Ambassadeurs. Ce fut là, qu'on vit la magnificence de nostre Allemagne : Car encor que l'Empereur eust prié les Potentats d'y venir sans pompe, l'on ne voyoit rien qui ne fut superbe. Plusieurs vieux Officiers vinrent offrir leurs espées à l'Empereur. Et les Princes , qui ont accoustumé de sentir la poudre, se presenterent pour les aller commander. Le nombre, & le merite des pretendans estoit aussi bien la liberté du choix à Sa Majesté , que celui des fleurs l'este aux Dames , lors qu'elles entrent dans un parterre , au mois de May. Il fallut pourtant se résoudre , & en choisir pour les Corps qu'on levoit de nouveau. L'Empereur qui avoit déjà trois armées

sous le commandement des Comtes de Serin, de Montecuculy, & de Souches, desira de les rendre plus capables d'entreprendre. A cette fin, sans rien changer au bas Officiers, & laissant le souverain commandement à ces Comtes, il leur adjoignit Philippe Prince Palatin de la branche de Sultzbac, & le Comte Spar, qui sont des personnes de merite, & de grande reputation. Le premier commanda la Cavalerie de Sa Majesté, en qualité de Capitaine General, & l'autre conduisit l'Infanterie & les Canons. Leopold Guillaume, Marquis de Baden fut General en chef de l'armée de l'Empire. Le Comte Fugger, Gouverneur d'Ingolstadt, commanda sous luy l'Infanterie, & Ulric Duc de Wirtemberg fut General de la Cavalerie. Jean Adolphe Duc de Holstein, & Gustave Adolphe Marquis de Baden servirent dans la mesme armée en qualité de Marechaux de Camp, l'un de la Cavalerie, & l'autre de l'Infanterie. L'armée des Confederez, ayant perdu le Prince de Salmes, peu avant le commencement de cette guerre, elle a tousiours obey depuis à Wolfgang Jules Comte de Holach, qui avoit des Officiers & des Soldats d'importance. Le Comte de Serin commandoit les Hongrois & les Cravates, qui estoient en grand non-

nombre ; & le Comte de Souches avoit un Camp volant, avec lequel il couroit les terres de l'Ennemy, & couvrant nos Frontieres, obtenoit souvent des victoires. C'est luy qui reprit Neutra & Levens au commencement de la Campagne, puis força le Camp de l'Ennemy qui les vouloit reprendre, pour venir avec plus de facilité dans l'Allemagne. Cette action mit six mille des Ennemis sur la poussiere, vingt-cinq mille en fuite, prit le bagage & le Canon, & remit le cœur au ventre de nos gens.

P. Je voudrois bien sçavoir le nombre des soldats, qui composoient toutes ces armées, par qui elles ont esté levées, par qui elles ont esté entretenues, & qui leur fournit les munitions de bouche & de guerre, dont elles avoient besoin.

G. Les armées sont toujours plus nombreuses sur le papier, qu'à la Campagne. De sorte que je ne vous sçaurois pas dire au vray la force des nostres. L'on dit que celle de l'Empire estoit composée de vingt quatre mille hommes, & celle des Confederez de vingt. L'Empereur devoit avoir dans l'armée de Montecuculy, douze mille chevaux legers, sept mille Cuirassiers, & dix-huit mille fantassins. Dans celle du Comte de Serin vingt cinq à trente mille Hongrois &

Cravates. Et dans celle du Comte de Souches dix ou douze mil hommes de toutes nations. Si vous adjoustés à tout cela les volontaires & auxiliaires François, qui se montoient pour le moins à quatre mille Chevaux & autant de Pietons, vous trouverez près de cent mil hommes. Ce nombre est un des plus grands que les Chrestiens ayent eu de long-temps en Campagne, & qui devoit suffire à chasser le Turc de la Hongrie. Il eut suffy en effet, si tous ces corps eussent agy de concert; ou qu'il y eut eu un Generalissime de telle condition, que tous les autres Generaux eussent esté obligez de le respecter à cause de sa naissance, & de luy obeir à cause de sa charge. Si donc nostre mal-heur a voulu que nous ayons laissé prendre nos places; il en faut accuser le peu d'ordre, & la haine qui estoit entre les nations, qui composent nos armées. Au reste, les Princes estant à Ratisbonne, lors que la resolution fut prise de secourir Sa Majesté, chascun promit ce qu'il pouvoit faire, à proportion de son revenu & de ses Estats. Et cependant chascun faisoit des levées, qui ont esté entretenues aux despens de ceux qui les envoyoit. Il a pourtant esté nécessaire, que l'Empereur fit des Magazins, d'où les armées pussent tirer les munitions
de

de guerre & de bouche, dont elles avoient besoin pour leur subsistance. Et si les ordres de Sa Majesté eussent esté bien observez, les troupes n'eussent manqué de rien. Car chasque Prince, Seigneur, & Republique, ayant soin d'envoyer aux siens les monstres qui leur avoient esté promises, il est croyable que les soldats estoient bien entretenus : Et qu'il ne leur pouvoit rien manquer que l'esprit d'union, pour agir avec succez. Il est vray, que comme ce grand Corps de l'Empire, se remuë lentement, les troupes n'ont esté au Rendez-vous, que bien tard, & que Canise à esté secouruë par l'ennemy avant que nos soldats fussent ensemble.

P. Les Gazettes nous assurent, que les forts de Serin, la petite Comorre, Vesprin, & Papa ont esté pris à la barbe de nos armées; Et les plus hardis apprehendoient que le Vizir ne passast plus avant.

G. Ordinairement les victoires, & les pertes s'entre-suivent, parce que les uns augmentent le courage, & les autres le diminuent. Le Vizir se retirant à Constantinople après la prise de Neuheusel, fit attaquer les Comtes de Serin, & de Holach. Et ceux-cy ayant repoussé leur Ennemy, avec une perte notable, ils ne respirerent plus que

que combats, & que Victoires. En effet ces braves se servant de la retraite du Turc, coururent une partie de la Hongrie, prirent & pillèrent Raboscha, Segues, & les Cinq Eglises; brulerent le Pont d'Ezek, qui a plus de douze mille pas de long, porterent la terreur dans tout le Pais, & mirent en cendres tout le grain, tout le foin, & toute la paille que l'Ennemy avoit sur le bord de la Drave. Le bruit de ces Victoires s'espandit par tout l'Empire, & donnant de la reputation à ces Generaux, enfla le courage à leurs soldats, remplit leurs bourses d'argent, & leur fournit à souhait les viandes dont ils avoient besoin. Ces Seigneurs donc voyant les choses disposées à la victoire, en chercherent les moyens, ils allerent à Ratisbonne, proposerent quelques exploits militaires, firent connoistre que le Pont d'Ezek ne pourroit estre refait, qu'on ne fut bien avant dans la saison, & que cependant, on pourroit assieger & prendre Canise, laquelle ils tenoient bloquée par la prise de Buzats, Ziguët, & par la garnison qu'ils avoient à Serinvar. Ils demanderent les choses necessaires au siege d'une place si importance; & croyant indubitable qu'on les leur enverroit, ils le commencerent avec ardeur à l'entrée du Printemps.

temps. Ce siege fut meurtrier, & ayant affoibly les assiegeans, & duré plus longtemps qu'on ne s'estoit persuadé, l'Ennemy s'approcha, & fit lever le siege. Et avant que les troupes Chrestiennes fussent assemblées il prit Serinvar, & la petite Comorre. Ces avantages furent suivis de plus grands. Car encore que nos forces fussent ensemble, il continua ses victoires par la prise de Vespriin : Mais le bon-heur se lassant de suivre le mauvais party, il se tourna du nostre, & depuis ce temps là le Vizir & les siens furent moins fortunez. Lovis Comte de Souches, Gouverneur de Comorre, defit les Infidelles à Sernevits, & les poursuivit si vigoureusement, qu'il leur fit abandonner Barcan, & ruina un Pont de Bâteaux qu'ils avoient sur le Danube. Remond Comte de Montecuculy, les fit repentir d'avoir voulu passer la Riviere de Raab. Et les Comtes de Coligny, & de la Fueillade, luy taillerent en pieces tout ce qui avoit passé la mesme Riviere proche de S. Godard.

P. On dit en effet que les Comtes de Coligny & de la Fueillade y firent merveilles : C'est pourquoy je serois bien aise, avant que de finir ce discours, d'entendre encore quelque chose du secours que l'Empereur demanda aux Potentats estrangers :
car

car je pense que ç'a esté une des principales forces de nos Armées , & le plus puissant motif qui ait obligé le Grand Vizir d'entendre si tost à la Paix.

G. Il n'y a point de doute ; Car l'Empereur ayant soin de se fortifier contre ce puissant ennemy , depescha des Ambassadeurs pour implorer le secours de tous ceux qui le luy pouvoient donner. Ces Ambassadeurs trouverent de bonnes paroles par tout ; & en plusieurs endroits de bons effets. Toute l'Allemagne s'éveilla, l'Italie, la Suede, l'Espagne, la Lorraine & la France prirent à cœur la conservation des Hongrois. L'Espagne & l'Italie promirent de fournir de grosses sommes d'argent ; la Suede, la Lorraine & la France s'offrirent d'envoyer des troupes entretenues à leurs despens. Je ne sçay pas précisément ce que les autres firent : Mais on peut dire sans mentir que le zele des François surpassa celui de tout les autres Chrestiens. Le Roy qui a autant de pieté que S. Louis, autant de valeur que Philippe Auguste, autant de sagesse que Charles V. autant de courage que Henry le Grand ; & plus de zele pour la Religion que tous ses Predecesseurs ensemble, entendit avec regret que le Turc avoit commencé la guerre, & avec joye que l'Empereur desiroit qu'il le secourut. Les ravages
que

que les Tartares avoient fait sur nos Frontières, & les Chrestiens qu'on menoit tous les jours dans les fers, luy donnerent tant de compassion, que quand le Comte Strozzi limita à quatre mille pietons, & deux mille Chevaux, le secours qu'il demandoit au nom de Sa Majesté Imperiale; il eust voulu qu'on n'eust point mis de bornes à sa liberalité. Alors les paroles Chrestienne-ment Royales qu'on entendit de sa bouche, firent voir que tout ce qu'on peut dire de sa pieté envers Dieu, & de sa pitié envers la Hongrie, est bien loin au dessous de son mérite. Il exhorta sa Noblesse à ce glorieux voyage; & dit même à ceux qu'il aymoit le plus, qu'ils feroient aussi avantageusement leur Cour en Hongrie qu'au Louvre: Il protesta en presence des Princes & Seigneurs de sa Cour, que si le Dauphin son fils avoit dix ans, il l'envoyeroit à cette expedition. Et ce qui est encore plus merveilleux, il assëura que si Dieu affligeoit tant la Chrestienté que l'Empereur eust du pire en cette campagne, il iroit la suivre pour reparer ses pertes, & repousser son ennemy. Ces discours pleins d'une ardeur martiale, & d'une pieté Chrestienne touchèrent tellement la Noblesse Françoisë, qu'on en vit incontinent plusieurs centaines,

nes, qui prefererent la fatisfaction de leur conscience, & le mouvement de leur generosité à tous les plaisirs de la vie & de la Cour. Le Prince Philippes, Chevalier de Lorraine, voyant que ses Predecesseurs avoient regné en Jerusalem, après en avoir chassé les Mahometans, & que le Comte de Harcour son Pere estoit marry que son âge ne luy permettoit plus d'endosser le harnois, prit glorieusement sa place, & a donné dans cette occasion tant de preuves de son courage, qu'on peut dire qu'il y a fait revivre les Princes Lorrains, qui conquerirent autrefois l'Orient, & le Duc de Mercœur qui se fit admirer au commencement de ce siecle, à la retraitte de Canise & à la prise d'Albe-Royale. Les Princes de Rohan & de Soubize, ayant mille Predecesseurs à imiter, ont fait voir en ce rencontre, que si les Ducs dont ils portent le nom sçavoient defendre les Reformez tandis qu'ils vivoient, ils sçavent bien exposer leurs vies pour la defense des Chrestiens. Le Duc de Brissac, se souvenant de la reputation des Marechaux de Cossé & de Brissac ses Ancestres, n'a épargné ny son corps ny son cœur pour suivre leur trace, & pour se couronner de gloire. Le Comte de Sault, & les Marquis de Ragny & Canaples

ples y ont fait paroître l'ardent desir qu'ils
 ont d'égaliser le merite du Conneftable Duc
 de Lesdiguières, des Marefchaux de Cre-
 qui, des Seigneurs de Pontdormy, & d'une
 infinité de leurs Illuftres Predeceffeurs, qui
 les pouffent au chemin de la vertu militai-
 re. Le Duc de Bouillon, & le Comte
 d'Auvergne fon frere, attirez de l'exemple
 de leur frere & de leur oncle, autant que de
 celuy du glorieux Godefroy, qui remplit
 l'Europe d'admiration l'an 1096. s'y font
 tellement signalez, que s'ils ne regnent en
 Jerufalem, comme leurs Ancestres, du
 moins regneront-ils dans le cœur de ceux
 qui ont eût Spectateurs de leurs prouëffes,
 & qui fçavent la loüable ambition qu'ils
 ont dégaliser les anciens Comtes de Bolo-
 gne, de Nassau, de Berg & les Princès d'O-
 range. Le Comte de Selle, le Chevalier de
 Saint Aignan, le Marquis de Castelnau avec
 tous les autres Seigneurs François qui
 faisoient bien environ deux mille che-
 vaux, se fouvenant tous qu'ils avoient
 pour Roy & pour modele Loüis le vi-
 ctorieux, ont bien fait voir les uns par
 leur fin glorieuse, les autres par leurs he-
 roïques exploits qu'ils estoient resolués d'ar-
 racher la palme des mains du Vizir, ou
 de mourir dans leur entreprise. Enfin
 les

les Auxiliaires que le Roy nous envoya sous la conduite du Comte de Coligny, & des Lieutenans Generaux Bodevis & Gassion, ont contribué beaucoup aux victoires que nous avons gagnées : & on peut dire qu'il n'y avoit point de simple soldat parmy eux, qui n'eust commandé ; ny point de Capitaine qui n'eust beaucoup d'experience : De sorte que ce petit corps, qui auroit peu fournir d'Officiers une armée de cinquante mil hommes, a beaucoup de part aux avantages que nous avons remportez sur les Turcs dans cette Campagne: Et les glorieuses actions du Comte de Coligny, luy ont acquis assez de reputation pour le faire briller dans l'histoire aussi bien qu'un Admiral, un Andelot, un François, & un Gaspard ses Ancêtres.

P. Je ne doute point que tous ces braves courages n'ayent bien exercé la valeur du Grand Vizir.

G. Le ravage qu'ils firent dans toutes les troupes Ottomanes, ayant couvert la campagne de leurs plus vaillans Spahi, & passé le Raab sur le ventre des Janissaires, jetta une telle espouvante parmy eux, & rallentit tellement le courage du Grand Vizir, que craignant une
rebel-

rebellion qui luy coutast la teste , il ne pensa plus qu'à obtenir une paix honorable pour luy , & utile pour son maistre. L'Empereur , que la fortune regardoit favorablement , craignit le tour de sa rouë , consentit à la volonté du Vizir ; & contre le sentiment des gens de guerre , il luy accorda ses demandes.

P. J'entens que cette paix a esté aussi-tost concluë , que proposée ; Et les discours , que j'ay oüy faire sur ce sujet , me semblent peu favorables à sa Majesté Imperiale : Et c'est pour cela que je vous conjure d'en prendre la defense. Je ne feray que vous escouter , pourveu que vous examiniez , tout ce que l'on a dit , & que vous me montriez en quoy le Gazettier se peut estre trompé.

G. M'estant imaginé que le Gazettes eveilleroient vostre curiosité , je les ay toutes examinées , & y rencontrant des choses capables d'attirer les esprits ; J'ay mis par escrit , ce qui m'a semblé digne de vous en cette matiere. Je vous prie de le prendre & de le lire à vostre commodité. Je crois que vous gousterez les raisons que j'apporte en faveur de Sa Majesté , & qu'après les avoir bien considérées , vous me direz si elles vous agréent.

DIS-



DISCOURS

POLITIQUE

SUR LE TRAITE'

DE PAIX,

Fait entre LEOPOLD Tres-Auguste Empereur des Romains; Et ACHMET, ou MAHOMET Sultan de Turquie, le 21. Octobre M. DC. LXIV.

LE subtil Bocaliny, ayant porté sur la Balance le vaste Empire des Ottomans, trouve qu'il d'échoit tous les jours, & qu'il ne pese plus la moitié tant qu'il pesoit au temps de ses Peres. Je suis de mesme avis, & la facilité que

quel'Empereur Leopold a trouvée de porter le Sultan à un accommodement, ne permet plus qu'on en doute. Les lâches prudens qui nous veulent persuader qu'il abbreuvera bien-tost ses Chevaux dans le Rhin, doivent changer de discours, & dire comme moy, que la Hongrie & la Transilvanie sont des bornes qu'il ne passera jamais. Ceux, qui ont ouy parler des menaces du Grand Seigneur, s'imaginent qu'elles sont comme les vagues de la mer agitée, qui semblent vouloir inonder toute la terre, & se brisent aux moindres rochers qui bordent le Rivage. Peu de troupes Chrestiennes, dont la plus part n'estoient que novices dans le mestier, ont arresté la picque du Grand Vizir, couvert la campagne de ses plus vaillans Spahy, & passé la Riviere de Raab sur le ventre des Janissaires. Ces braves, qui font un article de foy de mépriser la mort, connurent que la nature persuade avec plus d'efficace que leur Alcoran, lors qu'elle leur fit craindre la gresle de nos mousquets, & la foudre de nos Canons. Sernevits, & Saint Godard leur semblent des noms de mariage, & ils s'imaginent de voir tousiours à leur queue les Comtes de Souches, de Holach, de Coligny, & de la Fueillade; & les Princes de
Baden

Baden & de Sultzbach. Leur Posterité n'entendra jamais parler de ces Seigneurs sans effroy ; ny la nostre sans admiration. Les Janissaires, n'avoient jamais rien veu de si redoutable que la Cavalerie Françoisse, & jamais ils ne verront des casques bleües chamarrées d'argent, qu'ils ne se souviennent de la valeur extraordinaire de nos Volontaires. Les Moldaves trembleront toutes les fois qu'ils penseront à la bataille de Levens ; & les Turcs, quand ils songeront à la furie des coups, qui leur firent abandonner Barcan, avant qu'on eust formé le dessein de l'assieger. La Hongrie & l'Allemagne ont fait la guerre aux Mahometans avec avantage sous les Enseignes de Uladiflas, de Mathias Corvin, de Charles-quint, de Ferdinand Premier, & de Rodolphe second. Jean Huniades, George Castriot, Scanderberg, Sigismond Battory, George Martinusias, Nicolas de Serin, & Philippe Emanuel de Lorraine Duc de Mercœur les ont fait repentir d'estre sortis de Constantinople. Mais jamais ils n'ont pû estre reduits à la necessité de faire la Paix, que par les forces qui les menaçoient en Asie, & maintenant ils l'ont esté par le bonheur de Leopold, & par la conduite des Generaux de sa Majesté. Cette paix fait
con-

connoistre, que le Vizir s'imaginoit qu'on luy tenoit l'espée dans les reins, & qu'il n'y avoit point de feureté pour luy, que dans un accommodement raisonnable. Leopold donc voyant la terreur qui accompagnoit son ennemy, & craignant que le peu de concorde qui estoit entre les Generaux des armées Chrestiennes, ne convertit en pleurs le plaisir que nous avons d'avoir vaincu cinq ou six fois dans une Campagne, prit l'occasion au poil, traitta avec le Vizir, & luy donna la Paix, dont nous avons autant de besoin que luy. Cette Paix est l'unique entretien des personnes curieuses. Ceux qui ont d'autres affaires importantes ne laissent pas de penser à cellecy. Les plus habiles en meditent les suites; Et chascun en parle selon ses sentimens. Quelques-uns la blasment; quelques autres la loient; Et l'on voit peu, ou point de personnes qui ne croient qu'elle cache quelque Mystere. Le menu peuple mesme, qui ne porte presque jamais ses pensées au delà l'escorce des mots, veut juger de ceux du Gazetier; Et les plus ignorants taschent à penetrer dans les intrigues, & mesme dans les interests de l'Empereur, & de l'Empire. L'on ne voit que des porteurs de mauvaises nouvelles, qui pour alarmer l'Alle-

O

magne

magne , disent qu'on a fait la paix avec le Turc , pour faire la guerre dans l'Empire , & qu'on veut espargner le sang des estrangers , pour répandre celui de nos citoyens. L'on dit ouvertement que l'Empereur veut rompre l'union qui est entre les Princes Confederez ; qu'il desire de favoriser un des partis de la guerre d'Erfort , & contraindre les Lutheriens d'aller à la Messe. Quelques devins , ayant predit la ruine de l'Empire du Turc , par l'espée des François , assurent que l'odeur des Lis va estouffer l'aigle Romaine ; & que celui qui nous a favorisé d'un beau secours , doit estre l'objet de nostre valeur , & le sujet de nos infortunes. Et par ce que ces malicieux sçavent , qu'une partie du peuple Allemand a des obligations aux Suedois , & qu'ils rendent de plus mauvais offices à l'Empereur , quand ils disent , qu'il aura des affaires avec eux ; ils taschent de persuader à tout le monde , que ceux-cy en veulent à la Silesie , & que sa Majesté n'a conclu la Paix , que pour s'opposer plus vigoureusement à leur injustice. J'ay fait dessein de m'opposer à cette malice , & de montrer les raisons qui vray semblablement ont poussé l'Empereur à cet accommodement. Je ne sçay pas si j'y réussiray

fi ray ; au moins suis-je tres-assuré, que Sa Majesté a des pensées infiniment plus religieuses que les Clabaudeurs, qui osent blasmer ses meilleures & plus saintes intentions ; Et suis entierement persuadé qu'il ne pense qu'au bien de ses Estats. Je sçay que si ces petits seditieux luy osoient demander, pourquoy elle a traité avec la Porte, en un temps où toute l'Europe croyoit qu'elle pouvoit remonter sur le throne de Hongrie, & se couronner de lauriers ; Elle leur donneroit des raisons, à quoy personne ne pourroit répliquer. Les Roys n'ont pas encore esté obligez de se sousmettre au jugement de la populace, ny de luy faire sçavoir pourquoy ils ont fait la paix, ou déclaré la guerre ; Et toutefois si elle m'escoute, je fatisferay à sa curiosité.

Le sage Pilote, qui connoit, & voit les marques d'un orage prochain, fait caler les antennes, & amener les voiles, avant que la tourmente les déchire, & mette le Navire en danger de perir. L'Empereur en a fait de mesme en cette rencontre. Il a veu que ses troupes, celles des Alliez, & celles de l'Empire, avoient tousiours quelque chose à démêler, & il a crainct que le Turc profitant de cette discorde, ne leur

donnast un eschet, qui portast sous le joug Ottoman, ce qui luy reste de la Hongrie; & mit en mesme temps l'Allemagne dans un extreme desordre. Il se lassoit aussi de prier ses égaux & ses inferieurs, & entendoit avec regret les plaintes continuelles de ceux qui devoient faire des recreuës, & entretenir les soldats qu'ils avoient levez. Il sçavoit, que plusieurs Patriotes voyoient à regret les troupes auxiliaires, & que les moindres bicoques taschoient de leur refuser le logis & les vivres qu'elles leur demandoient pour de l'argent. Il n'ignoroit point, qu'il ne falust faire sur ses terres les quartiers de toutes les armées, & qu'il ne fust obligé de ruïner ses Estats, pour conserver ceux des autres membres de l'Empire. Il voyoit la mes-intelligence qui se glissoit entre plusieurs Princes, à cause de la Ville d'Erfort, & croyoit, que s'ils venoient aux 'mains, ils retireroient les troupes qu'ils avoient en Hongrie, & luy laisseroient sur les bras toutes les forces Turquesques. L'Italie s'est fort peu remuée en faveur de Sa Majesté Imperiale, & celuy qui estoit porté par des legitimes desseins à le faire, n'en a pas peu venir à bout, parce que ses maladies, ses grandes affaires qu'il a eües, & les conjonctures du temps luy

luy ont tousiours esté contraires, comme tout le monde le sçait. Une guerre de vingt ans a tellement épuisé les Venitiens, qu'ils sont incapables de faire un grand effort; & quand ils le feroient, leurs forces maritimes ne rappelleroient point celles que Sa Majesté a sur les bras. L'Espagne, dont l'Interest est conjoint avec celuy de l'Empereur, n'a pas encor repris haleine, & estant occupée à esteindre le feu qui brulle sa maison, ne peut secourir l'Empire ny d'hommes, ny d'argent; Et tout ce qu'elle peut faire, c'est de conseiller à l'Empereur de prendre bien ses mesures, d'acheter la Paix, & de se mettre en estat de recueillir l'heritage de ses Ancestres, au cas qu'il y soit appelé par les Loix de ce Royaume. Le Roy d'Angleterre a tousiours quelque chose à démêler avec ses sujets; & l'Alliance qu'il a avec les Ennemis de l'Auguste Maison d'Autriche l'empêchera tres-assûrement d'unir ses forces aux nostres contre un Potentat, qu'il ne craint point, & qu'il ne craindra jamais. Les Hollandois ayant esté membres de l'Empire, & se trouvant obligez à l'Empereur Ferdinand troisiésme, de les avoir reconnus pour Souverains, au moins indirectement après la Paix de Munster, ils ont quelque sujet d'embrasser le party de son

filz. Ils ne le feront pourtant point, parce qu'il n'y a que de l'honneur à gagner, dont ils ne sont pas trop frians; & parce qu'ils auront besoin de toutes leurs forces, s'il advient que les Anglois leur donnent de l'exercice. Les Hongrois sont des volages, sur qui l'on ne peut faire que bien peu de fondement; & d'autant, qu'ils sentent l'incommodité de la guerre au delà de tous les autres Intereffez, l'Empereur a creu avec beaucoup de raison, qu'il n'y avoit point de meilleur moyen de les retenir dans l'obeïssance, que de leur rendre le repos, & de les defarmer sous un autre pretexte. Les Polonnois & les Moscovites, dont l'Interest a tousiours esté d'affoiblir ce redoutable Voisin, estoient aux mains, & se ruinoient eux mesmes, tandis qu'ils devoient profiter de l'occupation que nous luy donnions. Et les affaires de ces peuples sont tellement embrouïllées, qu'on n'a point d'esperance de les pouvoir mettre d'accord. Les Cosaques sont dans la mesme Cathégorie; & cette Nation belliqueuse, qui faisoit autrefois des courses jusqu'au Pont Euxin, suit presentement le party Polonnois; ou bien demeure sans gloire, spectateur de leur different, sans oser entreprendre aucune chose d'importance.

Ce

Ce sont là, ce me semble, les véritables motifs qui ont poussé l'Empereur à conclure la Paix; & peut-estre le Pape craignant d'estre obligé de contribuer à la guerre, luy a donné ce Conseil, en considération de son interest particulier. Ces raisons devroient suffisamment desabuser ceux qui en entendent discourir autrement; Mais parce que les mauvais Patriotes, que j'entreprends de convaincre, ont des raisons qui leur semblent plausibles, je suis content de les examiner, & de les refuter l'une après l'autre.

L'on dit que la crainte que l'Empereur a eu que les Suedois n'entraissent dans ses Estats, tandis qu'il seroit occupé à la guerre de Hongrie, l'ont-empêché de poursuivre ses victoires. Je ne suis pas de cet avis: Mais quand cela seroit, je ne crois point que les honnestes gens y trouvassent à redire. Aucun Politique ne scauroit blasmer Sa Majesté d'avoir eu de telles pensées. Et si des considérations de cette importance l'avoient obligée à un accord propice, l'on auroit plus de sujet de louer sa prudence, que de l'accuser de precipitation. Il n'y a personne dans le beau monde, qui ne sçache, qu'il y a quelque animosité, entre l'Empereur & la Couronne de Suede. Celle-cy se monstre

toufiours preste à favorifer les Proteftans, que la Maifon d'Auftriche tafche de ramener au giron de l'Eglife Romaine. Les guerres que les Suedois ont fait en Allemagne fous la conduite du Grand Guftave Adolphe, & fous les aufpices de la Reyne Chriftine ont efté directement contre Sa Majefté Imperiale, ont aigry les efprits, & rendu leurs defiances immortelles. Le Roy Charles Guftave ravageant la Pologne, & le Dannemarck, l'Empereur d'aujourd'huy qui n'eftoit alors que le Roy de Hongrie & de Boheme, s'oppofa aux conquêtes du victorieux, & alluma dans fon ame un defir de fe vanger, qui n'eft pas mort avec luy. Ces confiderations & celle du grand nombre de Lutheriens, que l'Empereur a dans fes Provinces hereditaires; le defir qu'ils peuvent avoir de changer de maiftre pour conferver la liberté de leurs confciences; & les grands preparatifs que la Suede fait inceffamment, encor qu'elle foit toufiours bien armée, font capables de donner de l'apprehenfion à un Prince, dont les forces peuvent à peine refifter à l'ennemy qu'il a en teſte.

Ceux, qui veulent mêler la France dans cette Intrigue; & qui ofent dire, que la crainte que l'Empereur a eüe, que le Roy

Tres-

Tres-Chrestien ne se faisoit des Pays-bas, l'a contraint à cet accommodement, semblent avoir beaucoup moins de raison. Les differens que la Couronne de France avoit avec la Maison d'Autriche, sont entierement assoupis par un Traitté solennel. Et deux Reynes, dont l'une possède le Corps, l'autre le Cœur, & toutes deux l'oreille, l'amour & l'estime du Roy; l'une en qualité de Femme, & l'autre en qualité de Mere, ne permettront jamais qu'on en vienne à une rupture. Les tendresses que le Roy a pour la Reyne sa Femme, & la reverence qu'il a pour la Reyne sa Mere, sont des liens indissolubles de la bonne intelligence qu'il desire de conserver avec leurs Parens. Et si cela ne suffit point, voycy une raison qui ne sçauroit jamais faillir. Ce Prince est extraordinairement Religieux, & quoy que le bouillon d'une verte Jeunesse, un courage heroiquement martial, & des richesses immenses luy puissent persuader; sa conscience le retirera tousiours des entreprises qui auront la moindre apparence d'Injustice. Et s'il ne peut vivre sans exercer sa valeur, & les forces de son admirable Genie; Il ira cueillir des palmes dans la Palestine, plustost, que d'employer contre nous l'espée foudroyan-

droyante de sa belliqueuse Noblesse. L'expédition du Duc de Beaufort, qui a mis un pied dans l'Afrique, est un échantillon de ce que les Infidelles ont à craindre, & de ce que les Chrestiens ont à esperer. L'ame de Sa Majesté aspire à des choses grandes, mais elle veut que toutes ses actions soient raisonnables. Le zele, qu'elle a témoigné en prenant part au tort que le Turc nous faisoit; les paroles genereusement Chrestiennes, qu'elle a proferées sur ce sujet; le secours qu'elle nous a donné si florissant & si à propos, ont effacé de l'ame de l'Empereur tout le soupçon qu'il pouvoit avoir. Les affronts que Charles VIII. fit à Maximilien I. & ceux que Louys XII. François I. & Henry II. firent à Charles-Quint, sont entierement oubliez. Les entreprises de Henry le Grand, le secours que Louys le Juste, & Louys le victorieux ont donné cy-devant aux Ennemis de Ferdinand troisieme, & les oppositions qui ont esté faites à l'Election de Leopold, ont aussi peu de pouvoir dans l'ame de l'Empereur, que si jamais on n'en avoit rien entendu. Sa Majesté Imperiale sçait que ses Predecesseurs ont fait aux François, de tel pain soupe, & qu'ils n'ont épargné contre eux, ny l'adresse, ny la
la

la force. Elle n'ignore point, que Jean & Ferdinand Roys d'Arragon, n'ayent mal-traitté Louys XI. Charles VIII. & Louys XII. Elle a leu dans l'Histoire de sa Maison, que Charles-Quint, tenant le Roy François en prison, il le poussa jusqu'à l'extremité; que Philippe II. pensa des-pouiller Henry IV. d'un heritage, qui luy appartenoit sans difficulté; & qu'enfin la jalousie a tousiours esté si grande entre les Princes de ces deux Augustes Maisons, qu'une n'a jamais rien entrepris, que l'autre ne s'y soit opposée. Louys donc ayant pris une maxime toute differente de celle de ses Ancestres; il est raisonnable, que Leopold en fasse de mesme, qu'il ne se laisse point surpasser en generosité; & qu'il y ait une entiere confiance entr'eux. La proximité de sang, l'uniformité de Religion, l'egalité d'âge, & qui plus est la gloire de Dieu, l'avancement de son Regne, la propagation de la Foy, & le repos de la Chrestienté, qui depend de leur union, les obligera de s'aymer, de se secourir, & d'avoir une mesme ame & une mesme volonté.

L'on me dira, que la mort du Roy d'Espagne arrivant, l'interest de ces Prin-

ces fera plus puissant, que toutes les considerations que je viens d'alleguer; que chacun d'eux ayant des pretentions sur l'heritage de leur Beau-Pere, ils le partageront à coups d'espée, & le plus fort en emportera les meilleures pieces. A cela je respond, que le Roy d'Espagne mourant, & laissant un heritier masle & legitime, le Conseil du Pupile rendra au Roy Tres-Chrestien tous les devoirs d'amitié & de bon voisinage, que Sa Majesté Catholique luy a promis par le dernier Traitté de Paix. L'Empereur n'en fera pas moins de son costé, & sçachant que l'amour des Grands s'entretient par des Civilitez, par des Ambassades, & par d'autres témoignages d'honneur & de respect, il usera de toute la courtoisie, que peut requérir la conservation d'une amitié si precieuse & si necessaire: Et au cas qu'il plaïse à Dieu, (ce que nous le prions de ne vouloir pas permettre) de retirer à soy le Roy & le Prince d'Espagne, sans qu'ils laissent des heritiers masles, j'avouë que nous serons en danger de voir de sanglantes tragedies. L'on espere pourtant de la prudence des Espagnols, & de la moderation du Roy, & de l'Empereur, qu'ils donneront plus à la raison qu'à l'interest;

&

& que relaschant chacun un peu de leur droit, ils en viendront à un accommodement raisonnable & arbitraire. Les pacifiques souhaiteroient que le Roy d'Espagne vescu encor vingt ans, & que le Prince son fils luy succedast en âge viril. J'en sçay mesme qui voudroient pouvoir donner de leurs années, pour allonger celles de ces personnes nécessaires au repos de la Chrestienté. Mais ces souhaits estant inutiles, J'espere que celuy qui nous apprend de ne nous point soucier du lendemain, aura soin de son peuple, & montrera aux hommes, que ce qui leur semble impossible, luy est aisé; & fera voir, que sçachant tirer le bien du mal, & la lumiere des tenebres, il sçait aussi tirer les forces de la foiblesse, & tourner à la gloire de son Nom, ce que la prudence humaine convertit en matière de crainte & de desespoir. Pour moy je ne crois point qu'il faille sonder l'incertitude de l'avenir; mais s'il estoit permis de penser, on trouveroit de quoy repaistre les esperances. J'en parle veritablemēt avec quelque repugnance; mais il me semble, que si les Grands appaisoient aussi aisement leurs differens que les particuliers, il ne seroit pas impossible de contenter les pretendans, qui peuvent

vent demander l'heritage par la bouche des Canons, & couper les ailes à l'ambition de tous les autres. Dom Jean d'Austrie peut avoir leu dans l'Histoire, que des personnes de sa condition ont regné en Castille, aussi bien qu'à Naples & en Portugal. Mais voyant la dignité & les forces de ses competeurs, il calera la voile; & se contentera de la grande Maistrise de l'Ordre de Saint Jacques, si on ne le veut gratifier d'un petit appanage seculier. La Maison de la Cerda a obèy si long-temps, qu'elle ne pense plus à regner; & si elle y pense, elle étouffera ses pensées, voyant que l'Empereur & le Roy sont d'accord: Et qu'on veut laisser à la France ce qui est sorty de Marie de Bourgogne; & à l'Austrie ce qui appartenoit à Jean d'Espagne. Les autres Grands aimeront mieux obeir à un Prince, qui a tousiours esté plus Eminent, qu'à un autre qui a esté leur égal. Et s'ils ayment mieux avoir pour Roy un Espagnol qu'un Allemand; ils jetteront les yeux sur le Roy de Portugal, pour remettre toute l'Espagne en un corps d'Estat, & arracher tout d'un coup la racine des differens qui les affoiblissent. Mais je passe trop avant & entre sans y penser dans un estrange Labirynthe.

Il vaut mieux renvoyer cette affaire à la prudence des grands Genies qui sçachant gouverner les Estats , les sçavent aussi partager , quand la necessité le requiert.

Je passe donc de cette matiere odieuse à une autre qui ne l'est guere moins , pour répondre à ceux qui asseurent que cette Paix n'a esté faite , que pour contraindre d'aller à la Messe les Protestans des Provinces hereditaires de l'Empereur , voire ceux du Royaume de Hongrie , qui est Electif : Et que si cela reüssit on passera plus outre , pour voir si l'Empereur Leopold aura plus de bon-heur que son Ayeul, & que son Pere.

L'on dit , & presque tout le Monde croit , que l'Auguste Maison d'Austriche preste l'oreille aux persuasions des personnes devotes , & qu'elle n'a point de Prince qui ne voulust voir la peinture du dernier Protestant qui sera jamais. Les Histoires nous enseignent que Philippe second Roy d'Espagne perdit une partie des Pays-bas par ce zele peu politique ; & que voulant introduire l'Inquisition dans ces Provinces , il en chassa l'obeissance. L'Empereur Ferdinand Deuxiesme porta l'Allemagne sur le bord du precipice , lors qu'il fit con-
noître

noistre l'aversion qu'il avoit pour les Estats
Protestans ; & qu'il leur commanda de
rendre les biens Ecclesiastiques à leurs an-
ciens Maistres. Ce commandement mit la
rebellion au cœur, & les armes à la main
d'une infinité de personnes, qui ne posèrent
ny la haine ny l'espée, que cét Empereur &
son fils n'eussent espuisé leurs Provinces
d'hommes, & leurs coffres de finances : &
mesmes qu'ils n'eussent connu , que Dieu
s'est reservé l'Empire des consciences. J'ay
veu de mes yeux, & oüy de mes oreilles
quelques Hongrois de Condition , qui di-
soient ouvertement à Vienne , que le Con-
seil de l'Empereur les obligeroit à se souf-
mettre au Turc , en les voulant contrain-
dre d'embrasser la Religion Romaine. Il y
en a plusieurs ailleurs, qui en pareil cas
feroient la mesme chose. Et presque tous
les hommes preferent la liberté de l'ame à
celle du corps. L'on a veu des femmes
qui ont mangé leurs enfans, & des hommes
qui sont devenus Lions , en se defendant
contre ceux qui faisoient la guerre à leur
opiniaftreté. Plusieurs de ceux qui vivent
encore prefereront la mort à la Messe, &
montreront autant de zele, qu'on en vit
en Flandres au temps de nos Peres. Il
vaudra donc bien mieux que l'Austriche
imite

imite la France & qu'au lieu de fer & du feu, elle employe la douceur & la doctrine, à la conversion de ceux qu'elle estime dévoyez. Pour moy je m'imagine que l'expérience d'un siecle & demy a fait connoître à l'Empereur & à ses Ministres, que les Conseils violens ne convertiront jamais personne. La Nature de l'homme s'oppose à tout ce qui choque la liberté, & les Prestres qui conseillent de forcer les consciences, feroient mieux de chanter au cheur, & de lire leur Breviaire, que de frequenter la Cour, & de conseiller les Rois. Si l'on trouve des Ecclesiastiques dignes de regner, ce ne sont pas ceux qui ont esté nourris dans les Monasteres. Leurs maximes & leurs resolutions n'estant tirées que des regles du Droit Canon, sont plus capables de broüiller le monde, que de le gouverner. Il y a cent occasions où le droit pris dans sa rigueur, seroit une injustice manifeste; & où il faut que la prudence contribuë plus que la science. Dieu a donné aux Souverains l'Empire des corps; & s'est reservé celuy des cœurs. L'on peut contraindre quelques hommes d'aller à la Messe, & non pas d'en croire les Mysteres. L'on peut faire plier le genoüil du corps aux timides; & non pas celuy de l'ame. Et enfin l'on peut faire

faire des Catholiques de bouche , & non pas des Catholiques de cœur. L'Espagne a veu dix mille exemples déplorables de cette verité. La quatriesme & mesme la cinquiesme generation de ceux qui ont esté contrainsts de se faire baptiser , ont esté contrainsts de sortir du Pays par leur infidelité. Ceux qui y sont demeurez renoncent tous les jours à leur baptesme ; & ne participent point à nos Sacremens , sans commettre des Sacrileges. La contrainte en matiere de Religion , ne produit point de meilleur effet. Et la devotion extraordinaire des bigots , voulant forcer les consciences , cause la desolation des Provinces , ou la profanation des misteres sacrez. Le zele de cette sorte d'Ecclesiastiques , va presque tousiours dans l'excez. J'ay connu des babilleurs , qui osèrent mesdire de la Reyne Christine de Suede , parce qu'elle avoit consenty à la paix d'Allemagne , avant qu'on eust chassé le Pape de Rome. Il y a cent petits Moines , qui ont pensé & peutestre dit la mesme chose contre ceux qui l'ont signée , avant qu'on eust contrainst les Lutheriens de renoncer à leur doctrine. Tous ces devots sont de Badins , qui ne trouvent ces maximes que dans leur caprice ; & leur zele se refroidiroit dans trois jours ,
si on

fi on les obligeoit à faire la fonction de mousquetaire , ne leur donnant que du pain & de l'eau. Ils s'imaginent qu'on sonne par tout une clochette à l'heure des repas ; qu'on a toutes choses à souhait aussi bien dans les armées , que dans les convents ; & qu'il est aussi aisé de gagner des batailles , que de remuer les doigts. Si l'Empereur ne voit ces gens là qu'à l'Autel & à la Chaire, nous n'avons rien à craindre de sinistre. Sa Majesté à traversé presque toute l'Allemagne , & y voyant les fruits de la guerre passée , elle fit une ferme resolution de ne pas plonger son peuple en des nouvelles calamitez. Ses Principaux Ministres & les Conseillers de son Estat ont gousté les maux , que produisent les guerres Civiles, les Meslées & les Estrangeres ; & sçavent , qu'il est aisé de commencer & presque impossible d'achever les affaires de cette Nature. Ils n'ignorent pas , que l'entretien des armées n'épuise les plus grands thresors , & les plus fertiles Provinces ; & sçavent pour certain que la guerre de Religion estant la plus plausible , & la plus opiniastre , on ne la sçauroit commencer , que toute l'Europe n'entre en jeu, & qu'on ne mette les Estres de leur Maistre en un danger evident.

dent. Nous pouvons donc estre asseurez que la prudence de l'Empereur, & l'averfion qu'il a pour les guerres domestiques, étoufferont tous les desseins des boutefeus, qui pourroient tascher de luy mettre les armes à la main, pour déchirer ses entrailles.

J'entens aussi discourir des desseins que l'Empereur forme contre la Ligue du Rhin. Il y en a qui disent qu'elle choque Sa Majesté, & que les troupes qu'elle a envoyées en Hongrie, n'ayant pas voulu se soumettre entierement à ses ordres, l'Empereur songe aux moyens de se faire obeir. Pour moy je pense que c'est parler sans fondement, & prie ceux qui ont de telles pensées qu'il leur plaise considerer ce que je leur vay dire. Cette Ligue est un os difficile à ronger; & à mon avis Sa Majesté pourroit plus aisement remettre la Hongrie sous son obeïssance, que de soumettre huit ou dix Princes, appuyez des plus considerables forces de l'Europe. Il est bien vray que cette Ligue faisant voir la défiance qui est entre le Chef & les membres de l'Empire, déplait extremement à Sa Majesté, diminue ses forces de la moitié, la rend peu venerable parmy les Allemands, & mesprisable parmy les Estran-

Estrangers. Les bons Patriotes fouhaiteroient , que toutes les causes de jalousie fussent ensevelies dans un oubly perpetuel, & que les Princes particuliers cherchassent & trouvassent la conservation de leur authorité dans les bonnes graces de leur Chef. Les Alliez mesme voudroient que l'Empereur bannist la cause de leur alliance, & qu'introduisant parmy eux la confiance, que le mal-heur du temps en a chassé, il les obligeast à ne songer qu'à le servir, qu'à chercher l'honneur de ses bonnes graces, & qu'à procurer son contentement. Je ne scaurois pourtant pas me persuader, que l'Empereur vueille employer la force où elle seroit inutile, & où elle pourroit estre dommageable à Sa Majesté, & où la douceur mesme servira de peu, si elle n'est appuyée de la faveur du temps, & de plusieurs exemples d'une bien-veillance extraordinaire. L'on dit qu'il y avoit peu d'intelligence entre les Generaux de Sa Majesté, & ceux de la Ligue; & les speculatifs asseurent, qu'il n'y en a gueres d'avantage entre leurs Maistres; si est ce que ces conjectures ne sont pas tousiours convaincantes; & du peu d'inclination que l'Empereur peut avoir d'aimer ceux qui se méfient de luy, il n'est pas permis

de

de conclure, qu'il les veut attaquer à vive force. J'aymerois mieux affermer, qu'il les veut acquerir par des bienfaits; qu'il a du déplaisir de les voir malcontents; qu'il espere de leur bon naturel, & de l'amour qu'ils doivent à leur Patrie, qu'ils contribueront de leur conseil & de leurs forces à la conservation de l'Empire, & qu'il l'aideront à ramener la confiance dans l'Allemagne. Et si ces pensées semblent trop ravalées pour le courage d'un Jeune Aiglon; Au moins se pourra-t'on persuader, que l'Empereur est extraordinairement genereux; & que sa generosité ne luy permet point d'avoir des obligations à ceux qui le servent sans amour. Ou bien que voyant cette Ligue tousiours puissamment armée, il a fait la paix pour estre en estat de resister à ceux qui le voudroient attaquer. L'on me pourra dire, que la Ligue n'est que defensive, & qu'elle n'a pour but que la conservation du bien & du repos des Confederez. A quoy je responds, que les prises de Munster & d'Erfort, & le mal que quelques autres Villes apprehendent, font voir qu'elle attaque quand elle en a besoin, & que tous les Liquez contribuent à ses entreprises. L'Evesque de Munster tout brave qu'il est, se feroit

roit bien gardé d'assiéger la Ville Capitale de son Diocèse , s'il n'eust esté assisté des troupes & de l'argent de ses Alliez. On peut dire la mesme chose de l'Electeur de Mayence. Ce Prince est riche , & prudent ; mais Erfort auroit esté sans crainte, pendant la guerre de Hongrie, si les Confederez de son Altesse Electorale, n'eussent contribué au mal-heur de cette insolente Ville. Il est donc juste que l'Empereur soit en estat de concourir avec les Princes Liguez , quand leurs pretentions seront raisonnables ; & de s'y opposer, quand elles seront injustes. Et c'est ce qui ne pourroit pas estre , s'il estoit occupé à une guerre contre le Turc ; & c'est aussi ce qui sert à la justification de la Paix qu'il vient de faire , pour se mettre en estat de favoriser ceux qui auront besoin de ses armes & de sa protection.

Quelques-uns m'accorderont , que ce raisonnement a beaucoup d'apparence de verité ; & les moins opiniastrés me diront, qu'ils veulent croire que Sa Majesté n'a eu aucun soubçon , ny des Suedois, ny des François. J'en trouveray mesme , qui asseureront les Protestans & les Confederez, que cette Paix ne troublera point leur repos ; & toute l'Allemagne , qu'elle est
avan-

avantageuse aux Grands & aux petits, qu'on ne se peut plaindre sinon qu'elle a esté faite sans prendre Conseil des Estats de l'Empire. Je m'estois formé cette objection avant que personne m'en eut parlé, & j'avois jugé aussi bien que mes adversaires, que la guerre plongeant les Princes dans l'inquietude & dans la dépense, ils verroient de bon œil celle qui les en pouvoit delivrer. Et parce que le mépris est insupportable aux personnes de cœur & de condition ; je me persuadois, qu'ils ne souffriroient pas sans émotion, que Sa Majesté les eut si peu considerez, que de faire un Traitté de cette importance, sans en avoir leur avis. Je sçay qu'il y en a qui se plaignent, que la Cour de Vienne ne les consulte jamais, sinon quand elle veut avoir de leur argent, ou de leurs troupes ; & que cette façon de faire leur est insupportable. Pour moy, j'avouë, que leur plainte seroit tres-bien fondée, si la Paix avoit esté souscrite, & publiée sans l'aveu de ceux qui ont contribué à la guerre. Mais je ne crois pas que les personnes de jugement & d'experience trouvent estrange, que pour éviter les longueurs qui accompagnent les resolutions qui se prennent aux Dietes, on aye ébauché les matieres,

tieres, & porté les affaires au point de la
 conclusion , sans avoir pris le conseil de
 ceux qui la pouvoient retarder. Les in-
 terests des Estats de l'Empire sont si dif-
 ferens, & leurs volontez si mal-aisées à
 ranger en une, que le Traitté n'auroit pas
 eu l'effet que Sa Majesté desiroit , si on
 les eust tous appelez au conseil. Ceux
 qui se plaignent, ne voyent pas si clair
 dans les Finances de l'Empereur , que
 ceux qui l'ont porté à cét accommode-
 ment. Les affaires de Transylvanie ayant
 obligé Sa Majesté d'estre puissamment ar-
 mée durant quatre ou cinq ans, ont con-
 sumé ses Provinces frontieres, & contraint
 la prudence de son Conseil , d'éviter les
 quartiers qui les auroient entierement de-
 solées. Si toute l'Allemagne aymoit l'Em-
 pereur, comme les enfans bien-nez aymant
 leurs Peres, on croyroit que tout ce qu'il
 fait, vise au bien de l'Estat ; personne ne
 blasmeroit sa conduite ; & tout le monde
 loüeroit le soin qu'il a pris de nous rendre
 le bien inestimable de la Paix. Je veux
 neantmoins supposer , que les Estats ont
 quelque sujet de se plaindre , & demander
 aux plus capricieux & aux moins raisonna-
 bles , s'ils ne se contenteront pas, si l'Empe-
 reur leur dit , qu'il attend leur approba-
 P tion,

tion, pour conclure une affaire utile à toute l'Allemagne, & à eux en particulier ? Peut-estre y en aura-t-il, qui diront que non ; & asseureront, que la dépense qu'ils ont faite, & l'incommodité qu'ils ont soufferte pour secourir Sa Majesté, meritoit quelque chose de plus. Icy j'avouë, que j'aimerois mieux me taire que de parler. Je sçay que les services que l'Empereur a receus des Estats de l'Empire, meritent beaucoup de reconnoissance ; Et que celuy là se rend indigne d'une faveur, qui la veut payer d'ingratitude. Mais aussi tiens-je pour indubitable, que la reconnoissance doit estre proportionnée aux faveurs ; Et que celuy, qui en exige plus qu'on ne luy en doit, merite d'en recevoir peu, ou de n'en recevoir point du tout. Ce seroit estre temeraire, que d'exiger de l'Empereur, qu'il soufmit entierement sa volonté à celle de ses Princes, parce qu'il en a receu du secours ; & ce seroit le vouloir obliger à l'impossible, que de pretendre, qu'il ne fist rien de son propre mouvement en un Royaume, qui ne depend aucunement de l'Allemagne. Il me semble que c'est assez, que Sa Majesté s'abbaissè à demander leur approbation & leur consentement ; Et qu'elle leur fasse connoistre, qu'elle les
estime

estime autant qu'elle doit, & autant que le meilleur de ses Ancestres les a estimez. Si cela ne suffit point, l'Empereur leur fera voir, que le secours qu'on luy a donné, visant à la conservation de ses Estats, vise aussi à la conservation de l'Empire. Sa Majesté confesse, que ses Provinces hereditaires sont plus exposées aux injures du Turc, qu'aucune des autres de l'Empire; Mais elle ne croira jamais, qu'elles soient seules en danger. Cet Ennemy n'arreste pas son ambition à la conquête de quelques places. Un Monde ne luy suffit, non plus qu'au Grand Alexandre. Et la Hongrie ne sera pas plustost entre ses mains, qu'il portera ses armes plus avant, si l'union des Chrétiens ne le retient dans les termes de son devoir. L'on a donc secouru Sa Majesté, en se secourant soy-mesme. Et quiconque luy reprochera ce plaisir, en perdra le fruit, & montrera, qu'il ne sçait pas que l'ambition du Grand Seigneur n'a point d'autres bornes, que celles de son pouvoir.

Croyant donc, que les Estats de l'Empire acquiesceront aisement aux justes desirs de Sa Majesté, je passe en Pologne, & à Venise, pour voir si l'on peut assurer avec quelque vray-semblance, que l'Empe-

reur ait fait la Paix , pour prevenir les Venitiens qui vouloient faire la leur ; Et pour estre en estat de recevoir la Couronne que les Polonnois luy ont promise.

Pour ce qui regarde la Pologne , toute l'Europe sçait , que l'année 1655. Le Roy de Suede entra dans ce Royaume, & que dans peu de temps il le reduisit à la necessité d'implorer le secours de ses voisins. Personne n'ignore , qu'il n'ait trouvé l'Empereur disposé à luy donner le moyen de resister à son ennemy , & seize mille vieux soldats qui le retirèrent des abois. L'on dit qu'entre les conditions qui furent accordées de part & d'autre , celle de l'Election de Leopold , après la mort de Jean Casimir , fut la plus considerable. Et c'est sur cette opinion , que se fonde le jugement de ceux qui disent que la Paix de Hongrie a esté faite , afin que l'Empereur fut en estat de recueillir cet heritage. Les Traittez de cette nature venant à la connoissance de peu de personnes , ce seroit une temerité que de vouloir asseurer que cela soit ; & s'en seroit une autre , de le nier opiniatement. Il ne semble pas impossible , que les Polonnois estant reduits à la misere , n'ayent promis tout ce qu'on desira d'eux ,
pour

pour se tirer d'un mauvais pas. Je vois pourtant de grandes difficultez à l'exécution de cette promesse, tant de la part de ceux qui l'ont faite, que de celui qui l'a receuë. Ceux qui l'ont faite sont les Polonois, qui en cette matiere s'accordent tres-difficilement; & neantmoins, leur accord est necessaire à la validité de l'Electiō de leurs Rois. Celuy qui l'a receuë, est Leopold Empereur des Romains, qui n'en scauroit recevoir l'effet, sans mettre l'Europe en combustion, ses Estats en danger, & l'Empire dans la necessité de prendre les armes. Personne ne demeure les bras croisez, quand un redoutable voisin acquiert des nouvelles Provinces. Les Suedois, les Moscovites, & les Turcs, verront à regret la Pologne au pouvoir de la Maison d'Austriche: Les premiers auront peur d'estre obligez de rendre ce qu'ils ont acquis à la pointe de leur espée, & par des Traitez solempnels. Les seconds craindront d'estre forcés à garder les frontieres, qu'ils voudroient bien estendre. Et les troisiemes s'imagineront que de l'union de la Pologne avec l'Austriche, depend la ruine de Constantinople. Le Moscovite fera la paix avec ses voisins; le Suedois esveillera ses anciennes

pratiques ; le Turc remuëra l'Asie ; & ils s'efforceront tous d'empescher , que l'Empereur ne possede en repos les fruits de son Election. La Turquie emploiera toutes ses ruses ; la Suede tous ses Arcenaux , & la Moscovie tous ses thresors , pour détourner la Pologne de l'exécution de ce qu'elle a promis. L'Allemagne, qui verroit à regret l'Empereur sur le throsne de Pologne, bandera tous les nerfs de sa prudence & de son pouvoir , pour empêcher qu'il n'y monte : Et les plus habilles Polonnois, qui prevoient le suites de cette Election, seront bien aises de la faire avorter. Les anciens envieux de la grandeur de cette maison Tres-Auguste, ouvriront leur bourse pour le mesme sujet. Et enfin toute l'Europe prendra les armes, ou pour l'Empereur, ou contre Sa Majesté. De sorte qu'il est incertain que cette Election réussisse au contentement des pretendans ; & si l'on n'est assuré qu'elle doive réussir, la prudence veut qu'on ne fasse pas semblant de le desirer. Pour moy , je pense que Sa Majesté a plus d'envie de destourner l'orage qui la menace de ce costé-là , en s'opposant à l'Election d'un de ses envieux, qu'elle n'a de desir de procurer son Election. La Pologne auroit veritablement besoin d'un
Roy,

Roy, qui peut reparer ses pertes, & la remettre au comble d'honneur, où nos Peres l'ont admirée. Mais la jalousie qu'elle donneroit à ses voisins, si elle parloit d'élire un Potentat éminent par la force de quelques autres Royaumes, la doit porter à l'Election d'un Prince, qui ne puisse estre suspect à personne. J'en sçay, dont la vertu merite de couronnes, que les Maisons de France & d'Austriche verront volontiers sur le throsne; que la Suede & la Moscovie revereront, sans les craindre; que la Porte Ottomane souffrira sans déplaisir, & que les Polonnois ne rejetteront point, s'ils n'ont entierement oublié l'Interest de leur Republique. Ce sont là ceux à qui l'Europe souhaite le Sceptre Polonnois; Ce sont là ceux, qui le peuvent accepter, sans troubler le repos de la Chrestienté; & ce sont là ceux à qui la Pologne le peut donner, sans crainte de semer le desordre dans ses entrailles. Ne sçachant donc pas si l'Empereur desire la Couronne de Pologne, je ne doute point, que son Conseil ne fasse des reflexions serieuses sur les difficultez qu'il y rencontrera, & sur les guerres qui accompagneront un honneur & un bien, que tous ses voisins luy envient, & que personne ne luy souhaite.

Quant à ce qu'on dit, que l'Empereur ſçavoit que les Venitiens traitoient avec-que le Turc, pour obtenir de luy une Paix particuliere, & laiffer Sa Majeſté ſeule dans l'embarras de la guerre; j'avouë franchement, que je ne ſçay pas ce qu'il en faut croire. Si eſt-ce pourtant, que ſi on confidere les circonſtances du temps & des affaires, on jugera que cela ne pouvoit pas eſtre. Car encor qu'il n'y ait point de doute que les Venitiens ne ſouhaitent la Paix, & qu'ils ne vouluſſent vuider leur threſor, pour recouvrir ce qu'ils ont perdu à la dernière guerre. Il n'y a pourtant perſonne, qui ne juge qu'ils n'en vouloient point lors que celle de Hongrie fut concluë. Il y a plus de dix ans que cette Republique auroit pû eſpargner les frais qu'elle a faits à la guerre depuis ce temps-là, ſi elle eut voulu laiffer le Royaume de Candie entre les mains de ſon adverſaire. La Paix qu'elle pourroit obtenir preſentement ne ſeroit pas plus favorable. Et ayant eu de la repugnance pour cette perte lors qu'elle ſouſtenoit ſeule les efforts des armées du Turc; il y a peu ou point d'apparence, qu'elle y ait voulu conſentir, lors que l'Allemagne donnoit de l'exercice aux forces Ottomaneſ; & qu'elle ſe perſuadoit que le temps luy don-
neroit

neiroit le moyen de reparer les breches de son Estat, & de contraindre le Turc à un accommodement moins dommageable : J'aymerois donc mieux croire , que Sa Majesté auroit souhaité de porter l'ennemy commun des Chrestiens à un accord utile à toute la Chrestienté; & que le mal-heur du temps, luy ayant osté les moyens de conduire ses desseins à une fin plus avantageuse, il a fait ce qu'il a pû, & laissé le reste entre les mains de la Providence Divine. C'est elle, qui aura soin des Venitiens, & qui leur donnera des amis capables de les delivrer du mal qui les presse, & qui semble les vouloir opprimer. Toute la Chrestienté leur souhaite ce bien, & moy autant ou plus que personne, parce que je sçay que la pieté & la vertu des Nobles Venitiens, merite que le Ciel & la Terre les favorisent.

Il me semble que ce que je viens de dire, suffira à ceux qui donneront plus à la raison, qu'à leur caprice. Et que tous ceux qui liront cét escrit, avoueront que c'est faire tort à sa Majesté, que de dire, qu'elle ait eu des pensées violentes, lors qu'elle a conclu la Paix. Je sçay, que les honnestes gens confesseront, qu'elle a sujet d'aymer & d'honorer le Roy Tres Chrestien; que la

la prudence Politique l'oblige de dissimuler le déplaisir qu'elle reçoit de la Ligue du Rhin ; Que l'Interest d'Estat veut, qu'elle differe la reformation des Protestans ; qu'elle n'a point d'autre interest en l'affaire de Pologne , que d'empescher qu'on ne mette sur le throsne une personne , qui luy soit suspecte ; qu'elle n'a point de dessein de rendre la pareille aux Venitiens ; & que les Suedois mesme l'auront pour amie autant de temps qu'ils se contien- dront dans les termes de bons voisins, & de veritables membres de l'Empire. Je m'ima- gine seulement , qu'on me dira, que les Hongrois ont quelque sujet de se plaindre ; Et qu'il semble , que sa Majesté les traite plustost en Parastre , qu'en Pere ; puis que pour espargner ses gens & son argent , il a fait une Paix desavantageuse à leur Pais. On changera pourtant de discours , si on considere ce que personne ne doit ignorer. Ce Peuple a si souvent menacé l'Empereur de vouloir poser les armes , & s'accommo- der avec le Vizir , qu'il a semblé ne- cessaire de le prevenir. Les soldats Chre- stiens ont receu autant , ou plus de dom- mage des Hongrois , que des Turcs. Et personne n'estoit asseuré , où ils estoient les plus forts. Nos chevaux , & mesmes nos
hom-

hommes sont morts de faim, à cause qu'il falloit des Regimens entiers pour aller seurement au fourrage. J'ay veu des lettres, où les Officiers de nos armées se plaignoient, que tous leurs valets avoient esté esgorgez par ceux, en faveur de qui ils exposoient genereusement leur vie : Plusieurs François revenant de cette expedition, m'ont assuré que ceux qui s'écartoient le moins du monde, estoient sacrifiez à la fureur de ce peuple : Et que parmy eux, c'estoit un crime que d'estre bien couvert, ou d'avoir la mine de porter de l'argent. L'on me dira, que les amis mesme sont insupportables aux habitans du Pais où la guerre se fait; que les soldats prennent de quoy vivre là où ils en treuvent; que cela ostant aux peuples le moyen de nourrir leurs enfans, les porte dans le desespoir, & cause les excez dont je viens de parler. Avouions, que cela soit ainsi, & adjouſtons à tout cela, que les ordres de Sa Majesté ayant esté mal observez; & les Officiers n'ayant pas de quoy donner du pain à leurs compagnons, ils ont esté contrains de leur lâcher la bride au delà de toute raison, & de permettre ce qui est defendu par les Loix de la plus licentieuse guerre. Accordons, que le desordre a esté au plus haut point,

point, & que les soldats n'auroient sceu faire pis. Plus le mal a esté grand, moins de sujet a eu l'Empereur de continuër la guerre : Et plus les Hongrois ont souffert, moins ont-ils de sujet de se plaindre de la Paix. Cette Paix leur oste du pied une espine insupportable, & delivre Sa Majesté du mal-heur de voir ses amis & ses sujets servir de victimes à leur desespoir. Quelqu'un me dira, que la perte que ce peuple fait d'une partie du Royaume de Hongrie, au lieu qu'il esperoit de recouvrir ce qui a esté perdu, luy met les larmes aux yeux, & les plaintes à la bouche. J'avouë, qu'on a raison de pleurer ses pertes ; & que toute la Chrestienté doit plaindre les misérables Hongrois, de ce qu'ils ne sont plus le boulevard de l'Empire, & la terreur des Infidelles. Il faudroit avoir un cœur de marbre, pour n'estre pas sensible aux pertes de Jesus-Christ, & au gain de Mahomet. Il faudroit estre brutal, pour ne point participer à l'affliction du peuple belliqueux de Hongrie. Il est volage, mais il est Chrestien : Il a souvent contribué à sa misere, & par malice, & par inadvertance ; mais il est Chrestien ; Il a souvent appellé les Mahometans à son secours, contre ses Rois legitimes ; mais il est Chrestien, Et quand mes-

mesme il auroit fait pis, je plaindray toujours son infortune, parce qu'il est Chretien, & croiray mesme qu'encor que nous soyons mieux que les Hongrois, nous ne valons pas mieux qu'eux. Mais le temps de leur delivrance n'est pas encor venu. Et l'Empire du Turc ne doit pas encor estre ruiné ; Nous esperons neantmoins que ce bien ne tardera point ; Et nous sçavons pour certain, que nos esperances ne seront point confondues. L'Empire Turquesque n'aura pas plus de privilege que ceux qui l'ont precedé ; Et les Hongrois ne seront pas plus mal-heureux, que les autres peuples qui invoquent le nom de JESUS. Dieu veuille, que ce soit bien-tost, afin que ce peuple affligé, & nous qui participons à son affliction, ayons sujet de seicher nos pleurs & de nous rejoüir, voyant que le Tout-Puissant a soin des siens, & qu'il est prés d'eux dans leurs adversitez, pour les en retirer. A luy seul soit honneur & gloire aux siecles des siecles. Amen.

P. J'ay leu attentivement vos escrits, & n'y trouvant rien à redire, je vous les rends avec action de grace ; Je vous assure, que je n'oublieray jamais les bonnes instructions que vous m'avez données. Vous
pou-

350 RECUEIL HISTORIQUE
pouvez donc prendre un peu de repos,
après quoy, je vous prieray de m'entre-
tenir des affaires Estrangeres; de parcou-
rir avecque moy les plus belles par-
ties de l'Europe; & d'en discourir com-
me vous avez fait de nostre Allemag-
ne.

F I N.



12000 27483

Ayuntamiento de Madrid

115

Colección

R 864

BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL



1200027483

115

Collec. - complet

2-10

132

tres curieux

Ayuntamiento de Madrid